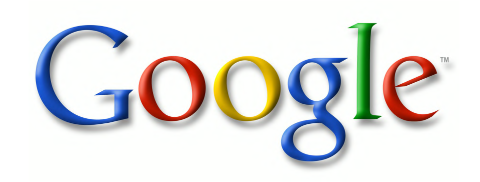

Google


A 1,029,214

MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

QUATRIÈME SÉRIE

DERRIÈRE LE RIDEAU



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MÉMOIRES
D'UN
JOURNALISTE

QUATRIÈME SÉRIE

DERRIÈRE LE RIDEAU

DU MÊME AUTEUR

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE

PREMIÈRE SÉRIE

SOUVENIRS DE JEUNESSE

1 volume in-18. Prix..................... 3 francs.

DEUXIÈME SÉRIE

LES HOMMES DE MON TEMPS

1 volume in-18. Prix..................... 3 francs.

TROISIÈME SÉRIE

A TRAVERS LE FIGARO

1 volume in-18. Prix..................... 3 francs.

Clichy. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (061, 11-4.

MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

QUATRIÈME SÉRIE

DERRIÈRE LE RIDEAU



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1875

MÉMOIRES

D'UN JOURNALISTE.

DERRIÈRE LE RIDEAU.

Je viens de passer quinze jours au bord de la mer : je ne les regrette certainement pas ; pendant ce temps-là on a beaucoup parlé de la fusion sous toutes les formes, peut-être même s'est-on un peu trop emballé (style de sportman) sur cette question, dont je voudrais, on le sait depuis longtemps, voir la solution définitive.

Nos lecteurs pensent bien que, pour avoir quitté le *Figaro* pendant quelques jours, j'ai été loin de l'abandonner et que je n'ai pas cessé de veiller à ce qu'il ne se départît pas de la réserve que lui imposent les événements.

J'ai toujours pensé qu'en les voyant de loin on saisissait mieux l'ensemble des choses, et je ne crois pas m'être encore trompé cette fois-ci. La précipitation est toujours dangereuse, surtout en politique, et mon humble avis est qu'il y a encore trop d'épurations à

faire, de gredins à punir, de préfets et de sous-préfets à remiser, pour que le moment de recevoir le souverain soit venu. Attendons que le fruit déjà blet de la République soit tout à fait pourri, et ne cherchons pas à cueillir celui de la Monarchie avant qu'il soit tout à fait mûr.

Pour utiliser mes loisirs, j'avais emporté en voyage quelques notes de mes Mémoires, que je viens de mettre en ordre ou à peu près. Je profite du moment où la Chambre, où les tribunaux prennent leurs vacances, pour publier ces quelques chapitres, dont tout le mérite est de rassembler un certain nombre d'anecdotes de jeu, éparses dans mes souvenirs.

Malheureusement pour moi, je ne suis pas fait d'aujourd'hui, et je sais que ces histoires de jeu n'intéressent guère que ceux qui jouent ou qui ont joué; comme je suis de ces derniers, j'espère que l'on constatera que je ne parle que de ce que j'ai vu de mes yeux, et que ce que j'avancerai aura du moins le mérite de la sincérité. En tout cas, j'abuserai le moins possible de la patience de mes lecteurs, que je prie d'avance d'excuser les fautes de l'auteur. Suis-je pardonné? — Oui. — Je commence.

H. DE VILLEMESSANT.

Paris, 25 août 1873.

I

LE JEU ET LES JOUEURS

Tout d'abord je dois avouer que pour parler jeu comme je vais le faire, il est indispensable d'avoir été très-joueur. En tout cas, mieux vaut la passion du jeu qu'une autre, l'ivrognerie par exemple. L'homme qui boit, à quelque classe qu'il appartienne, est toujours un objet de dégoût, qu'il ait le vin gai ou triste, tandis que le joueur, s'il est parfois maussade quand il perd, est généralement un homme fort aimable, surtout les jours où il a gagné.

Bien que le jeu n'ait jamais été très en faveur dans ma jeunesse et qu'on eût fait passer en proverbe cette appréciation que j'espère fausse : tous joueurs, tous voleurs, et que *Trente ans ou la vie d'un joueur* eût montré que le jeu pouvait mener au crime, j'aimais le jeu à la folie, et tous ceux qui me connaissent savent cependant que je n'étais pas encouragé par la chance, car j'étais un joueur malheureux.

A tout il y a un commencement; tout petit, je jouais au bouchon ; je suis convaincu que si je n'avais jamais joué que ce jeu-là, j'aurais fait une excellente affaire; j'avais même acquis un talent hors ligne à cet exercice, et l'on peut demander à mes jeunes camarades de cette époque s'il ne se produisait pas une véri-

table émotion sur la terrasse de l'Evêché, à Blois, lorsque j'arrivais à l'heure du jeu.

— Cela va marcher ! — disaient les autres bambins.

Et effectivement cela marchait.

Quelques détails sur la façon dont j'étais armé pour le combat.

J'avais deux pièces dans ma poche ; une pièce de *pique* et une pièce de *coule ;* la pièce de pique, grosse pièce de deux sous, me servait à prendre place derrière le bouchon ; je l'avais confectionnée moi-même avec amour; j'avais commencé par l'aplatir sur la tranche et je l'avais capitonnée d'un petit sou placé au milieu pour lui donner plus de poids, puis je l'avais dentelée avec une lime et façonnée en sorte qu'elle fût bien en main; quant à la pièce de coule, je l'avais frottée, usée à la meule et rendue douce comme du satin.

A la suite de quels embarras d'argent me suis-je séparé de ces objets d'art, je ne m'en souviens pas.

Mais, ce que sais, c'est que je donnerais beaucoup aujourd'hui pour les retrouver, surtout si avec eux on me rapportait le plaisir que j'avais à m'en servir.

Quand il s'agissait de lancer la pièce de pique, je la jetais de haut, en lui faisant décrire un arc, la soutenant de la main jusqu'au dernier moment où elle touchait encore mes doigts; lorsqu'il fallait jouer ensuite ma pièce de coule, je me baissais jusqu'à

terre (ce qui m'embêterait bien maintenant), je mettais ma pièce à plat dans ma main ; je la laissais couler, rasant la terre de l'épaisseur d'un cheveu, et je coupais le bouchon, dans le pied, sans l'entraîner.

Pour bien se faire une idée de la façon dont le bouchon était coupé, il faut se rappeler l'anecdote de ce bourreau arabe menacé d'être exécuté à la place du patient, s'il ne lui tranchait pas la tête d'un seul coup. Tous les juges étaient assemblés ; l'exécuteur tire son yatagan, l'élève au-dessus de sa tête, fait un mouvement ; un éclair illumine le cercle qu'il vient de tracer dans les airs. Mais le patient a toujours sa tête sur ses épaules.

— Tu l'as manqué, dit le plus vieux des juges, tu vas mourir !

— Pardon ! réplique poliment l'exécuteur en tirant une tabatière de sa poche, veuillez offrir une prise au condamné.

Le vieillard se lève, ouvre la tabatière et porte une prise sous le nez du patient, celui-ci l'aspire avec délices, ses traits se contractent, il va éternuer, il éternue en effet, mais si fort qu'il éternue sa tête. Elle avait été coupée si instantanément, si proprement et avec une telle violence, qu'elle était restée sur place — tout comme le bouchon dont je viens de vous entretenir.

Pour être juste, je dois dire que certains de mes

camarades, que je citerais au besoin, et qui sont maintenant magistrats, directeurs des domaines ou des contributions, généraux, gros industriels, étaient de rudes adversaires, défendant crânement leurs droits, et que quand il fallait *piger* avec des pailles la distance du bouchon aux pièces jetées, il s'élevait de sérieuses discussions, invariablement suivies de taloches.

Plus tard, je délaissais le bouchon pour le *râpeau* — jeu plus noble ; c'est une sorte de cylindre de roulette, creusé de trous peints en jaune, bleu, rouge, vert ou blanc, et dans lequel on lance, à l'aide d'un ressort, une bille qui, tombant dans tel ou tel trou, fait perdre ou gagner le joueur. Ceux qui ont un peu pratiqué les fêtes communales, les foires de village et qui aiment les macarons, savent bien ce que je veux dire.

Nous nous réunissions dans le jardin d'une maison qui appartenait à notre ami Blanchon ; nous faisions de la toilette pour nous rendre à ces réunions, et nous mettions des cravates blanches, tout comme s'il se fût agi d'aller en soirée chez M. de Villèle, alors, ou chez M. de Broglie maintenant. Et comme les vocations se trahissent dès l'enfance, Blanchon, devenu banquier depuis, s'était occupé d'instinct de la partie financière, que je me chargeais de critiquer comme apprenti journaliste.

Nous ne payions pas de droit au gouvernement, mais

le futur financier prélevait sur chaque coup de gain un impôt de un ou deux sous, qui servaient vers la fin de la saison à l'acquisition de galettes, de marrons et de vin blanc! Souché, homme d'ordre, qui en ce moment occupe les fonctions de surveillant au *Figaro*, épluchait les comptes, avec une certaine acrimonie, je dois le dire.

On ne s'arrête pas sur la pente du mal; le râpeau perdit bientôt son attrait; nous avions seize ou dix-sept ans, le café nous eut bien vite attirés; nous nous mîmes à jouer la poule à six sous; aux grands jours on la jouait à dix sous; on disait dans la ville que le tapis du billard était littéralement couvert d'argent.

Les cartes vinrent bientôt, nous jouâmes la bouillotte; parmi les nôtres étaient de Lignières, qui doit être général maintenant, Lamothe-Rouge, frère du général de ce nom, Lebarbier de Tinant, tous gens qui depuis ont su faire leur chemin.

Peu à peu le jeu était devenu plus important, on se cavait de cinq francs et même de dix francs. Aussi disait-on que, pour jouer à la bouillotte, nous mettions des masques, afin qu'on ne pût pas voir nos émotions.



Il y avait à cette époque à Blois un brave capitaine de recrutement, du nom de Lajousse; c'était un beau vieillard, pourvu de trente-deux dents blanches comme

du lait, Italien naturalisé et prononçant le français comme l'impresario de *l'Ambassadrice;* il se plaisait beaucoup avec nous et était joueur comme jamais personne ne l'a été.

Comme bien d'autres, il aimait surtout à gagner. La *veine* le mettait en belle humeur; quand il avait fait quelque beau coup à la poule, il nous regardait d'un air guoguenard, et, posant sa queue sur le billard, il nous racontait quelque anecdote gouailleuse ou nous faisait des citations dans le goût de celle-ci : — A la mort qu'on amène mon fils! — A force de poison, Mithridate périt! — Ou bien il regardait sa bille, et, rayonnant de plaisir, il commençait invariablement son chant de triomphe par cette phrase: — Mon père me disait : Petit! si jamais tu te trouves devant une bille bien pleine, comme celle-là, ne la manque pas, prends ton temps, mouche-toi, mon ami!... Puis, impitoyable dans la victoire, il disait au garçon: — Allez chercher un corbillard de première classe pour monsieur!

Quand il perdait, par exemple, il devenait moins folichon; ce n'était pas sa faute. Il cherchait, trouvait ou inventait des prétextes, mais ne s'avouait jamais vaincu comme tout le monde. Il querellait le garçon de café (un gamin d'une quinzaine d'années).

Comme celui-ci n'osait pas déranger le capitaine pendant qu'il jouait pour lui servir son café, il avait

l'habitude de le porter tout au bout de la salle.

Le capitaine alors s'avançait vers lui et lui disait, en lui prenant les épaules et en lui faisant faire à petits pas le tour du billard :

— C'est cela, promène-toi bien ! tu te crois dans la galerie Véro-Dodat, n'est-ce pas ? Promène-toi bien !... Seulement, si tu recommences, je te tirerai les oreilles ; retiens bien ce que je te dis !

Il fallait bien pourtant que le service se fît ; au bout de quelques minutes, le gamin reparaissait, mais timidement, sur la pointe du pied, et, hésitant à franchir le terrible capitaine Lajousse, il lui laissait donner son coup de queue de billard.

— Ah çà ! s'écriait celui-ci, s'il avait mal joué, tu as donc une subvention de ces messieurs pour me faire perdre !... Je te sens là ! planté derrière moi ! Ah si je te rattrape !

Quant à nous, fort égayés par ces colères, nous feignions de nous emporter comme lui dès que nous avions manqué un coup.

Mais, sensible seulement à ses malheurs personnels, le capitaine Lajousse ne voulait pas admettre nos imprécations ; il se plaignait du manque de respect, et nous criait de toutes ses forces :

— Mes jeunes messieurs, vous oubliez mes cheveux blancs !

Ce qui ne l'empêchait pas d'être le meilleur homme du monde, et très-aimé par nous tous.

J'étais certain de le mettre en fureur, quand, jouant à l'écarté avec lui, je marquais le roi, et, au lieu de l'annoncer, je le lui signalais en mettant ma langue au palais et en imitant le bruit que fait un cocher qui excite ses chevaux.

— Une autre fois, me disait-il, je ne regarderai pas le roi comme annoncé !

— Vous avez parfaitement raison ! lui répondais-je tout en jouant, et quand le roi se présentait de nouveau, je recommençais mon clapotement de langue, en le faisant suivre immédiatement des deux mots sacramentels : le Roi !

Le capitaine Lajousse était d'autant plus furieux qu'il n'avait plus rien à dire.

Dès que je lui avais gagné deux pièces de cinq francs, je me levais en disant : Capitaine, je fais un remarquable charlemagne !

— Mon cher monsieur, me répondait-il avec aigreur, si vous aviez besoin de dix francs pour manger, il valait mieux me le dire ; c'est une leçon pour moi ; une autre fois, je me garderai bien de jouer avec vous ! Si vous me proposiez, je refuserais ; j'aime à faire ma partie avec des gens bien élevés !

Ce qui ajoutait au comique de ces reproches, c'est qu'ils étaient formulés en français mâtiné d'italien.

Je me gardais bien d'avoir l'air d'être froissé de ses récriminations, et j'allais à l'autre bout du café causer avec quelques amis.

Un quart d'heure après, je revenais du côté du capitaine, et je disais d'un air indifférent :

— Qui est-ce qui veut jouer cinq francs avec moi?

— Moi, monsieur! répondait immédiatement M. Lajousse.

Le capitaine se mettait souvent en voyage pour venir jouer à Paris. Un beau matin on le voyait arriver avec de grandes guêtres, une casquette de drap gris à soufflet, tenant sa valise et son sac de nuit. Nous savions ce que cela signifiait, et c'était à qui lui cacherait ses bagages pour lui faire manquer l'heure du départ.

— Vous ne partirez pas! lui disions-nous; vous ne pouvez pas nous abandonner ainsi?

— Vous croyez que je ne partirai pas, mes jeunes drôles? Eh bien! c'est ce qui vous trompe; je vais à Paris, ce qui vous empêchera de gagner pendant quelques jours l'argent de votre victime.

— Voulez-vous faire une poule avec nous? lui demandait-on à brûle-pourpoint.

— Non, mes enfants, quand le capitaine Lajousse dit qu'il part, il part!

On avait l'air de se contenter de cette réponse, et l'on mettait la poule en train. C'était si dur pour lui

de regarder jouer en se croisant les bras, qu'au bout de dix minutes il donnait sa mise.

Tout à coup on venait annoncer que la diligence était prête à partir. Il regardait alors à sa montre et s'accordait encore un instant; cet instant était vite passé, impossible d'abandonner une partie entamée.

— Je partirai ce soir! criait M. Lajousse au garçon, et le soir il faisait comme le matin et restait avec nous. Nous l'avons, un jour et une nuit durant, forcé à rester à jouer en tenue de voyageur, sans qu'on pût l'arracher du billard ou de l'écarté.

Sa manie était de vouloir donner des avis aux joueurs, et si on lui faisait quelques observations, de répondre : On peut bien conseiller les gens quand on a perdu comme moi 300,000 francs! A quoi je lui répondais avec non moins de logique : Mais pardon, capitaine, si vous avez perdu 300,000 francs, cela prouve que vous ne saviez pas jouer!

C'était du reste le meilleur homme du monde, et je n'oublierai jamais le service qu'il a voulu me rendre.

J'avais l'habitude de vivre avec les officiers; je les adorais tous, grands ou petits, gras ou maigres; l'uniforme était tout à mes yeux; donner le bras à un officier, en ayant bien soin de passer par la Grande-Rue, était pour moi le comble du bonheur, et quand mes dix-sept ans sonnèrent, je n'eus qu'une idée : me

faire militaire. Je ne savais pas au juste comment m'y prendre, et je vins un beau matin chez M. Lajousse.

— Capitaine, lui dis-je, je voudrais bien entrer au service?

— Vous! me répondit-il en me regardant d'un air goguenard.

Puis il se leva, et, me mettant avec commisération une main à plat sur chaque oreille, il me conduisit bien doucement devant une glace :

— Voyez quelle belle mine vous avez avec votre figure pâle, et vos grands cheveux qui vous tombent sur le cou! Etes-vous assez bien planté pour faire un militaire? dit-il en haussant les épaules, ètes-vous assez maigre? Quel joli soldat! Allons, contentez-vous de me gagner mon argent au jeu et filez plus vite que cela! Je vais vous retrouver au café d'Angleterre.

Je me retirai, et c'est à cette visite que se borna ma carrière militaire.

A quoi tient la destinée! Sans ce brave homme, je serais peut-être général ou maréchal aujourd'hui, et je me trouverais peut-être en position de mettre mon roi sur le trône. Ce qui me console, c'est qu'il y viendra bien sans moi!

Encore un petit préambule avant d'entamer le second chapitre de cette nouvelle série de mes *Mémoires*.

On sait quel bruit a fait la fusion pendant le mois qui vient de s'écouler; durant les quelques jours de vacances que je me suis accordés (ce dont je me sais un gré infini), j'ai reçu une multitude de lettres dans lesquelles mes correspondants me blâmaient de ne m'être pas montré suffisamment chaud en cette circonstance.

J'ai été fort étonné de ces reproches, moi qui, jusqu'ici, m'étais cru plus royaliste que quiconque, royaliste à ce point que je crois l'être un peu plus que mon roi lui-même; car, soit dit entre nous, si j'avais l'honneur d'être Mgr le comte de Chambord, il me semble que, moins scrupuleux que lui, il y a longtemps que j'aurais fait mon entrée dans Paris.

Au surplus, ce que je puis affirmer à ceux qui pourraient croire que mes convictions se sont refroidies, c'est que si jamais Mgr le comte de Chambord me faisait l'honneur de penser que mon journal pût lui être bon à quelque chose, je serais plus que jamais heureux de diriger une feuille de l'importance du *Figaro,* dont je m'empresserais de faire, s'il le fallait, quatre éditions par jour, au service des principes que je défends depuis que je suis au monde.

Il est donc impossible de douter de bonne foi de mes convictions, et c'est parce qu'elles sont sincères et

raisonnées que je n'ai pas suivi la foule des enthousiastes qui ont poussé des cris de victoire au seul mot de fusion. Voyez ce qui se passe maintenant. Chacun s'est jeté sur le discours de M. de Broglie, et, désireux d'y trouver sa nuance favorite, s'est écrié suivant ses sympathies, comme dans *l'Habit d'Arlequin* de Florian :

« Il est rouge, il est vert, il est jaune, morbleu ! »

Pour moi, je l'ai lu sans idée préconçue, et je le déclare juste en tous points.

Je comprends que quelques personnes m'aient trouvé peu empressé, mais j'avoue que le système présent ne me gêne point et que je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il se prolonge encore. Tous les jours on arrête quelque gredin qui, s'il n'est pas condamné comme républicain communard, l'est comme escroc ou voleur. Laissons faire, laissons nettoyer et attendons.

Un dernier mot :

On se plaint souvent de ne trouver que fort peu de préfets et de sous-préfets à la hauteur de leurs fonctions. L'ordre civil est, paraît-il, à peu près épuisé d'hommes de volonté et d'énergie. Pourquoi, puisque la province adopte généralement ce que Paris a de bon

(je ne parle pas des républiques), puisqu'elle fait des squares, des quartiers nouveaux à l'instar de la capitale, pourquoi, dis-je, ne serait-elle pas administrée comme nous le sommes nous-mêmes, c'est-à-dire militairement.

Certes il y a suffisamment de gens intelligents dans l'armée (quoi qu'en disent les rouges) pour y trouver des préfets pour tous nos départements. Au moins serions-nous sûrs d'avoir toujours ainsi des hommes dévoués, honnêtes, d'un courage et d'une fermeté à toute épreuve, et qui, si la Chambre décidait un jour que le Roi doive venir, sauraient faire respecter partout l'ordre et la volonté nationale.

Qu'on me permette maintenant de passer en revue quelques types de joueurs que j'ai été à même d'observer.

Je n'inventerai rien, je ne ferai que me souvenir.

Tout le monde a connu à Rennes un vieux joueur, — M. Hennequin, qui s'était fait une réputation dans cette ville, rien que pour avoir mangé, ou à peu près, un valet de pique. — Voici dans quelles circonstances :

On jouait l'impériale au café de Bretagne ; les joueurs étaient nombreux ; chacun rentrait à son tour.

Comme la déveine était grande d'un côté — celui

où se trouvait M. Hennequin — on fit tenir les cartes par un débutant. Il s'en acquittait médiocrement, je dois le dire, quoiqu'il fît de son mieux et qu'il s'efforçât, — dans la crainte de l'apoplexie apparemment, — de remettre sur leur jambes les *figures* qui avaient la tête en bas; car les cartes à deux têtes n'existaient pas à cette époque.

Je vois encore M. Hennequin — le héros de cette histoire, avec son nez format Dupin. — Intéressé dans la partie qui se jouait, tout naturellement il conseillait l'adolescent, plein de bon vouloir et d'inexpérience, derrière lequel il s'était placé.

Celui-ci avait dans la main trente à pique: dame, valet, et dix.

L'adversaire joue le roi de pique. M. Hennequin fait signe à son partner de lâcher le valet, afin d'engager l'adversaire à continuer dans la couleur, en voyant tomber une grosse carte. — Peine perdue! Elevé dans le respect des cartes *à figures,* le bon jeune homme ne veut pas consentir à se défaire d'un valet tout flambant neuf. Il jette son dix.

L'adversaire, naturellement, change de couleur, et à la fin le tout se liquide par une levée de moins qui fait perdre la partie.

M. Hennequin n'avait pas soufflé mot, en dépit de

cette désobéissance et de cette maladresse. Mais le coup terminé, il se tourna du côté du jeune homme.

— Combien jouiez-vous, monsieur?

— Cinq francs, fait le jeune homme en s'inclinant.

— Eh bien! moi, monsieur, j'en jouais cent, et vous venez de me les faire perdre.

— Monsieur, balbutie l'innocent, je ne savais pas...

— Eh! parbleu, monsieur, il est inutile de me le dire, je vois bien que vous ne savez pas jouer; mais, dans ce cas, on ne vient pas s'asseoir à une table de jeu.

Puis, élevant la voix et se grisant de sa colère :

— Vous tenez vos cartes comme des contrevents, vous n'écoutez rien!... — Puisque je vous disais de donner votre valet de pique, il fallait le donner! — Vous y teniez donc bien à votre *valet de pique?* — Puis, se montant à mesure qu'il parlait : — Vous vouliez donc le garder pour le placer sur votre étagère, — *votre valet de pique?* — Vous en faites donc collection?

A ce moment, M. Hennequin, suffoquant de colère, ramasse sur le tapis l'infortuné valet, — cause innocente de tout ce bruit, — le pelotonne dans sa main, et montrant la carte roulée au joueur qui ne savait où se fourrer :

— Moi, monsieur, je me fiche pas mal d'un valet de pique! — Et je vais vous montrer le cas que je

fais — d'un valet de pique! — Tenez! — tenez! — tenez!

Et après avoir plié, broyé la carte avec ses dents, M. Hennequin voulut l'avaler. Son gosier, contracté par la fureur, s'y refusa. On lui ingurgita un verre d'eau. — Il était grand temps, car, un instant plus tard, il eût étouffé.

*
* *

Il faut avoir été joueur pour savoir jusqu'où l'homme, et celui-là même qui se dit libre-penseur, peut pousser la superstition.

Ce qui est pour moi un objet continuel de surprise et d'amusement chez les joueurs, c'est la confiance absolue qu'ils ont dans des *fétiches* créés par leur imagination maniaque. J'ai observé ceci, par exemple, chez M. Villemain, le frère de l'ancien ministre :

Un jour qu'il jouait à la bouillotte et disait : — « Je fais cent francs! » « Tout! » répondit un des partners. — M. Villemain appella un des garçons et lui demanda un pain à cacheter vert.

Le garçon apporta le pain à cacheter demandé. M. Villemain se leva lentement, prit le siége sur lequel il était assis, le retourna avec un sérieux imperturbable, fixa au milieu son fétiche avec un peu de salive, se rassit gravement et dit : « Je tiens le coup! »

Je connaissais un garçon d'esprit, M. D...., qui s'est jeté à corps perdu dans la finance, et qui habitait la maison Millaud. J'oserais même assurer que le choix de cet appartement était le *fétiche* du locataire.

En ce temps-là, — dans un passé déjà loin de nous, — lorsqu'il arrivait à M. D... de faire sa partie, rue Rossini, où il opérait sur des différences de 20 à 25 francs (il jouait en amateur, mais sans y mettre de la passion), je l'ai vu placer devant lui un cloporte.

Il le tirait d'un étui en coco sculpté, ouvrage de patience, qui, pour avoir une vertu souveraine, devait être l'œuvre d'un forçat ayant passé huit années au bagne pour le moins.

S'il arrivait, par aventure, que D... eût oublié son précieux talisman à la maison, l'heure avancée, la pluie, la grêle ou le tonnerre, rien n'aurait pu le retenir ou l'empêcher de retourner chez lui pour se munir de l'étui et de l'insecte.

*
* *

Mais de tous les amateurs de fétiches, celui qui possédait la plus complète, la plus variée des collections, c'est sans contredit C... Le vaudevilliste C... était l'homme aux pronostics, aux pressentiments, aux théories sur la manière de jouer le coup décisif qui devait conjurer une veine contraire. Il était persuadé, entre autres superstitions, que la dernière pièce porte

toujours bonheur. Au moment de mettre le pied dans un salon où l'on jouait, il ne manquait jamais de se cacher — à lui-même — ce dernier écu dans le gouffre d'une poche qu'il était bien décidé à oublier, — comme le reste. — Puis, quand il avait tout perdu, — excepté la pièce-fétiche, bien entendu, — il prenait son paletot, son cache-nez, son parapluie et il ouvrait la porte.

Déjà sa jambe droite en avait franchi le seuil, lorsque sa main, entrée comme par mégarde, quoique avec un peu d'effort, dans la poche de son gousset de montre, rencontrait la pièce dont il s'était promis de ne soupçonner l'existence qu'en cas de déveine.

— Quel singulier hasard ! s'écriait-il, en retournant sa poche ; je ne me trompe pas, au moins? Est-ce bien un louis?... Parbleu ! oui, c'en est un... Il faut que ce soit le hasard qui l'ait placé là !

C... revenait alors sur ses pas ; il déposait son parapluie, déroulait son cache-nez, quittait son paletot, jetait la pièce sur le tapis — et... la perdait.

***

Une chose digne de remarque chez les joueurs, c'est que le thermomètre de leur humeur, selon que la veine monte ou descend, redescend ou remonte encore.

L..., également vaudevilliste, était un exemple de ces brusques variations du caractère chez un homme sociable, s'il en fût. L... était charmant, bien élevé,

d'une gaieté intarissable, d'un esprit toujours prêt à la riposte. Il arrivait au cercle la physionomie souriante, la main tendue, le sourire accueillant. Vous vous trouviez sur son passage :

— Bonjour, ça va bien?

— Bonjour, ma vieille, et toi?....

L... s'asseyait, il jouait, il perdait trois francs : il ne vous tutoyait plus. — Il en perdait six : il vous appelait *môssieur*. — Il en perdait dix : « Dévalisez-moi! voulez-vous mes bottes, messieurs? » s'écriait-il en vous regardant avec colère.

*
* *

Je voyais quelquefois dans ma jeunesse un ancien garde du corps, M. de Saint-P... Sa passion était le *trente-et-quarante*. Vous le rencontriez à midi, au moment où il partait pour tenter la fortune. Il avait le regard conquérant, la démarche assurée, le geste dominateur, et il vous disait invariablement en passant sa main sur sa grosse moustache : — Je vais flanquer une leçon au sieur Benazet aujourd'hui, mais une leçon dont il se souviendra longtemps, je vous en donne ma parole!

M. de Saint-P... ne manquait jamais de sortir de Frascati entièrement liquidé.

Il m'arriva de le rencontrer un jour qu'il m'avait fait part de ses intentions conquérantes.

— Eh bien! lui dis-je, vous avez gagné.

Il prend un air riant, un de ces airs qui font ressembler un visage humain à une tempête que traverse un rayon de soleil plombé, et qui ne durera pas.

— Non, j'ai perdu !

Puis, s'animant par degrés :

— J'ai perdu, et je vous avoue que cela me rend bien content!... excessivement content! Je serais au désespoir d'avoir gagner aujourd'hui!

Et je voyais ses poings se crisper dans un accès de rage contenue; ses pommettes riaient, mais ses yeux étaient furieux; on devinait que si un chien était passé à portée de son pied, il eût été vigoureusement reçu.

— Tenez, c'est presque de la joie que je ressens, parce que cela me donne une bonne leçon ! — Imaginez-vous que chaque fois qu'il m'arrive de mettre mon gilet jaune, en poil de chèvre, je perds, je le sais, j'en ai fait l'expérience. — Ce matin, je l'ai mis ce gilet jaune, monsieur ! — et je me plaindrais d'avoir perdu ! — Mais, sacrebleu! j'en suis bien aise, j'en suis ravi! Cela m'apprendra, grand serin que je suis, à mettre un gilet jaune quand je vais au jeu !

Autre anecdote :

Le père de mon ancien secrétaire du *Figaro*, Balathier de Bragelonne, aujourd'hui directeur du *Voleur*,

était un admirable joueur, loyal autant qu'incorrigible. Je l'ai vu jouer et perdre à Frascati des sommes considérables, sans laisser paraître au dehors même un semblant d'émotion.

Après une lessive de 10 ou 20,000 francs, il allait tranquillement achever sa soirée dans une stalle de l'Opéra ou des Italiens.

Quinze ans plus tard, j'ai revu M. Balathier, le magnifique. Il passait ses nuits au cercle Constant, et ses enjeux les plus insensés étaient alors de deux ou trois francs. Sa folie l'entraîna un soir à parier cinq francs *aux douze points*.

Je le suivais des yeux. Il était si peu maître de sa vive émotion, qu'il se retira dans une salle contiguë, où un de ses amis venait de minute en minute lui apporter le bulletin stratégique de la grande bataille qui se livrait de l'autre côté.

L'aide de camp arrivait doucement comme dans la chambre d'un malade et lui disait :

— Nous venons de faire, — il tourne cœur du huit, — nous avons le roi, la dame et le sept, — la quatrième au roi de trèfle, — dame, valet et neuf de carreau, — et dame et valet de pique.

Et le père Balathier respirait plus librement, en

songeant que son partner était en train de faire six à sept points.

*
* *

Un jour, — dans son bon temps, — le père Balathier imagina de se créer à lui-même une petite Compagnie d'assurance, destinée, en cas de mauvaise chance persistante, à mettre sa caisse à l'abri des emprunts désespérés qu'il serait tenté de lui faire.

Voici comment les choses se passèrent :

En excellent père qu'il était, il avait été, le dimanche venu, prendre son fils à sa pension et l'avait conduit au spectacle, après un excellent dîner chez Véfour. A minuit, on rentra. Le père coucha l'enfant, l'embrassa tendrement, et lui présentant une petite clef, lui tint ce langage :

— Ecoute-moi bien, mon petit ; ton père a un défaut, un grand défaut : il est joueur... voici la clef de ma caisse, je te la confie ; prends-la, cache-la, perds-la même au besoin ; — mais garde-toi bien de me la rendrea vant demain, quelque prétexte que j'emploie, quelque raison que je te donne pour cela. — Je te permets, sur ce point, de résister à l'autorité paternelle.— Tu m'entends, n'est-ce pas ? Je n'ai plus qu'un mot à te dire : Si tu avais le malheur de céder à mes prières et de me remettre cette clef, plus de sortie pour dimanche prochain, plus de bon dîner, plus de spectacle !

L'enfant s'endormit là-dessus.

A une heure du matin, le père Balathier, qui avait été faire un tour à son cercle, rentra à la maison ; il s'approcha doucement du lit de son fils, le réveilla avec précaution.

— Petit!... petit! lui dit-il, rends-moi la clef que je t'ai donnée il n'y a qu'un instant.

— Mais non, papa, fit l'enfant à moitié endormi et se frottant les yeux.

— Allons, mon enfant, donne-moi cette clef, et finissons!

— Mais, papa, je ne puis pas. Vous me l'avez défendu : ce serait vous désobéir.

— Vous raisonnez, je crois, monsieur? — Suis-je votre père ou ne le suis-je pas? — Vous allez me remettre cette clef sur-le-champ !

L'enfant obéit sans protester davantage, et s'endormit.

Le lendemain, en s'éveillant, il se trouva en face du visage sévère du père Balathier, et celui-ci le regardant fixement, lui dit en hochant la tête :

— Eh bien! polisson, êtes-vous satisfait? J'ai perdu beaucoup d'argent. Est-ce votre faute ou la mienne? Vous n'espérez pas, après cela, que je m'amuse à vous *promener* dimanche prochain, n'est-ce pas?



Un rédacteur du *Figaro,* qui est joueur, me racontait un jour que se promenant sur le boulevard, il y rencontra M. M..., joueur enragé.

— Avez-vous toujours de la déveine? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit M..., mais elle ne m'inquiète pas. J'ai fait cette réflexion, mon cher ami, que je gagne par an cent cinquante ou deux cent mille francs dans mes affaires, à la condition de ne pas aller passer bêtement mes nuits autour d'un tapis vert; c'est un métier de dupe; je ne le ferai plus, et vous finirez, vous comme bien d'autres, par prendre la même détermination, par ne plus jouer. Est-ce que nous n'avons pas le monde, les livres, les théâtres, les voyages pour nous occuper dans la vie; est-il si nécessaire de passer son temps à abattre 7 quand l'autre a 8, et à abattre 8 quand l'autre vous flanque un 9 à travers la figure?

— On se promet cela, dit mon rédacteur, puis on se manque de parole.

— Oui, mon cher monsieur, pour quelques-uns c'est possible, mais moi je suis un homme, je vais commencer par me mettre aux arrêts pour trois mois, et je vous garantis que je ne me ferai pas grâce d'un seul jour!

Mon collaborateur quitta M..., un peu honteux de

lui-même ; cent fois il s'était fait les mêmes réflexions, avait formé les mêmes projets, mais n'avait jamais eu le courage de les réaliser.

Sur ces salutaires pensées, il rentra chez lui, vers dix heures ; il passa au journal pour corriger ses épreuves, et ce travail fait, se trouvant, vers minuit, sur le boulevard, il monta machinalement à son cercle.

Quel n'est pas son étonnement en entrant dans la salle du baccarat de voir M..., tenant la banque et communiquant son entrain à tous en disant : — Allons, messieurs ! faites vos jeux ! n'ayez pas peur ! il y a encore cinquante louis à faire pour enlever la banque ! Ah çà ! on ne ponte donc pas ce soir ! Vous êtes donc repus ! vous en avez donc plein vos poches, etc., etc.

Il était dans la chaleur du jeu et perdait quinze mille francs !

*
* *

Je fréquentais beaucoup dans ma jeunesse un cercle de Nantes. J'y connaissais un joueur qui, invariablement, après une perte un peu forte, se faisait le serment à lui-même de ne plus toucher une carte de sa vie. — La durée moyenne de cette vie-là variait de vingt-quatre à quarante-huit heures. Les patriarches

du cercle, en remontant dans la nuit de leurs souvenirs, se rappelaient vaguement que notre homme avait respecté cinq jours de suite la foi jurée. Et cependant il se mettait une lettre à la poste, qu'il recevait le matin en déjeunant, dans laquelle il se rappelait son serment.

Un jour que, selon sa coutume, il attaquait les imprécations de *Camille*, — de joueur :

> Cartes, l'unique objet de mon ressentiment!
> Cartes, par qui je viens de perdre mon argent...

Je l'arrêtai au troisième vers.

— La rime ne vaut pas mieux que le serment, lui dis-je. Vous jouerez avant qu'il soit trois jours.

— Moi?

— Vous.

— Eh bien! reprit le joueur impatienté, puisque vous doutez de ma parole, faisons une petite convention qui va vous arranger certainement. Vous aurez, outre le plaisir de railler à votre aise, la satisfaction de me gagner mon argent. Je viendrai tous les soirs au cercle, comme d'habitude, — j'y resterai jusqu'à minuit, — et si avant trois mois il me prend la fantaisie de jouer, c'est une somme de 500 francs que je m'engage à vous compter. Dans le cas contraire, c'est vous qui me payerez 500 francs.

Le pari fut accepté.

Le joueur tint bon huit jours.

Je passe les plaisanteries qu'il variait chaque fois, lorsque sonnait le premier coup de minuit.

— Rira bien qui rira le dernier! lui disais-je en le quittant. Et je commençais à m'inquiéter.

Un soir, pourtant, notre joueur se sentit mollir. La partie était superbe, tous les joueurs tenant lestement de gros coups.

— Voyons! dit-il en m'abordant, riez tout votre content, mais terminons cette affaire-là.

Je n'y tiens plus, voilà vos 500 francs!

Et il se précipite vers la table de bouillotte.

Trois minutes après il avait gagné 1,000 écus.

*
* *

Autre type de joueur, — espèce singulière et plus commune qu'on ne pense, celle-là; car le joueur est généralement tour à tour très-prodigue ou très-intéressé.

Un homme qui avait fait une grosse perte au jeu, rentre chez lui, rudoie son domestique, et lui commande brusquement d'allumer une bougie.

— Diable! se dit le Frontin à part lui, il paraît que monsieur n'a pas eu de chance ce soir! — Et se hâtant, dans la crainte d'être grondé, il frotte trois ou quatre allumettes à la fois.

— Joseph, fait notre joueur d'un ton sec, vous n'êtes plus à mon service!

Puis, il va se coucher en murmurant :

— Et l'on se demande où passe l'argent d'une maison et comment un honnête homme se ruine! — La raison est bien simple; lorsqu'on voit prendre quatre allumettes pour allumer une seule bougie!

Il venait de perdre 30,000 francs à son cercle!

*
* *

Un autre trait, — et celui-ci n'est pas moins nature.

Il s'agit encore d'un maître et d'un valet.

Le premier s'aperçoit un jour qu'on a forcé son secrétaire, qu'on lui a volé une somme assez ronde, et il a quelques raisons de soupçonner le serviteur à gages d'être son voleur. Il le fait venir, il l'interroge, il le presse, et il finit par obtenir l'aveu complet du coupable.

Le domestique se jette aux genoux de son maître, proteste de son repentir, et s'accuse d'avoir eu la mauvaise pensée de tenter le sort à la roulette. Il espérait ne faire qu'un emprunt, réaliser un bénéfice, et réintégrer dans la caisse la somme dont il n'avait voulu se servir qu'à titre de première mise.

— Ah! monsieur, s'écrie-t-il, si je n'avais pas fait

la bêtise de jouer contre une série de douze coups !

— Comment, animal ! s'écrie alors son maître, qui ne tombait jamais sur une série, et chez lequel le naturel du joueur faisait diversion à la colère du propriétaire dépouillé ; — double imbécile, tu as trouvé douze coups, toi ? et tu t'entêtes contre la perdante au lieu de jouer les trois premiers coups pleins, et la *gagnante* ensuite, en faisant moitié à la masse ! moitié à la masse !!! moitié à la masse !!!

Un négociant de Mayence, très-joueur, s'aperçoit, un soir, en faisant sa caisse, qu'on lui a volé 10,000 francs. — Ses soupçons portent sur un jeune commis qui, après avoir épuisé au jeu ses ressources légitimes, a pu être tenté du diable. — Sur un indice révélateur, le négociant traverse le Rhin et va tout droit à Wiesbaden, où il arrive à dix heures du soir. — Il trouve son homme installé à la roulette devant une pyramide de rouleaux, et en lui mettant la main sur l'épaule lui dit à l'oreille :

— « Vous êtes un voleur ! »

Le commis frémit et pâlit.

— Monsieur, répliqua-t-il, c'est vrai, je suis un misérable, mais ne me perdez pas, voyez, je gagne 30,000 francs, et je vais vous rendre vos 10,000 francs !

— Comment, me rendre mes 10,000 francs, reprit le négociant ; mais nous sommes de moitié !

Et il s'assied auprès de lui et se met à piquer la carte.

*
* *

J'ai protesté au commencement de ces notes contre le proverbe qui dit : Tout joueur, tout voleur. Il est certainement exagéré, mais il n'est malheureusement pas complétement faux; j'ai été assez joueur, assez dupé, pour pouvoir avancer qu'on devrait dire : Beaucoup de joueurs, pas mal de voleurs!

Je ne parle pas ici des tricheurs d'aventure qu'on voit apparaître un jour dans un cercle et qui disparaissent prudemment, mais des tricheurs de profession qui se font rarement prendre, bien que tout le monde ait les yeux sur eux.

J'ajouterai que le joueur proprement dit n'a pas toujours pour ces misérables l'horreur à laquelle ils ont droit, et je me rappelle qu'un gentilhomme bien connu, qui occupait un poste avancé sous l'Empire, à qui je reprochais un jour de jouer dans un certain cercle rempli de grecs de tous les pays, me répondit :

— Si vous croyez que c'est facile, quand vient six heures du matin, de trouver des gens avec qui on puisse jouer?

J'ai entendu à Nice la même réponse, faite par un Russe, joueur comme on l'est sur les bords de la Néva.

Un beau jour, un de ses amis le prend à part et lui dit :

— Je vais vous prouver que le joueur de piquet dont vous avez fait votre intime depuis fort longtemps, vous vole de la façon la plus effrontée. Je vous ferai signe au moment où (on jouait le rubicon) il sera dernier et prendra ses trois cartes ; ce seront trois as.

Le Russe accepta ; la partie se fit comme de coutume, les trois as apparurent au moment prédit. Il se leva sans dire un mot.

Nous étions très-satisfaits de voir qu'il avait quitté ce triste partner.

Le lendemain soir, ils rejouaient ensemble.

Nous crûmes devoir lui manifester notre étonnement.

— Je sais ce que vous allez me dire, répondit le Russe; je me le suis dit à moi-même, mais j'en serai quitte pour prendre mes précautions. Je mêlerai mieux mes cartes ; j'espère au surplus que ce sera une bonne leçon pour lui. Et puis, en définitive, où voulez-vous que je trouve quelqu'un toujours prêt à faire ma partie ?

A côté de ce tricheur qui vole comme on travaille, on trouve aussi le tricheur naïf qui espère qu'une malhonnêteté peut lui rendre une fortune, une position perdue.

Il y avait, il y a quelques années, un individu qui était connu dans certains cercles clandestins sous le nom de Capitaine ; un soir, dans une sorte de cercle qui était établi rue Grange-Batelière, on jouait au chemin-de-fer ; un joueur passe la main, il y avait vingt louis ; il réussit à glisser un paquet de cartes.

Il donne une carte à son adversaire, puis une à lui, la troisième qu'il offre était la carte de son dîner qui s'était glissée dans la portée préparée. Il n'y avait pas à nier. On chassa le monsieur, et on se remit à jouer tranquillement.

J'ai appris depuis que ce malheureux avait été condamné en province pour de nouveaux tours de ce genre ; le dernier vol qu'il commit avait ceci de curieux, qu'il n'avait triché que pour avoir de l'argent afin d'acheter un cadeau de noces à sa fiancée, une ancienne marchande de beurre, qui devait lui donner quarante mille francs de rentes.

*
* *

Autre tricherie dont j'ai été témoin en province. C'est aux joueurs de piquet que je dédie cette anecdote :

Je demeurais à Nantes.

Un de mes amis avait rencontré depuis un mois, au café, un commis voyageur en laines qui était venu dans le pays pour y faire des achats ; après le déjeuner

ils entamaient leur partie de piquet; jamais on ne jouait gros jeu, mais mon ami perdait toujours; ce n'était pas le rubicon qu'on jouait alors, c'était le simple cent de piquet.

A côté de mon ami se plaçait toujours un petit vieillard de la localité, qui ne prenait jamais les cartes, mais s'intéressait toujours pour une faible mise dans son jeu. Par exemple, si la partie était de 20 francs, il pariait 2 francs; comme il était connu pour savoir parfaitement le jeu, le commis voyageur l'avait autorisé à conseiller mon intime.

On se donnait déjà le plaisir des écarts francs, ce qui est un des grands moyens pour gagner la carte, surtout en dernier; le petit vieillard prodiguait d'excellents conseils; mais, chose à remarquer, le commis voyageur ne jetait jamais son jeu; tout ce qu'on avait à redouter, le hasard le lui faisait conserver. Aviez-vous une tierce majeure, il avait toujours gardé la petite quatrième au dix qui devait le sauver, et en jouant la carte trouvait sûrement le défaut de la cuirasse, l'endroit où l'on n'était pas gardé.

Le petit vieillard dont les avis étaient si excellents, était coiffé d'un large chapeau, assis sur un siége assez bas, et tenait son menton appuyé sur sa canne qu'il ne quittait jamais; c'était une sorte d'épine à bec de

corbin, couleur brun foncé, dont les nœuds jaunes étaient luisants et vernis comme le bec lui-même.

A force d'études, mon ami s'aperçut que le bon petit vieillard n'était qu'un affreux compère du commis voyageur, et résolut d'étudier par quels moyens télégraphiques il était arrivé à correspondre avec son partner.

Un jour il entama une partie, nous fûmes prévenus, chacun développa son jeu.

En un coup d'œil, le petit vieux constata que mon ami avait à craindre telle couleur et tel quatorze.

Pour désigner la couleur au commis voyageur, il tournait vers lui le dos ou le bec de la tête d'ibis qui servait de pomme à sa canne. Par exemple, si mon ami craignait pique, il braquait le bec vers son adversaire; si c'était trèfle, il le tournait de son propre côté; il le tournait à gauche si c'était cœur, à droite si c'était carreau.

Voilà pour les couleurs.

Ce n'était rien encore; il restait à exécuter avec les doigts des signaux à décourager le violoncelliste le plus habile.

Un doigt posé sur le premier nœud de la canne

annonçait qu'on craignait quatorze d'as; sur le deuxième, celui de rois; sur le troizième, celui de dames; et, sur le quatrième, le quatorze de valets.

Comme il était impossible que le commis voyageur pût voir sa canne jusqu'au bout qui touchait à terre, il était convenu que lorsque la main disparaissait cachée par la table, elle atteignait le cinquième nœud, ce qui signifiait quatorze de dix.

Tout cela exécuté avec une dextérité et une sûreté de doigté incomparables.

La lutte était impossible.

Le commis voyageur savait tout ce que son adversaire avait à redouter.

Une autre partie suivit celle qui venait de se terminer.

Le commis voyageur était d'une gaieté folle et racontait des anecdotes; le bon vieillard restait toujours silencieux.

Mon ami avait en main le roi, le valet, le neuf et le sept de pique. Comme il était obligé de toucher à cette couleur, il écarta le roi, le valet, le neuf, et garda le sept.

Le coup était décisif, il s'agissait de gagner la carte. Le parieur dirigea vers son compère le fameux bec à corbin de sa canne, ce qui signifiait : Votre adversaire n'est pas gardé à pique.

Mon ami pâlit en voyant le signal.

L'autre, se conformant à la dépêche qu'il venait de recevoir, se préparait naturellement à jouer pique; mais comme ce n'était pas le jeu, la galerie qui avait le droit de conseil cria : — Non! non!

— Mais, dit le commis voyageur un peu embarrassé... Vous savez? monsieur fait parfois des écarts francs, et je me défie.

La galerie, qui, elle, n'était pas dans le secret, protestait de toutes ses forces, car c'était un coup qui décidait de la partie.

Toujours fidèle à la consigne, il joue son as de pique; mon ami met le sept dessus. Il allait continuer quand les oppositions de la galerie recommencent de nouveau.

Alors, prenant sa dame, il dit :

— Une inspiration!

A ce moment notre ami devint blanc comme un linge, et, saisissant vivement par le milieu la canne du vieux, il en asséna un coup en travers sur la figure de son adversaire en lui disant :

— Je la connais, votre inspiration!

En même temps il avait, d'un vigoureux coup de poing, enfoncé le chapeau du bon vieillard qui disparut comme un éclair avec son acolyte.

De toutes les formes du vol, la tricherie au jeu est celle qui révolte le plus la conscience humaine; j'affirme qu'il n'est pas de femme qui ne préférerait

cent fois apprendre que celui qu'elle aime est un voleur de grand chemin plutôt qu'un grec, un homme qui vole au jeu. Ce dernier est vil, lâche, est obligé de se cacher, de travailler à froid mille combinaisons honteuses pour vous voler, à l'abri de l'honneur qu'on lui croit, quelques pièces d'argent. Tandis que Fra Diavolo est resté un homme; sa crânerie, son courage, tout, jusqu'à son chapeau tromblon, étonne et intéresse; on raconte de lui des traits de générosité, ce qui ne peut pas arriver pour un grec.

Et puis, en résumé, quelle différence autre qu'un préjugé entre un chef de brigands et un corsaire qui agit avec l'autorisation de son gouvernement?

Disons aussi que le tricheur est bien autrement redoutable, puisqu'il vous attaque dans un salon, dans un cercle où vous êtes presque forcé de vous trouver, tandis qu'on peut, à la rigueur, ne pas aller se promener dans les localités choisies par les bandits.

J'ai malheureusement pu étudier les tricheurs de près; j'ai toujours aimé causer, raconter des anecdotes en jouant, je ne songeais pas à me méfier; maintenant que j'y pense, je ne puis m'empêcher de constater que j'ai dû être volé bien plus que je ne le croyais. C'était si facile! Les grecs devaient lancer sur moi les commençants pour se faire la main, comme les pick-pockets anglais envoient d'abord leurs enfants

pour s'exercer sur des mannequins avant de les faire travailler sur le vif!

Heureusement, d'un autre côté, que je n'ai pas été victime de toutes les différentes façons de voler que je vais signaler. Non, mais j'ai trouvé un moyen de connaître à peu près toutes les tricheries possibles. Il m'en a coûté quelque chose, comme on va le voir, mais moins qu'on ne pourrait le croire.

*
* *

Nous avions l'habitude, Dennery, Mirès, Siraudin, moi et toute une petite bande d'amis, de courir un peu partout où l'on jouait; dans ces endoits se trouvaient de pauvres diables de joueurs, qui, bien qu'honnêtes, avaient longtemps vécu aux dépens de ces demi-tripots; une longue expérience leur avait appris à se contenter de légers bénéfices; ils avaient commencé avec un petit capital et attendu la veine, etc.

Le malheur avait voulu que ces maisons se fussent fermées, les unes d'elles-mêmes, les autres par l'intervention de la police, ce qui avait jeté sur le pavé de Paris un grand nombre de ces infortunés, incapables de gagner leur vie autrement qu'au jeu.

J'en voyais souvent passer un sur le boulevard, et je me disais, en voyant sa tête blanchie par l'expérience : Doit-il en avoir vu, ce gaillard-là!

Un jour je l'abordai en lui disant :

— On n'a pas joué aussi longtemps que vous l'avez fait sans avoir beaucoup observé et beaucoup retenu. Je veux écrire quelque jour sur le jeu et les joueurs; il faut que vous me racontiez des anecdotes de cercles, de grecs, etc.

Mon pauvre déclassé me parla alors en homme qui en a vu de toutes les couleurs. Je le remerciai en espèces sonnantes, et avec grand plaisir, car il me rendait un grand service : il commençait à me guérir de la passion du jeu.

Je ne croyais pas que ce fût chose possible; je pensais que celui qui a joué doit tenir des cartes toute sa vie, ne jouerait-il qu'à un sou la partie. Je me trompais; le travail a donné un démenti formel à mes opinions. Mon *Figaro* m'a pris tout entier; il a employé de mes veilles, de mes soins, de ma passion tout ce que j'en pouvais donner, et je me rappelle avoir écrit de Monaco à l'une de mes filles une lettre qui commençait ainsi :

« Ma chère enfant, ton pauvre père est désespéré; que va-t-il devenir? voilà que ses défauts l'abandonnent; je vois bien que je dois penser à quitter ce monde; je ne joue plus! Je n'ai rien à faire, j'ai de l'argent dans mes poches; tout le monde joue depuis midi jusqu'à minuit, je me suis juré de ne pas jouer;

je pars demain, et je me suis tenu mon serment. Tu le vois, ton père est perdu, à jamais perdu! »

Je dois à la vérité de dire qu'il y a quelques années que j'écrivais les lignes qui précèdent et que je vis encore!

Les vols, les tricheries que je vais signaler, et que je tiens de mon expérience et de celle de mon vieux joueur, ne sont, je le sais, pas les seuls qui existent au monde. Je prie donc ceux de mes lecteurs qui en connaîtront d'autres de vouloir bien me les faire savoir. En les divulguant, nous aurons rendu un véritable service aux joueurs honnêtes, dont beaucoup ne songent pas souvent assez à ouvrir les yeux sur leurs partners ou adversaires.

*
* *

Règle générale :

Tout d'abord un joueur doit se préoccuper des cartes avec lesquelles il joue.

C'est la grande affaire des cercles, où elles sont mises sous clef, et où tous les matins, avant d'être réunies en paquets pour être vendues, elles sont soigneusement vérifiées. Bien rarement dans les cercles de Paris, qui sont généralement fort bien tenus, dirigés par des présidents, des membres de comité choisis parmi les gens les plus honorables, on constate des

irrégularités dans les cartes. On a cependant, dernièrement, trouvé dans un cercle du Midi, en faisant la vérification, des cartes de plus que celles qui avaient été données aux joueurs, mais c'est là chose bien rare, et c'est surtout dans les salons ou les tripots, où les jeux de cartes sont préparés sur les tables, que les grecs peuvent y substituer les jeux qu'ils apportent avec eux.

Il faut le dire, les cartes bizeautées, le pont, sont des moyens bien arriérés aujourd'hui, et sont aux nouveaux procédés ce que les diligences sont devenues aux chemins de fer. En tout cas, il se peut qu'il y ait des retardataires. Signalons les moyens dont ils se servent.

Voici comment procède le fabricant de cartes bizeautées.

Il commence par acheter un jeu de cartes de la régie. L'enveloppe timbrée qui l'entoure est fine, c'est presque une pelure d'oignon. Il s'agit de la décoller à l'aide d'un couteau d'ivoire très-mince, après l'avoir mouillée bien légèrement; ce travail fait, le paquet est ouvert par un bout seulement; les cartes sont extraites, la gaîne est restée intacte.

Les cartes qu'il s'agit de diminuer sont alors placées sur une petite planchette de métal; s'il s'agit d'un jeu

d'écarté, on en retire les rois, par exemple; si c'est de la bouillotte, c'est tout une couleur, etc. Quand les cartes en question sont posées sur cette planchette, qui est presque aussi grande qu'elles, moins l'épaisseur d'un cheveu blond, d'un fil de soie, on les rogne avec un instrument extrêmement tranchant. L'opération terminée, les cartes rognées sont remises avec celles qui ont conservé leurs dimensions, et sont réintégrées dans leur étui, qui est refermé avec un soin égal à celui avec lequel il a été ouvert. L'opérateur a veillé à ce qu'elles fussent toutes dans l'ordre habituel, l'a rectifié, s'il était troublé, et a remis le valet de trèfle en dessous, selon l'usage.

Il est aisé de comprendre que le grec qui se trouve avoir à battre un tel jeu n'a qu'à presser un peu la tranche des cartes, afin que celles qui sont devenues plus grandes, par la diminution des autres, lui restent dans la main pour être placées où il veut. Tâter un jeu de la sorte pour savoir s'il est bizeauté ou non, c'est ce que les grecs appellent *aller à la recherche*.

*
* *

En principe, préférez toujours les cartes blanches ou unies à toutes les autres ; elle sont plus facilement salies, tant mieux, car la moindre marque s'y voit, et vous pouvez être ainsi à l'abri de ces petites traces qui s'y font avec le coin de l'ongle ou avec un petit

morceau de buis ou d'ivoire. Par exemple, vous jouez au baccarat; le banquier tient les cartes dans sa main. Sur le dos de toutes les basses cartes, depuis l'as jusqu'au trois compris, une main habile a légèrement frotté le glacé et obtenu ainsi une petite trace mate qui se distingue très-bien à la lumière. Il tire alors, et, s'il avait à hésiter, la petite marque le renseigne sur ce qu'il a à faire. S'il est habile et s'il sait *filer la carte* (c'est pousser et faire *tirer la langue* à la carte qui est dessous), il ne donne jamais celle-là. Il a bien à craindre le petit bruit que peut faire le *filage*, mais les joueurs n'ont pas l'oreille si fine que ce soit un vrai danger.

Si vous êtes forcé de jouer avec des cartes dont le dos est vermiculé, regardez bien s'il n'y a pas vers quelque angle, parmi les points rouges ou bleus, un petit point plus foncé que les autres; observez surtout l'adversaire inconnu qui porte des lunettes; le reflet vous empêche de suivre son regard, il voit sans être vu.

Restent les tricheries ordinaires, les tours de cartes, comme le pont que j'ai signalé plus haut, et qui ne présente de dangers qu'au moment de couper. Si l'on joue à l'écarté, le grec qui vous donne à couper a le soin de plier très-légèrement les cartes du dessus en pliant, en sens inverse, les onze cartes du dessous. Les premières sont par conséquent concaves et opposées

aux secondes qui sont devenues convexes. Inévitablement, on coupe selon son désir, tout comme on ouvrirait à l'endroit voulu un livre où l'on aurait placé une marque, une feuille de papier.

Signalons une bonne mesure prise au cercle Masséna, à Nice; elle est bien simple et bien gênante pour les tricheurs. Comme il est fort ennuyeux, dans un cercle bien composé, de prendre le jeu dans les mains de son adversaire pour mêler les cartes, on a introduit l'usage de jouer avec trois jeux.

Pendant que votre adversaire donne les cartes, vous mêlez un jeu que vous posez à votre droite : lui-même le prendra plus tard, comme vous prendrez vous-même celui qu'il aura placé à sa droite. Les trois jeux tournent donc comme les chevaux d'un manége.

Il y a là une dépense de trois jeux, mais il ne faut pas la regretter; à y bien regarder même, je suis convaincu que c'est une source d'économie.

Bien des gens vous diront que ceux qui volent à l'écarté se servent de certains signaux; qu'ils mettent leur cigare de telle ou telle façon dans leur bouche, qu'ils posent le doigt sur tel ou tel bouton de leur gilet.
Mon avis est qu'il faudrait être bien naïf pour être

trompé par un de ces moyens-là; je défie bien un monsieur, quel qu'il soit, de se livrer à des exercices pareils sans qu'on s'en aperçoive immédiatement.

Ce qui est vraiment redoutable, par exemple, c'est ce moyen qu'on appelle la *seconde vue*, et qui donne la clé des réponses surprenantes que de fausses somnambules faisaient, il y a quelques années, aux questions qui leur étaient posées.

Ce moyen est encore employé aujourd'hui par un grand nombre de prestidigitateurs et de faiseurs de physique amusante. Robert Houdin est un des premiers qui l'aient expérimenté en public. Comme on en jugera, sa simplicité est élémentaire et c'est ce qui explique son succès.

Voici le procédé :

Il suffit à celui qui tient les cartes d'avoir, si c'est au piquet, un complice du côté de son adversaire.

Les deux grecs conviendront d'un mot, composé de quatre lettres; prenons, si vous voulez, I, L, M, U, dont ils se sont servis bien longtemps. I signifie : pique; L, trèfle; M, cœur, et U, carreau.

Évidemment s'ils n'ont pas beau jeu, ce procédé ne leur en fera pas un; mais il leur servira à savoir ce que vous avez de bon ou de mauvais dans le vôtre, et

guidera la marche de leur écart et de leur attaque, pour jouer la carte.

Il s'agit d'une partie de piquet.

Exemple :

Le jeu est déplié, je vous sers (moi filou) de télégraphe, et je veux vous dire qu'il faut porter vos piques. Il me faut tout simplement trouver une phrase qui commence par un I.

Par exemple : « Il s'agit de ne pas nous tromper! » — La phrase a commencé par un I, ce qui veut dire : portez vos piques! Et si je disais au garçon : « Un verre d'eau, je vous prie. » — La phrase que je viens de prononcer commençant par un U signifierait : portez vos carreaux; et si je murmurais d'un petit air honnête : « Messieurs, levez un peu vos cartes, ceux qui sont debout pourraient les voir! » Cette phrase d'exquise politesse commençant par un M voudrait dire : portez vos cœurs, etc.

Naturellement on conviendra d'un autre mot de quatre lettres pour les quatorze. Vous voyez que c'est comme si le jeu était sur la table, car au moment où on joue la carte, le même langage vous indique les couleurs dans lesquelles vous devez jouer.

Inutile de dire qu'à l'écarté le système est le même :

ainsi, vous avez deux levées dans la main ; il s'agit de passer une carte qui, si votre adversaire n'a pas d'atout, vaut un roi ; le télégraphe fonctionne, et vous êtes renseigné.

Vous restez avec deux cartes en main, dont une vous empêchera d'être capot ; mais vous ne savez pas laquelle. Votre complice vous dit d'un air goguenard :

— Une bonne inspiration !

L'U ou le V ayant la même signification, c'est exactement comme s'il vous disait :

— Gardez carreau !

Pourrait-on avoir de pareilles intelligences au baccarat ? Certainement oui.

Supposez que je fasse la banque à deux tableaux ; à l'un des tableaux, j'ai un complice. Rien ne lui est plus facile, à l'aide d'une phrase, que de me prévenir que le tableau a tel ou tel point. C'est me dire que je dois tirer on ne pas tirer.

Les filous ont aussi à leur service : *le télégraphe sous-marin ;* une ou deux légères pressions au genou, du pied, peuvent signifier : un roi, une dame, trèfle, pique, tout ce qu'on voudra enfin.

Ajoutons que tous ces braves gens ont un excellent

cœur, qu'ils comprennent l'assistance mieux qu'aucune association, et que lorsque dans un salon ils voient un des membres de leur corporation dans l'embarras, ils viennent fraternellement à son aide aux mots : Avez-vous vu le pont d'Avignon? ou tout autre pont maintenant (sans doute un souvenir du pont qu'ils font en coupant un jeu de cartes). Tout ce qu'il y a de grecs dans un casino où un cercle suspect vient au secours du compagnon en danger; on lui indique la couleur, la carte qui est dans le jeu de l'adversaire, on s'entr'aide, on pousse à la roue, comme feraient des charretiers en voyant un camarade pris dans une ornière.

*
* *

La bouillotte devait aussi se concilier les sympathies des chevaliers du tapis vert.

Voici un système qu'ils ont employé et emploient peut-être encore aujourd'hui avec fruit et qui équivaut à 80 p. 0/0 d'avantage.

Comme on sait qu'à la bouillotte on dit indifféremment les mots passe, je passe, j'ai passé, il suffit d'être deux à la même table et de convenir par exemple que *passe* signifie : j'ai deux piques dans la main ; *je passe* : j'ai deux trèfles ; *passé :* j'ai deux cœurs et, *j'ai passé :* j'ai deux carreaux.

Celui de ces deux partners qui cherche une couleur, quand vous dites : *passe*. s'il a l'as de pique tient, avec la certitude de trouver deux piques dans votre jeu.

S'il y a un flux qui soit de trois cartes de même couleur, il se sert de la même expression ; mais il met ses trois cartes sur la table et dit : *j'ai passé*, ce qui signifie pour son compère : j'ai trois carreaux.

Autre tricherie à la bouillotte.

Il y avait dans un cercle un monsieur, fort bien du reste, qui ne jouait jamais, mais qui passait son temps à regarder jouer.

Plus les parties étaient considérables, plus il paraissait s'y intéresser.

Il se contentait de se promener autour de la table et voyait ainsi à peu près tous les jeux.

Personne ne s'en inquiétait, on était habitué a cette façon d'agir.

La curiosité seule, disons-le bien vite, ne guidait pas cette petite promenade.

D'accord avec un des joueurs, ils étaient convenus de ceci, c'est qu'il ne bougerait pas quand son protégé devrait tenir, et qu'il s'en irait quand il ne devrait pas.

*
* *

Comme je l'ai dit plus haut, les grecs, ainsi que certains animaux, ne vivent que par bandes ; ils se connaissent, s'aiment et s'entr'aident ; dès qu'un riche étranger, un jeune homme qui vient d'être mis en possession de sa nouvelle fortune, est signalé à l'horizon, immédiatement toute la colonie des filous en est informée. Il est filé, visé, comme un malfaiteur le serait par la police.

Le plus aimable, le plus insinuant de la bande, fait sa connaissance ; s'il va aux eaux pour telle ou telle maladie, le grec a la même affection, il boit les mêmes eaux, suit le même traitement que lui ; le soir on fait avec lui un modeste piquet à deux sous le point ; on devient amis intimes.

Quelque temps après on rencontre d'autres amis ; on fait une partie plus importante ; le champagne, les liqueurs sont de la fête ; le financier est grisé à perdre connaissance. Le lendemain on le réveille à huit heures.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

— C'est votre ami, répond le domestique.

— Que venez-vous faire ici à cette heure ? demande le financier.

— Mais vous payer, répond le nouvel ami.

— Me payer quoi?

— 7,000 francs que vous nous avez gagnés hier soir, à X... et à Z... ; j'ai arrêté la partie parce que je vous voyais un peu étourdi.

— Je ne me rappelle rien de cela; gardez votre argent! — Mais non! — Mais si!

Le grec fait tant et si bien que l'étranger ou le jeune homme accepte la somme.

Tant de délicatesse trouve bientôt sa récompense. On fait quelques jours après une nouvelle partie. Le financier est encore grisé, tout comme la fois précédente. Une modification seulement est introduite dans le dénoûment. On vient le trouver le matin encore, mais pour lui faire remarquer qu'il doit une somme fabuleuse à MM. X... et Z... les deux gentilshommes qui ont payé si scrupuleusement l'autre matin. — Mais je ne me rappelle pas!

— Vous ne vous rappeliez pas l'autre matin, et vous avez reçu!

Le monsieur paye, un peu étonné, mais le tour est fait.

*
* *

Qui aurait pu s'imaginer que le billard lui-même pouvait encourager des tricheries?

Un garçon n'avait-il pas eu idée, alors que les billards avaient des blouses, de baisser un des pieds du bout, de façon à le faire incliner vers la blouse de celui qu'il voulait favoriser. Ce dernier, qui avait rendu généreusement les cinq autres blouses à son adversaire, se trouvait ainsi bénéficier d'un avantage de 25 p. 0/0.

Encore le billard.

En 1835, l'estaminet de l'Univers, au Palais-Royal, était renommé pour les poules qu'on y faisait.

Le garçon arrivait, tenant dans sa main un corbillon dans lequel se trouvaient des billes numérotées. Les joueurs, rangés autour du billard, recevaient de sa main chacun une bille qui servait de numéro d'ordre.

Une pareille façon de procéder devait paraître exclure toute possibilité de supercherie; nous le croyions du moins!

Eh bien! point du tout! le garçon, corrompu par un des joueurs, avant de distribuer ses billes d'ivoire, avait eu soin de mettre un instant dans l'eau chaude celle qui portait le chiffre le plus élevé. Il n'avait qu'à tâter légèrement en secouant son panier. Il reconnaissait bien vite sa boule à la température, la donnait au joueur son complice.

Le garçon inventeur de cette belle tricherie s'est, paraît-il, converti vers la fin de sa vie; bourrelé de remords, il a tout avoué avant de mourir.

Qu'il lui soit beaucoup pardonné, il avait beaucoup volé !

Je ne parlerai pas ici des capitaines de ces tables d'hôtes tenues par des lorettes, les cocottes de mon jeune temps.

C'était la mode d'y aller et d'y conduire ses amis ; nous nous y rendions généralement en corps, avec d'Ennery, Philippe, Siraudin, Edouard Martin, Lefranc, Roger de Beauvoir, Mirecourt, Balathier, Goudchaux, le marquis de Foudras, Guenot-Lecointe, etc.

Je me rappelle à ce sujet une aventure qui est arrivée un soir à Siraudin.

On jouait au baccarat; nous venions de tirer nos places, et, jugeant inutile de rester à la table jusqu'à ce que nos tours fussent venus, nous nous étions retirés pour causer, le dos à la cheminée. Nous suivions à peu près, et tout en parlant, la marche du jeu. Notre tour allait venir.

Nous nous préparions même à regagner nos places, lorsque nous vîmes un monsieur qui était avant nous, annoncer qu'il passait la main, après avoir gagné quelques louis. Un autre joueur, assis trois ou quatre places après nous, prit la main. En même temps qu'il la prenait, Siraudin crut s'apercevoir qu'il mettait un

paquet de cartes sur celui qu'on venait de lui donner.

— Pardon ! monsieur, lui dit Siraudin, sans le laisser jouer, je suis avant vous, c'est à moi que la main revient.

Impossible de refuser.

Siraudin se mit au jeu, gagna plusieurs coups, et quelqu'un faisant *banquo*, il dit : Pardon, je ne suis pas sûr de ce coup-là, je passe la main!

Inutile de dire que le lendemain la somme aidait à soulager une infortune.

Comme on le voit, les voleurs peuvent souvent se trouver pris dans leurs propres piéges; j'ajouterai qu'il n'est pas toujours aisé d'empêcher quelqu'un qui a de la chance de gagner.

Je me souviens qu'un jour à Blois, irrités de me voir toujours gagner à l'écarté, mes amis imaginèrent, comme plaisanterie, de retirer les rois du jeu; ils n'eurent pas le temps de mettre leur projet entièrement à exécution; le roi de trèfle seul resta. Les cartes furent distribuées, à tout coup il tournait trèfle, et le hasard envoyait toujours le roi dans mon jeu.

Il ne faudrait cependant pas conclure des exemples que j'ai donnés, que tous ceux qui gagnent en jouant ne soient que relativement probes. En dehors de ces gens qui sont plus rares qu'on ne croit, il y a les joueurs par passion et par vocation, les joueurs bien organisés pour défendre leur argent, tous habiles et

fort honnêtes qui considèrent le jeu comme un duel et livrent le moins possible au hasard.

Ceux-là possèdent toujours un capital destiné à venir les dégager dans un moment critique ; ils savent prendre la veine à propos, ils savent se retirer en gagnant, et, chose plus dificile, se retirer en limitant leur perte.

Le vrai joueur a sa journée aussi bien réglée qu'un notaire peut avoir la sienne.

Ne s'occupant pas de ceux qui jouent à toute heure, avant et après leur dîner, il vient régulièrement prendre son repas au cercle. Il a parfaitement raison, car on y dîne fort bien, et il a, suivant l'importance du cercle, pour six, dix ou vingt francs, un repas qui ne lui serait pas servi pour douze, vingt ou quarante francs chez un restaurateur.

Après son dîner, il va faire une promenade hygiénique, fumer son cigare, puis il entre dans un théâtre, soit à l'Opéra, soit aux Italiens.

Pendant ce temps-là les joueurs ordinaires se sont échauffés au cercle ; ceux qui ont gagné sont partis, car c'est un défaut des joueurs d'être pressés de se retirer quand ils gagnent et de s'entêter au jeu quand ils perdent ; il ne reste donc plus que des gens en déveine, et cherchant à regagner ce qu'ils ont perdu.

C'est alors que notre joueur arrive, frais, dispos. D'un coup d'œil il a jugé la partie; il sait tout de suite s'il doit sortir peu ou beaucoup d'argent.

Il est bien rare que la chance ne soit pas favorable à ceux qui l'étudient avec autant de soin, et la preuve c'est qu'on donne à ceux qui font comme mon héros le nom significatif de *râteau* du cercle ; comme on le sait honnête et pourvu d'argent, on est toujours désireux de jouer avec lui. Ceux de mes lecteurs qui sont joueurs sauront, rien qu'en lisant le mot de *râteau*, à qui il doit être décerné dans leur cercle.

Pour compléter le portrait, j'ajouterai que mon joueur qui n'exerce aucune profession ne quitte, lui, le cercle qu'à l'heure qui lui plaît et, rentré dans son domicile, peut réparer par un long sommeil, avec ses volets fermés pendant toute la journée, s'il lui plaît, les fatigues de la nuit.

Celui-là est le joueur par excellence, car il a su faire de son cercle, ruineux pour les autres, quelque chose comme une ferme ou une closerie qui lui rapporte tant, bon an mal an, sans avoir à craindre la grêle, la gelée, la maladie de la vigne et la mauvaise foi des paysans.



Il est peu de cercles où l'on ne trouve un ou deux spécimens du joueur dont je viens de donner un cro-

quis ; on les appelle les *malins*, et si leur industrie est singulière, on ne peut pas dire qu'elle soit malhonnête.

Ce qu'on peut affirmer par exemple, c'est qu'ils sont impitoyables pour les fautes et en profitent avec une incomparable férocité.

Revenons à nos voleurs.

Voici un fait qui s'est passé il y a quelque temps et que je tiens d'un témoin oculaire.

Je me contenterai de désigner les personnages par des initiales :

M. Col... taillait une banque de baccarat à deux tableaux dans un cercle fort connu.

On sait que sur le tapis vert qui couvre la table, la place où les joueurs doivent mettre leur argent est cerclée par un grand filet de peinture jaune. Ceux qui ne veulent exposer que la moitié de la somme qu'ils engagent, la mettent à cheval sur cette ligne.

Un membre du cercle, jouissant d'une excellente réputation, M. G..., vieillard à longs favoris blancs, s'était mis du côté du banquier, deux ou trois places après lui. Il avait posé, à cheval sur la ligne dont je viens de parler, un billet de cinq cents francs froissé.

Celui qui tenait la carte à son tableau abattit 9. A

peine cette carte fut-elle tombée que le vieillard fut pris d'une horrible toux; il se pliait en deux, comme un enfant qui aurait eu la coqueluche, et, par politesse pour ses voisins, mettait chacune de ses mains autour de sa bouche.

Pendant ce temps-là, le banquier donnait une carte à sa gauche et en prenait une pour lui.

O surprise! le billet de cinq cents francs, poussé par un vent favorable, le souffle de son maître, avait fait voile, et après avoir franchi légèrement la ligne qui ne lui donnait droit qu'à 250 francs, était entré dans la pleine mer.

Le banquier se mit à payer.

— Mais, il me semble que ce billet était à cheval! dit-il.

— Pardon, monsieur! répliqua avec noblesse le vieillard aux grands favoris, s'il avait été à cheval il ne serait pas là! Vous ne pensez pas que je me sois permis d'y toucher!

Le banquier, beaucoup trop bien élevé pour insister, paya.

Il y a peu de temps ce M. G..., moins heureux cette fois, a été condamné à treize mois de prison pour une affaire véreuse.

*
* *

N'oublions pas non plus de signaler le vol à la bonbonnière.

Il est bien simple et a dû rapporter quelque argent à celui qui le pratiquait.

Dans un cercle que je ne nommerai pas, venait régulièrement à la partie de baccarat un joueur que tout le monde connaissait pour son air souffreteux et maladif; il toussait fréquemment, se plaignait de digestions difficiles, et se soignait en prenant des pastilles de Patterson. Il en offrait volontiers après dîner, dans une très-jolie et très-vaste bonbonnière en écaille, luisante comme un miroir.

Jamais il ne la quittait, même et surtout au jeu, quand il prenait la banque.

Sa bonbonnière posée devant lui, il donnait les cartes à droite et à gauche; quand il donnait à la gauche son mouvement était lent, presque majestueux, un peu haut même.

Ne cherchez pas pourquoi. C'est que pendant qu'il donnait les cartes il jetait un regard sur sa bonbonnière qui, reflétant les cartes qu'il faisait passer au-dessus, lui disait quel point avait le tableau de gauche.

*
* *

C'était à Bordeaux, dans un cercle où l'on jouait fort gros jeu. Au nombre des joueurs, il y avait un

certain baron qu'on disait savoir filer la carte à merveille, bien que personne n'eût j'aimais pu le prendre en flagrant délit; il avait été présenté par le fils d'un magistrat.

Un soir que le baron jouait un baccarat formidable et qu'il avait donné les deux cartes de chaque côté, au moment juste où il allait se donner une seconde carte pour lui, on entendit un grand bruit; un membre du cercle venait de faire tomber la pendule et les candélabres en s'appuyant sur la planche qui couvrait la cheminée.

Tous les regards se portèrent immédiatement du côté où le bruit s'était fait entendre.

Leur curiosité satisfaite, les joueurs jetèrent les yeux sur la table. On abattit huit à droite et huit à gauche, puis le banquier filant lentement ses cartes, finit par abattre neuf.

On comprendra bien que le casseur de pendules n'était autre chose qu'un complice du baron, qui avait intelligemment compris qu'il fallait détourner l'attention.

Ce coup-là a été appelé le coup de la pendule.

On voit qu'il est difficile de prévoir tous les moyens que les grecs ont à leur disposition, puisqu'ils savent improviser au besoin.

On a beaucoup parlé des duels qu'occasionnait souvent le jeu.

En voici un qui a eu lieu dans ma jeunesse, et qui certes était bien inattendu.

C'était dans un café de province. On jouait gros jeu à une grande table au fond de la salle. A une table isolée de celle-là se trouvait un commis voyageur, M. R... qui jouait un jeu très-modeste avec l'un de ses commettants.

Tout à coup on entend dire à la table du fond :

— Il manque quinze louis ! Qui fait quinze louis ?

Le commis voyageur comprend quinze francs et répond :

— Je les tiens !

Au bout d'un instant, le garçon lui apporte les quinze louis ; il avait gagné.

— Pardon ! fait le commis voyageur en voyant cette somme, vous vous trompez !

— Non, monsieur, fit un des joueurs en intervenant.

C'était un duelliste réputé dans toute cette province.

— Mais, ajoute le commis voyageur, je n'ai parié que quinze francs, je ne veux que quinze francs ; si j'avais perdu, je n'eusse donné que cette somme !

— C'est ce qui vous trompe, fit le duelliste, vous eussiez payé quinze louis; c'est moi qui vous le garantis, monsieur.

— Non, monsieur.

Une discussion s'éleva et monta à ce point que le commis voyageur fut frappé au visage.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain. On se battit à l'épée. Au bout de quelques passes le malheureux commis voyageur fut percé de part en part. Il mourut sur le coup.

Un pareil cas échéant, un grec se fût mieux tiré d'affaire.

Laissons pour un instant les cercles qui présentent tant de dangers aux joueurs, et passons aux maisons de jeux publiques, condamnées par la routine, bien qu'il soit évident que, s'il faut y craindre les simples filous tout comme ailleurs, il est prouvé qu'on n'y a rien à redouter des grecs, puisque les cartes ne peu-jamais venir entre leurs mains.

Là, comme dans les cercles, nous trouverons les gens à fétiches, les chercheurs de systèmes; mais nous constaterons qu'ils ne sont pas de même espèce et que ces chasseurs de fortune ont quelque chose de plus bizarre, de plus fantastique que les premiers.

Il n'y a pas assez longtemps qu'on ne va plus à Bade, à Francfort, à Ems, à Wiesbaden, à Hombourg, pour que la plupart des lecteurs ne reconnaissent pas quelques-uns des types que ma mémoire va faire défiler devant eux.

Peut-être bien qu'au milieu des anecdotes que je me rappellerai, il y en aura quelques-unes que j'ai déjà contées; en tous cas je n'irai pas les chercher où elles sont, et je ne les dirai que d'après mes souvenirs.

Commençons par les inventeurs de systèmes, de martingales, etc.

Inutile de rappeler que dans les maisons de jeux d'Allemagne on ne jouait qu'à la roulette et au trente-et-quarante; la seule différence qui existait entre ces différentes banques était dans le nombre des zéros et des refaits.

*
* *

Rien de plus amusant que d'observer les joueurs qui se croient possesseurs d'un *système* infaillible pour gagner à la longue. Par exemple, arrive un monsieur un peu avant l'ouverture du *trente-et-quarante*. Après avoir choisi sa place, il dépose devant lui six petits cahiers de papier surchargés de chiffres et flanqués de cartes *piquées*, et il commence tranquillement à mettre au net ses écritures de la veille. Au

plus fort de sa besogne, il s'aperçoit d'une lacune dans sa comptabilité; il a oublié à l'hôtel un de ses précieux cahiers. Il se lève, il y retourne en toute hâte; il n'est pas homme à commettre l'imprudence de risquer — même un florin — avant d'avoir consulté les *tailles* des mois précédents.

Ce n'est pas tout; je me rappelle avoir vu un joueur prier le monsieur aux *petits livres* de vouloir bien lui permettre de consulter ses écritures. Cela fait il a joué, et tous deux, après avoir été *nettoyés* de leur dernier florin, se sont mis patiemment à rechercher ensemble s'il ne s'était pas glissé quelque erreur dans les *tailles* de l'année passée!

J'ai parlé plus haut des manies de C...; en voici une qui me revient en mémoire :

Je ne sais quelle année il était à Bade. Jugez de la surprise des joueurs! Voilà qu'il ouvre tout à coup son parapluie et que, grave comme un archevêque se carrant sous un dais, il attend le résultat du coup qu'il vient de jouer.

Le père Duchemin, inspecteur de la maison (tous les joueurs l'ont connu), s'approche de l'homme au parapluie et lui fait observer poliment que cela est contraire à tous les usages.

— Ah! je vous reconnais bien là, messeigneurs! s'écrie C... comme s'il jouait, non plus au *trente-et-quarante*, mais dans la *Tour de Nesle*, vous savez bien que le moyen que j'emploie est infaillible pour conjurer votre infernale chance!

— Mais pas du tout, monsieur, reprend le père Duchemin en souriant. Je vous en fais juge vous-même. Il y a ici deux cents personnes; si chacune d'elles tenait un parapluie ouvert à la main, il faudrait transporter le jeu sur la pelouse.

— Bien, bien! monsieur... qu'il n'en soit plus question!... s'écrie C... hors de lui. Je retourne à Paris ce soir et je ne manquerai pas de faire part à mes compatriotes de l'hospitalité et de la liberté que vous accordez à ceux qui cèdent à la tentation de venir se faire dévaliser ici!

— Mon Dieu! monsieur! fait alors le père Duchemin, restez donc avec votre parapluie ouvert, puisque cela paraît vous faire tant de plaisir.

C... triomphant pousse sa masse, perd le coup, et regarde piteusement le manche d'ivoire que sa main pressait convulsivement.

O bonheur! tout n'est pas perdu; — sa religion est intacte; — seulement il s'est trompé de parapluie; — celui-ci appartient à son hôte.

Et C... revient à Paris avec sa foi entière à l'effica-

cité des parapluies ouverts; — c'est tout ce qu'il rapporte de Bade.

Je me rappelle une martingale infaillible que je me promets d'essayer si jamais les Casinos sont rouverts.

Elle a réussi toute une saison à un comte russe.

Le comte russe, assis devant la roulette, tenait un pigeon blanc sur ses genoux! Avant de ponter il arrachait, au hasard du coup de pouce, quelques plumes à la pauvre bête et mettait cent louis sur le numéro correspondant au nombre de plumes *amenées*.

Le pigeon déplumé, comme s'il sortait du boudoir de Cora Pearl, le comte se levait. Jamais plus d'un pigeon par jour.

Parmi les féticheurs de cercles, j'ai oublié un de mes amis, M. D..., qui vaut bien la peine d'être cité.

Un jour que nous allions ensemble à un cercle de la rue Rossini (le cercle de madame Fleury), il me dit : Il y a une grosse partie ce soir, et je crois que j'y ferai mes affaires.

— Vous êtes bien heureux! Mais comment?...

— J'ai un moyen qui m'a été donné par un de mes amis, un fétiche excellent!

— Lequel?

— Oh! vous verrez cela tout à l'heure.

Nous arrivons devant le cercle, et, à mon grand

étonnement, j'aperçois quatre gardes municipaux à cheval, plantés devant la porte.

— Très bien ! leur dit D..., vous êtes exacts.

— Vous connaissez ces braves gens? lui demandai-je.

— Moi ! pas le moins du monde, me répondit-il en montant, ce sont mes fétiches ; mon ami en a essayé plusieurs fois ; il paraît que c'est excellent.

Nous arrivâmes dans les salons. D... se jeta tête baissée dans la partie, en homme qui joue à coup sûr.

Vers la fin de la soirée il était *ratissé* si complétement qu'il m'emprunta 24 francs pour payer ses gardes municipaux.

Revenons aux kursaals.

Je me rappelle avoir vu un jour, à Bade, un officier prussien gagner une forte somme en jouant certainement plus gros jeu qu'il n'en avait l'intention.

On sait qu'il était interdit aux officiers sous les peines les plus sévères de jouer même un florin. Le nôtre (en tenue civile) avait mis dix louis sur une *couleur ;* la *couleur* passe deux fois. Au moment où il s'apprêtait à retirer ses quarante louis, notre officier aperçoit le roi de Prusse s'amusant à observer les joueurs.

Dans son émotion, il n'ose plus ramasser son argent.

La *couleur* passe une troisième, une quatrième, une cinquième fois. Il y là 3,200 francs qui ne demandent qu'à être ramassés. Ces *risettes* de la fortune s'adressent à un homme en bois, qui ne voit, qui n'entend, qui ne regarde rien, immobile, le petit doigt sur la couture du pantalon, dans l'attitude d'un automate prussien à l'exercice.

Ne voulant pas rester plus longtemps témoin d'une situation aussi tendue, et qui pouvait priver l'officier d'un gros bénéfice, le roi paternellement s'approche de lui et :

— Croyez-moi, lui fait-il avec bonhomie, retirez votre argent, et filez vite sans que je vous voie, car la chance pourrait bien vous abandonner.

*
* *

Voici une histoire que nous intitulerons, si vous voulez : *La dot de ma fille.*

Un monsieur à l'air grave, très-grave, cravaté de blanc, et tout de noir habillé, cheveux grisonnants et majestueux, prend place parmi les joueurs, avec l'embarras pudibond d'un homme qui ne sait ni la langue ni les usages du pays.

S'adressant au chef de partie, le nouveau venu lui demande poliment et ingénument quelle est la marche du jeu.

— Monsieur, lui répond celui-ci, les premières cartes qu'on tire sont pour la couleur noire.

L'étranger s'incline, et continuant ses questions :

— Quel est le plus beau jeu, monsieur?

— C'est trente et un.

— Et le maximum de la partie?

— Six mille francs.

— Mille grâces, monsieur !

Et le nouveau venu prend lentement et gravement son portefeuille dans sa poche, de l'air d'un homme qui va prononcer une condamnation capitale, y prend six mille francs qu'il place sur la *rouge*. Le croupier tire les cartes pour la noire : un valet de cœur, un dix de pique, une dame de trèfle et l'as de carreau.

— *Un*, dit le croupier.

A ce moment, le monsieur en question se précipite sur ses 6,000 francs et se dispose à les réintégrer dans son portefeuille.

— Pardon, lui dit le chef de partie, vous ne pouvez pas retirer cet argent...

— Comment, monsieur! vous venez de me dire que trente et un gagne... Vous annoncez ce *point à la noire*, et vous voulez que de gaieté de cœur, moi, un homme sérieux, je vienne jouer à la rouge 6,000 francs... *la dot de ma fille!...* Allons donc! mais je mériterais d'aller aux Petites-Maisons.

— Pardon, monsieur, je vais vous expliquer...

— Pas un mot de plus, monsieur! je suis un homme grave, je ne plaisante pas avec les choses sérieuses de la vie! — Me prenez-vous pour un de ces jeunes écervelés qui risquent légèrement et follement leur patrimoine? Vous voulez que je m'amuse à jouer 6,000 francs, — la dot de ma chère et bien-aimée fille! — contre *trente et un*, ce qui équivaudrait à venir jouer contre un monsieur qui aurait quatre points à l'écarté et le roi dans la main?

..... Encore une fois, ce n'est pas sérieusement que vous pouvez me conseiller de risquer 6,000 francs contre le point de *trente-et-un*... 6,000 francs! *la dot de ma fille*...

Désespérant de faire entendre raison à un père trop *tendre* et trop *prévoyant*, on alla chercher le commissaire.

Celui-ci épuisa sa rhétorique pour expliquer à notre homme que, le coup étant engagé, il fallait le consommer.

— Un mot, monsieur le commissaire, et je me rends, fit l'intraitable vieillard. Joueriez-vous 6,000 francs contre *trente et un*?...

— Ma foi non, monsieur!

— J'en étais certain d'avance, monsieur le commissaire, vous êtes un homme grave comme moi, et vous ne commettriez pas l'insigne folie de jouer, contre le point de *trente-et-un* 6,000 francs.., *la dot de votre fille*...

Il fallut renoncer à convaincre ce père de famille égaré dans un établissement de jeu. On envoya consulter M. Benazet, qui fit fléchir la règle, et on laissa à ce singulier joueur la *dot de sa fille.*

Quelques jours après, un monsieur à l'aspect des plus honnêtes mettait une forte somme sur la rouge à Wiesbaden ; la noire sortit. Le croupier leva son râteau.

— Pardon ! s'écria le monsieur en reprenant ses billets, vous ne les aurez pas ! C'est le pain de toute une famille !

On juge du scandale ; le monsieur tint bon et sortit en disant :

— J'en appelle à la galerie, aux pères de famille !

Inutile de dire que ce monsieur n'était autre que celui qui avait si bien défendu à Bade *la dot de sa fille.*

A force d'étudier les joueurs de roulette et de trente-et-quarante, et d'avoir constaté les modifications que la déveine apporte au caractère des individus, nous avions, moi et quelques amis, fini par les classer comme les botanistes font de certaines plantes.

Dans notre collection, nous avions précieusement recueilli les trois décavés suivants :

LE DÉCAVÉ VIERGE

Le décavé vierge est à la fois lamentable et grotesque à voir : — il est assis sur une banquette, et plié en deux ; — sa physionomie est quelque peu hébétée ; il ne comprend pas bien ce qui lui arrive, et croit par moment que c'est une farce qu'on lui fait. — Novice en ses crises, le décavé pur ne sait pas s'industrier comme les vétérans du tapis. On remarque qu'il a encore sa montre, et dès lors personne ne s'explique sa prostration. Il est tout étonné d'apprendre qu'il peut écrire à Paris et demander de l'argent. — L'idée ne lui en serait jamais venue.

— Cette révélation lui ouvre des horizons nouveaux. — Il se blase sur la situation et passe à l'état d'initié. C'est fâcheux pour la galerie, car le décavé vierge est récréatif dans son ingénuité et ses illusions; il se figure généralement qu'on rend l'argent le jour de la fête du souverain.

Nous avions même fait un programme de cette cérémonie attendrissante. Les croupiers couronnés de roses remettaient à chaque joueur l'argent perdu avec quelques primes à titre d'encouragement. Les trois plus gros perdants avaient, en outre, le droit d'embrasser mademoiselle Deslions et mademoiselle Courtois, ce qui ajoutait des ravissements particuliers

à l'émotion générale. Pendant ce temps, une musique douce transportait la situation dans des sphères olympiennes.

LE DÉCAVÉ PASTORAL

Le décavé pastoral, aussitôt qu'il n'a plus le sou, s'éprend d'enthousiasme pour les spectacles de la nature.

« — Est-il possible, s'écrie le décavé pastoral, de
« venir dans un pays aussi beau pour se donner la
« fièvre autour d'un tapis infect! — Quelles belles
« forêts! — Les magnifiques vallées! — Je reviendrai
« ici l'année prochaine; — mais la banque aura bien
« de l'astuce si elle m'attrape cinq francs. — Tous les
« matins j'irai boire du lait au Vieux-Château; — dans
« la journée je botaniserai, et le soir je m'occuperai
« des femmes. »

Comme tous les décavés, le décavé pastoral se rendait à la poste à une heure pour demander une lettre chargée. — Si la lettre n'était pas arrivée, le décavé pastoral retournait sur la mousse. — Si la lettre était arrivée, le décavé pastoral allait s'asseoir au tapis et reprenait sa *marche*, modifiée par des réflexions intimes et savantes. — Le lendemain il retournait au labyrinthe, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fût rentré à Paris.

LE DÉCAVÉ SENTENCIEUX

Le décavé amer et sentencieux est de la famille de M. Prudhomme. — Quand à Bade il avait perdu son dernier écu, il s'épuisait en récriminations contre les tripots, qui *consomment la ruine des familles.* — Il se demandait et il demandait à tout le monde comment les gouvernements allemands n'intervenaient pas pour fermer ces *gouffres de perdition.* Quand il rentrait à Paris, sous l'impression d'une forte perte, le décavé sentencieux profitait du premier guillotiné qui se présentait, pour donner cette leçon à son fils :

« Vois-tu cet homme, ô mon enfant ! Il a commencé
« par perdre dix francs contre la série, — ce qui était
« déjà une faute, parce qu'on ne doit jamais s'entêter
« contre les séries. — Cette première faute l'a conduit
« à des martingales impossibles, et voilà le résultat
« de son dernier paroli. »

*
* *

De toutes les productions curieuses qu'on doit aux maisons de jeu, la plus singulière est certainement le professeur de jeu. C'est généralement un vieux joueur qui a laissé un jour tout son argent sur le tapis vert, qui n'a pas pu se rapatrier et qui est resté dans la ville de jeu, autant pour y gagner sa vie avec les gens

naïfs, que comme ce riche ruiné qui ne pouvait pas quitter les grilles du restaurant Véfour où il avait jadis fait de si bon dîners.

Mais ne nous attendrissons pas sur ces industriels; ce sont généralement des filous quand ce ne sont pas de simples fous.

Le positif, pour le professeur, est de ***donner à manger à la pie.***

Ceci demande une explication :

Donner à manger à la pie signifie en *grec* mettre de l'argent de côté.

On peut donner à manger à la pie, *étouffer*, tout en étant le plus honnête homme du monde.

Ainsi je me rappelle qu'il y avait, vers 1830, à Frascati, un grand Polonais qui avait trouvé moyen de créer une petite caisse d'épargne en donnant à manger à la pie.

Il portait un pantalon à la jocko, autrement dit à la hussarde, extrêmement large du haut, étroit du bas, tombant admirablement sur la botte, qu'il encadrait merveilleusement. Ce pantalon était pourvu d'une paire de sous-pieds qui le maintenaient dans sa forme correcte.

Ce vêtement remarquable était doué de deux poches dont l'une était trouée.

Quand il avait gagné quelque argent, notre Polonais en faisait glisser une partie par cette ouverture dans sa botte.

Rentré chez lui, s'il avait gagné, il était enchanté de trouver ce supplément de gain ; s'il avait perdu, il était encore plus content d'avoir cette petite réserve qui, disait-il, lui avait permis souvent de se refaire.

J'ajouterai, pour être véridique, que quand il avait perdu, il lui est arrivé maintes fois de passer dans un cabinet, de retirer pantalon et bottes, d'y prendre son argent et d'aller jouer sans remettre sa revanche au lendemain.

Revenons aux professeurs de jeu et aux moyens qu'ils emploient pour faire leurs économies.

Comme le pigeon est toujours derrière le professeur, ce travail n'est pas toujours facile, mais le professeur a ses petits moyens.

Premier moyen : LE COUP DE LA CARTE.

Le *professeur* affecte de marquer les coups sur une carte. Cette carte est fixée sur le tapis par deux épingles et, légèrement arquée, forme une sorte de pont.

Chaque fois que le *pigeon* observe le mouvement de la roulette, le professeur *file* un louis sous l'arche de la carte; à un moment donné, il quitte la place et un ami fidèle vient moissonner.

Deuxième moyen : LE COUP DE LA TABATIÈRE.

Le professeur a une énorme tabatière; chaque fois qu'il y prend une prise, il y laisse tomber un louis.

Troisième moyen : LE COUP DE LA PUCE.

Le professeur se gratte le bas du dos et abandonne sa puce sous la chaise.

*
* *

Comme on le voit, tous ces professeurs ne sont pas précisément des prix de délicatesse, et je me demande, maintenant que les maisons de jeux sont fermées, à quelle industrie ils peuvent se livrer, bien que ce ne soit pas toujours l'esprit qui leur manque, comme on en pourra juger par le trait suivant :

Je me rappelle qu'un jour, un de ces pauvres diables était assis devant la table de jeu; il ne jouait pas, mais il regardait et rien n'était plus singulier que de voir ce personnage, sans linge, vêtu de hardes en lambeaux que recouvrait un paletot trop grand dont les poches

déchirées étaient forcées de rester béantes. Derrière lui se pressait une foule de joueurs qui jetaient leur argent sur la table et le poussaient péniblement à destination à l'aide d'un râteau.

Un jeune Russe, pressé plus que les autres et la main pleine de frédérics d'or, étendit le bras pour poser sa mise; malheureusement un faux mouvement lui fit trop ouvrir ou trop serrer la main, l'or en jaillit et les frédérics se promenèrent sur le parquet. Bien vite les domestiques les eurent ramassés. Il n'en manquait qu'un à l'appel; le jeune Russe, qui l'avait parfaitement vu tomber dans le gouffre de la poche du professeur, le pria de vouloir bien le lui rendre.

— Parfaitement, répondit celui-ci avec un sourire de la plus exquise politesse, s'il y a deux pièces dans ma poche, il y en a une à vous, car je n'en ai mis qu'une ce matin.

— Ma foi, dis-je au Russe, l'à-propos est si bien trouvé qu'à votre place j'y laisserais tomber encore un frédéric!

Ce qui fut fait à la satisfaction générale.

Ajoutons qu'à côté de ces professeurs, qui, s'ils sont inattaquables aux yeux du Code pénal, ne sont pas pourtant complétement purs, il y a aussi les simples filous dont le but unique est d'arriver à voler

la banque ou les joueurs ; ceux-là font le florin ou le frédéric dans les casinos, comme ils feraient le mouchoir à la porte des théâtres.

Un ou deux exemples à l'appui de ce que j'avance.

Parlons d'abord d'un coup qui a réussi à Bade et qui depuis a été désigné sous le nom de : coup du double frédéric.

On sait qu'à la roulette, dès que les mises sont faites, les employés ont l'habitude de lancer la bille en disant : *Faites vos jeux, messieurs!* les joueurs posent leurs pièces sur les chances qu'ils pensent devoir leur être favorables, jusqu'au moment où, voyant la bille sur le point de tomber définitivement dans une case, le croupier arrête tous les retardataires en lançant le terrible : *Rien ne va plus !*

Ceci posé, expliquons la filouterie dont nous venons de parler.

Un jour, un monsieur à l'aspect de major prussien, couvert de décorations, trop cossu de mise, vint s'asseoir à la table de roulette ; il demanda très-haut la monnaie d'un billet de banque en *touples vrêderigs.* Tout le monde sait que le double frédéric est une pièce d'or de la dimension de nos pièces de 40 francs,

et vaut deux ou 3 francs de plus. On lui fit place ; sa monnaie reçue, il posa quelques pièces d'or à droite et à gauche sur le tapis, et en mit une dans sa poche, à tout événement.

— Faites vos jeux, messieurs, dit la banque, jusqu'au moment où retentit le fameux : *Rien ne va plus !* La bille venait de choisir son numéro, admettons que ce soit le numéro 21. Vingt et un ! cria le croupier.

Tout à coup et juste au moment où cet employé venait de crier : *Rien ne va plus !* un monsieur que personne n'avait remarqué posa une large pièce de 5 francs sur le bienheureux numéro 21. Sous cette pièce était habilement caché un double frédéric.

— Pardon, dit un croupier du bout de la table en désignant l'écu, il est trop tard pour cette pièce.

— Mais pourtant, monsieur, dit le joueur suppliant, il me semble que je l'ai mise à temps.

— Non, monsieur ! répondit l'employé ; et il chassa d'un choc de son râteau la pièce de 5 francs.

Mais en donnant ce coup à la pièce, il découvrit le double frédéric d'or sur lequel elle était posée.

— Et ma *touple vréderig ?* cria le major au croupier.

Celui-ci paya, un peu étonné, car, quelque attention qu'il eût donnée aux mises, il ne s'était pas aperçu du moment où le compère avait posé son double frédéric.

*
* *

Autre tour, dont la réussite a été constatée à Hombourg :

On voyait tous les jours, à la maison de conversation, un monsieur, fort honnête celui-là, et parfaitement connu comme tel.

Il avait la manie de ne permettre à personne de lui parler quand il était au jeu.

Toute interruption à ses préoccupations de joueur le mettait dans de furieuses colères. On connaissait sa faiblesse et tout le monde, depuis ses amis jusqu'aux croupiers, se fût bien gardé de lui adresser la parole quand il était à la table du trente-et-quarante, dans la crainte de s'entendre dire sèchement : — Taisez-vous ! vous allez me porter malheur !

Toute observation était interdite, fût-elle dans son intérêt ; si on lui demandait l'heure, il la disait, parce que malgré tout il était bien élevé ; mais il ne manquait pas, si la chance lui avait été défavorable, de dire d'un ton de reproche à l'interrupteur :

— Vous voyez, monsieur, vous m'avez fait perdre !

Un jour il oublia, par distraction, trois louis qui s'étaient trouvés mis en prison à la suite d'un refait.

Sans doute il n'avait pas suivi le coup, les avait cru perdus et ne s'était pas aperçu que la chance, s'attachant à eux, les avait doublés, triplés, quadruplés et en avait fait un total de quarante-huit louis.

La galerie, la banque, savaient bien que cette masse lui appartenait, mais tout le monde se fût bien gardé d'adresser la moindre observation à son propriétaire, dans la crainte de s'attirer son courroux.

Un pauvre diable de professeur, qui suivait avec intérêt la série et voyait prospérer la masse, avait bien compris, lui, que le joueur ignorait sa chance. L'idée de s'approprier cette masse lui était bien venue; mais par quel moyen?

Enfin, la taille finit, la partie fut interrompue, et le croupier fit ouvrir les fenêtres.

Le joueur se promena dans le salon pour prendre l'air.

Le professeur l'eut bientôt rejoint.

— Mon Dieu, monsieur, lui dit-il avec embarras, je viens vous demander un service.

— Et lequel?

— La chance me traite bien mal d'habitude; aujourd'hui je viens de gagner un assez beau coup; si on me

voyait ramasser ma masse, on viendrait peut-être m'emprunter; je vous serais bien obligé de me prendre les quarante-huit louis que j'ai là à la noire, et de vouloir bien ne me les remettre que dans ce coin du salon.

— Volontiers, monsieur, lui dit le joueur, et il alla retirer la masse, ce qui naturellement n'étonna personne, et la remit sans sourciller aux mains du professeur; ce dernier accompagna son remerciement d'un geste plein de gratitude.

Une nouvelle partie reprit un instant après. Notre monsieur laissa passer quelques coups et s'approcha de la table.

— Ah! monsieur, lui dit un joueur qui se trouvait près de lui, vous avez eu bien tort de retirer votre masse, car la noire continue à passer!

— Quelle masse? demanda le monsieur.

— Mais la vôtre, celle que vous êtes venu prendre tout à l'heure!

— Cet argent n'était pas à moi!

— Pardon, monsieur, vous pouvez demander à toute la galerie, cette masse était le résultat des trois louis que vous aviez oubliés.

Inutile de dire que le professeur n'avait pas jugé opportun d'assister à cet entretien.

*
* *

Un vol qui, par exemple, ne peut guère se renouveler, c'est celui que je vais raconter et dont je puis certifier l'authenticité. Je tiens l'anecdote d'un témoin oculaire.

La scène se passe à Bade.

Un grand seigneur russe, peu désireux de s'asseoir à la table de jeu, prend place derrière le premier rang des joueurs. Il en est quitte pour être un peu plus gêné pour poser son argent sur la table, mais il y arrive toujours assez près pour voir râtisser les pièces qu'il y jette. A bout de menue monnaie, il fouille dans sa poche, ouvre son portefeuille, et en sort plusieurs billets de mille francs, pliés en quatre avec le plus grand soin. En en jetant un sur la table, il en laisse tomber un autre sans s'en apercevoir. Mais rien ne se perd dans le monde. Jetez une miette de pain, il se trouvera toujours un moineau pour la ramasser.

A peine le billet s'était-il échappé du portefeuille de son propriétaire, qu'un *flâneur* qui se trouvait là, comme par hasard, s'avance, crache sur le billet et pose son pied dessus.

Malheureusement pour lui, il avait une pièce enga-

gée sur la couleur qui était le plus éloignée de lui.

Il gagne le coup, prend un râteau pour attirer sa masse; mais en se penchant sur la table pour opérer ce mouvement, il est obligé de lever un tant soit peu la jambe.

Aussitôt, et rapide comme un chat qui eût depuis longtemps guetté une souris, un autre industriel se baisse, détache délicatement, cueille sous le pied, pour mieux dire, du bout de ses doigts, le billet de banque, et se retire avec la modestie qui convient au véritable talent.

Le gagnant qui a ramassé son gain, remet pied à terre et s'éloigne doucement comme une perdrix qui traîne de l'aile, s'assurant du coin de l'œil que le billet ne s'est pas détaché de la semelle de sa bottine.

Il chantonne d'un air indifférent et gagne le coin le plus retiré de la salle pour y recueillir les fruits de son intelligence. Il arrive enfin à une banquette, s'y assied comme un homme brisé de fatigue, croise ses jambes et avance doucement sa main sous la semelle de sa bottine... Rien! rien! l'infortuné n'en peut croire ses yeux et sonde de ses regards la route qu'il a parcourue.

— Inutile de chercher plus longtemps votre billet,

lui dit un témoin qui avait suivi cette comédie depuis le commencement ; un autre vous l'a pris quand vous avez levé le pied pour ramasser votre argent.

— Un autre ! s'écrie le voleur stupéfait ; ça ne peut être que Félix ! et il se sauve dans le jardin qui entoure le Casino.

Deux minutes après, le partage était fait et Félix et son complice allaient dîner ensemble.

Heureusement pour les maisons de jeu, la police pouvait y exercer une surveillance incessante, inadmissible dans les cercles où vivent les grecs, bien plus redoutables que les industriels comme ceux que je viens de signaler, lesquels ne sont à craindre que pour les banques, qui savent bien s'en défaire.

Je me rapelle un jour avoir vu faire sortir assez vivement du Kursaal un brave monsieur qui avait trouvé le moyen de se trouver toujours (au trente-et-quarante) sur la couleur gagnante, que ce fût la noire ou la rouge.

C'était à l'époque où Garcia jouait et était autorisé à faire des maximum de 10,000 francs. On comprend qu'on s'occupait, pendant ces parties, fort peu des petits joueurs.

Le moyen de notre homme était aussi simple qu'infaillible, comme vous allez en juger.

Il avait collé à un double frédéric un crin vert d'une finesse extrême. Il plaçait sa pièce sur la couleur. On attaquait la taille; naturellement tout le monde avait les yeux sur les cartes qu'étalait le croupier.

Dès que la première carte était tirée, il savait à quoi s'en tenir sur son sort. Alors faisant manœuvrer son fil de crin, il tirait doucement sa pièce et ne l'arrêtait que sur la couleur qui venait de gagner et dont elle n'était séparée que par un très-faible espace.

Malheureusement les meilleures choses s'usent. Un beau matin la pièce au lieu de glisser doucement se mit à galoper; on s'étonna, et comme on ne croit guère aux miracles dans les maisons de conversation, on pria l'industriel de sortir, sans lui décerner de brevet d'invention.

*
* *

Je ne parlerai pas des systèmes, il y aurait trop à dire là-dessus; ma conviction est qu'ils sont tous bons, parce qu'ils mettent un frein à l'emportement du joueur. La série, le tiers et le tout et bien d'autres combinaisons ont pu faire gagner souvent, parce que, pour un instant, elles substituent au joueur, être excessivement nerveux et impressionnable, un système qui fait de lui une machine insensible, opposée à une autre machine insensible qui s'appelle la banque.

Je me rappelle qu'à propos de tous les systèmes prônés par tel ou tels, Villemot me disait un jour :

— Les novices qui n'ont pas encore abordé le tapis vert de la *Conversation*, ne doivent pas perdre de vue les enseignements contenus dans l'*Art de jouer à la roulette*, petite brochure plus rouée qu'elle n'en a l'air. On y lit : « Le joueur qui a mis sur la rouge est doublé si la rouge sort ; — mais si la noire sort, il a perdu. »

— Si on se pénétrait bien de cette vérité, ajoutait-il avec l'air de bonhomie qu'il savait prendre, on mettrait toujours sur la couleur sortante !

***

Puisque j'ai parlé de Villemot, qui passait tous ses étés à Bade, et se trouvait par conséquent en plein champ d'observations, je citerai une anecdote qu'il m'a contée, et qui vient se placer naturellement ici.

Un soir, me disait-il, plusieurs personnes de la meilleure compagnie entouraient la table de la roulette. Madame de R... était là, au bras de son mari, et entourée d'amis. Elle ne jouait pas, se contentant de regarder jouer.

Tout à coup une idée lui passe par la tête ; elle s'écrie :

— Tiens ! si je jouais mon âge, tu sais, comme tu me l'as conseillé ?

— Oui, dit le mari, c'est certain ; une femme qui joue sur le numéro de son âge est sûre de gagner la première fois.

— Ah! nous allons voir. Je vais mettre deux louis sur mon âge.

En disant ces mots elle ouvre sa bourse et y prend deux louis. Tous, le cou tendu, attendent pour voir sur quel numéro elle va poser ses deux louis.

Elle se penche nonchalamment et les pose sur le numéro 30.

Madame de T... est très-élégante, très-jolie, et le numéro parut sincèrement choisi.

— Rien ne va plus ! dit le chef de partie.

La bille roule, roule, tombe, bondit, retombe et s'arrête au numéro 36.

— Tu vois, dit le mari, que mon conseil était bon. Si tu avais dit la vérité, tu gagnais soixante-dix louis!

La dame fut confuse, mais non de ne pas avoir gagné.

— Les banques, me disait-il, ont de singuliers règlements ; j'ai quitté Bade il y a quelques jours pour aller visiter Ems ; là j'ai rencontré le fils d'un de mes amis, un mineur, heureusement pour lui. Je le croyais avec sa famille ; quel ne fut pas mon étonnement de le rencontrer le soir au trente-et-quarante, attaquant de

vingt-cinq louis et perdant le coup !... Immédiatement un employé vint lui frapper sur l'épaule :

« — Vous êtes trop jeune pour jouer, lui dit-il, retirez-vous.

» — Mais, répliqua le joueur, j'étais encore plus » jeune tout à l'heure, quand j'ai perdu vingt-cinq » louis ; je dois être présentement assez vieux pour » les rattraper. »

L'administration n'accepta pas cette logique, et le lycéen fut évincé. — La banque demeura avec le remords d'avoir gagné vingt-cinq louis à un homme trop jeune pour les perdre !

C'est Villemot qui me répondit à cette question, quand je le rencontrai à Bade :

« — Depuis quand êtes-vous ici ?

» — *Depuis deux mille francs.* »

***

J'ai parlé plus haut des singularités des joueurs ; en voici une qui me revient en mémoire. Je me rappelle avoir rencontré à Bade un Anglais qui ne venait jamais au Casino qu'appuyé sur une énorme canne à pomme d'or. Il se mettait au jeu et disait, par exemple, au père Duchemin, sans poser une seule pièce sur le tapis : — Cinquante louis à noire ! S'il gagnait, il faisait mettre son argent devant lui ; s'il perdait, il dévissait la pomme de sa canne, l'étendait sur la table et en

faisait couler une certaine quantité de pièces d'or, puis il disait : — Payez-vous ! Quand il avait épuisé ce que contenait sa canne, il se retirait après avoir revissé la pomme. Jamais on ne l'a vu toucher à l'argent ; il était toujours ganté, et quand il avait gagné, il tendait sa canne pour que les employés missent dedans l'or qui lui était dû.

*
* *

Encore un mot sur les maisons de jeux de l'Allemagne et sur les *professeurs* qui, comme des abeilles, voltigeaient autour de ces ruches d'or.

J'ai beaucoup observé et étudié le monde des tapis verts, et surtout les ramasseurs de *traînards.*

Dans le brouhaha, dans l'empressement avide qui règnent autour des tables de jeu, il arrive constamment que des joueurs qui jouent un peu de tous les côtés (à la roulette surtout), ne se rappellent plus au juste comment ils ont distribué les quinze, vingt pièces et plus qu'ils ont placées sur le tapis. Bien souvent ils en oublient quelqu'une, et c'est sur cette omission que vivent les ramasseurs de *traînards*, que j'ai baptisés les *fiancés des masses.*

Supposez une pièce oubliée ; le hasard fait qu'elle est placée sur une chance gagnante ; autour d'elle

s'amassent des gains sucessifs, ce qu'on appelle une masse. Il est impossible à la banque, vu le nombre de ceux qui entourent le tapis, de savoir si cette masse n'appartient pas à un joueur, homme *d'estomac*, qui laisse passer et accumuler les coups jusqu'à ce qu'il ait atteint un maximum qu'il s'est fixé. C'est alors que se révèle le fiancé en question. Étonné de voir le propriétaire d'une somme déjà ronde garder l'incognito et désirant savoir s'il a le sentiment de sa fortune, l'industrieux personnage jette une pièce ou deux à côté de la masse qu'il croit oubliée.

Généralement, quand on expose une certaine somme et dans la crainte de contestations, on a toujours soin, avec le râteau, de bien séparer l'argent des étrangers du sien. Si le coup de râteau ne se manifeste pas, le monsieur s'enhardit, rapproche sa pièce du bloc en question; c'est une espèce de demande en mariage, comme qui dirait des fiançailles. Au coup suivant, les deux masses sont confondues. S'il n'y a pas de réclamations, un instant après il enlève le tout, et le mariage, c'est-à-dire le tour, est fait.

En résumé, c'est encore la banque qui est volée, car le propriétaire de la pièce qui en a produit tant d'autres est parti sans se douter seulement qu'il oubliait une pièce de cinq ou de vingt francs qui devait être une source de bénéfices.

*
* *

Comme je viens de le dire, c'est toujours la banque qui est le point de mire des *professeurs* ou *philosophes* dans les maisons de jeux reconnues ; ce qui sauvegarde les joueurs, c'est qu'aucun d'eux ne peut prendre les cartes, et se trouver ainsi à la merci d'un plus habile que lui. Quant à la banque, sous la surveillance de ses inspecteurs et de la police du pays où elle est autorisée à fonctionner, il est impossible que jamais elle puisse être autre chose qu'une machine indifférente, qu'elle gagne ou qu'elle perde.

On pense bien que des audacieux ont dû essayer de corrompre des croupiers pour obtenir tel ou tel résultat. Mais outre que les employés ne sont choisis que sur des renseignements scrupuleusement vérifiés, il leur serait impossible, s'ils étaient malhonnêtes, entourés de mille contrôles, de mener à bonne fin une tricherie, quelque intérêt qu'ils y puissent avoir.

Une anecdote à ce sujet :

Un jour M. le baron de Veilens, directeur de la maison de jeu de Wiesbaden, vit arriver dans son cabinet un des employés qui taillent le trente-et-quarante, et que pour cette raison on appelait autrefois des *tailleurs ;* c'était un fort honnête homme à

tous égards, et dont la conduite n'avait jamais donné lieu à aucun reproche.

Il avait l'air fort contrit, fort embarrassé, à ce point que M. de Vellens lui demanda en riant :

— Eh! que diable avez-vous donc sur la conscience?

— Un remords! monsieur le baron, fit l'employé, d'un air si piteux et si désespéré, que M. de Vellens le somma de s'expliquer plus catégoriquement et de donner des détails.

— Eh bien! monsieur, dit celui-ci d'une voix tremblante d'émotion, on doit voler à la banque ce soir.

— Qui cela? demanda vivement le directeur.

— Moi, monsieur!

— Vous?

— Oui, monsieur.

— Et comment cela?

— Je me suis laissé séduire, enjôler par un Polonais qui rôde depuis quelques jours au Casino; je lui ai promis de passer une taille entière.

— C'est bien!.. et que devez-vous faire?

— Le Polonais a un paletot dont les manches sont très-larges; dans l'une d'elles il portera une taille toute préparée; je demanderai, selon l'usage : Qui veut couper? Il répondra : « Moi, monsieur, » et il coupera. C'est pendant cette opération qu'il substituera sa taille à la nôtre.

— Mais c'est impossible! tout le monde le verrait, s'écria le baron, vous êtes fou!

— Oh non! monsieur, car en ce moment l'attention sera distraite au bout de la table par le bruit d'un soufflet.

— Très bien, dit M. de Vellens; je vous pardonne à la condition que vous allez laisser faire le coup, tel que vous venez de me l'annoncer.

— Je le jure, fit l'employé avec chaleur.

Le soir arriva.

La partie commença.

Selon le programme convenu, quand le croupier eut demandé : Qui veut couper? un Polonais superbe, vêtu d'un paletot à amples manches, s'avança et dit :

— Moi, monsieur!

Selon le programme aussi, on entendit retentir au bout de la table une giffle formidable.

Ici, par exemple, on dérangea quelque chose à l'ordre et à la marche de la petite fête, car une demi-douzaine d'agents de police trahirent subitement leur incognito en enlevant à la force des poignets le beau Polonais, son complice du bout de la table et le monsieur gifflé.

Le Polonais obtint facilement deux ans de prison, et M. de Vellens accorda une gratification de mille francs à son croupier, qui constata que le ciel réserve toujours quelque joie au pécheur qui se repent.

Vérification faite, la taille que le Polonais avait en manche attaquait par une série de neuf noires et finissait par des intermittences variées et admirablement calculées pour ne donner l'éveil à personne.

Fin de l'histoire.

Le monsieur giflé fut reconnu comme parfaitement innocent. Des dépositions des coupables, il résulta qu'on avait longuement agité la question de savoir si la giffle serait donnée à un complice ou à un étranger; la nécessité de faire une part dans les bénéfices à celui qui devait recevoir le soufflet ayant paru trop dure aux associés, ils avaient décidé que la giffle serait appliquée au premier venu.

Et voilà pourquoi, de tous les dividendes de cette affaire, le monsieur fut le seul qui reçut quelque chose.

Le nom de M. de Vellens me remet en mémoire une singulière anecdote.

Un jour on lui annonça qu'un joueur venait d'être trouvé pendu à un arbre, à peu de distance de la

maison de jeu. Craignant, et cela justement, que cet accident ne produisît un mauvais effet sur les autres joueurs, M. de Vellens donna l'ordre, avant de prévenir la police, d'aller immédiatement mettre un rouleau de vingt-cinq louis dans la poche du pendu.

La constatation du suicide fut faite, et le commissaire, en trouvant le rouleau de vingt-cinq louis, s'écria :

— Ah ! celui-là, par exemple, ne s'est pas pendu par misère!

Ce n'est pas tout. Encouragés par ce procédé, dont ils avaient eu vent, deux individus s'entendirent pour en tirer parti. Un système de pendaison inoffensive fut inventé, et, à quelques jours de là, un nouveau suicidé se balançait aux branches du même arbre.

On apprend le fait à M. de Vellens, qui ne trouve rien de mieux que de renouveler son procédé. Vingt-cinq louis sont glissés dans les poches du pendu, puis on s'éloigne pour aller prévenir l'autorité.

Aussitôt le pendu défait le nœud coulant, à l'aide de son complice, et tous deux courent à toutes jambes au Kursaal pour y jouer les vingt-cinq louis.

Inutile de dire qu'ils gagnèrent; ils portaient sur eux un talisman, leur propre corde de pendu.

J'ai cité plus haut le fait singulier de ce croupier venant s'accuser lui-même auprès de M. de Vellens.

Tous n'ont pas les mêmes remords.

Un jour, à Wiesbaden, l'un d'eux ajouta pour le commencement de la taille un paquet de cartes préparées. Son complice jouait le maximum. En quatre coups la banque perdit 48,000 francs.

Le commissaire des jeux, flairant quelque chose d'irrégulier, arrêta la partie et fit compter les cartes. La supercherie fut constatée, et bien qu'on pensât qu'il n'y avait qu'un coupable, les quatre croupiers furent renvoyés, faute de pouvoir prouver leur innocence.

Quant à celui qu'on a regardé comme le véritable voleur, il est à Paris et, en flânant bien du côté de la Bourse, on pourrait peut-être le rencontrer.



Heureusement, je le répète, de tels exemples sont rares, grâce à l'honnêteté de ceux qui sont employés dans les banques et aussi à la surveillance incessante dont ils sont l'objet. Tous leurs mouvements sont surveillés et tant qu'ils sont à la table, il leur est impossible de fouiller dans leurs poches, de se moucher sans bien dégager leurs mains et les livrer eux-mêmes aux regards des surveillants et de leurs collègues.

vement au croupier à la suite de quelle erreur il a pu se tromper. Naturellement le croupier, en l'envoyant promener, lui apprit qu'il venait d'être volé de 8,000 francs par un gaillard qui aurait disparu dès le premier coup s'il avait été perdu.

*
* *

Autre coup, celui-ci exécuté par deux complices et malheureusement d'une réussite presque certaine.

Nous sommes toujours au trente-et-quarante.

Un des compères, gros joueur d'habitude, opère de la façon suivante :

Il met, un jour que la table est entourée de très-gros joueurs, 6,000 francs à rouge, à côté du tailleur, en disant en riant :

— Je vais faire des prières pour eux.

Puis, comme s'il ne pouvait surmonter son émotion, il se retire de la table et se promène dans la salle. Là, il aborde un surveillant ou chef de partie, avec qui il engage la conversation.

Pendant ce temps, son complice qui est resté du côté de la noire, a fait passer, du bout du râteau, les 6,000 francs de rouge à noire. Supposez que la noire sorte, les 6,000 francs sont payés sans la moindre objection, on a toujours le droit de déplacer son argent

dans le temps voulu. Supposez, au contraire, que la rouge soit sortie ; le monsieur qui causait avec le chef de partie vient et réclame ses six mille francs.

— Mais, monsieur, ils ont été passés à noire.

— Par qui? pas par moi, répond le joueur, je n'ai pas approché de la table.

— C'est quelqu'un qui était là, répond un autre croupier.

Le joueur, sans perdre son sang-froid, se tourne vers l'inspecteur avec qui il causait pour constater son alibi. Celui-ci s'empresse de lui donner raison.

Dénoûment : le monsieur touche l'argent. On s'excuse vis-à-vis de lui, et on organise une surveillance pour arrêter le coupable, qu'on ne retrouve jamais.

*
* *

Un joueur plus brutal dans ses procédés avait trouvé à Monaco le moyen de toujours gagner à la roulette; Il était bien simple, comme vous en allez juger. Après avoir obtenu d'un employé (moyennant finances) un tête-à-tête d'une demi-heure, il avait, à l'aide d'une pince, rétréci l'entrée de tous les numéros impairs. Naturellement quand le jeu commença, la bille, ne pouvant se caser dans les numéros impairs, sautillait jusqu'à ce qu'elle tombât dans les pairs, sur lesquels jouait vigoureusement notre industriel.

Il gagna ainsi trente ou quarante mille francs et alla

déjeuner. Son repas fait, il revint jouer, et, à son grand étonnement, perdit tout ce qu'il avait gagné.

Par le plus grand des hasards, l'administration avait fait changer le cylindre de la roulette en son absence.

Un beau jour, un de ces gens qui ne veulent jamais perdre, avait devant lui une masse composée de billets de Banque et d'or.

— Tout va, or et billets ! dit-il.

Le croupier répondit affirmativement :

— Tout va, or et billets.

Seulement, quand il eut perdu le coup, on le vit se dresser et réclamer ses billets.

Discussion.
— J'ai, s'écria-t-il, répondu : tout va hors les billets, et non pas or et billets !

Naturellement tous les filous prirent parti contre la banque, comme ils font ici quand un sergent de ville arrête quelqu'un des leurs dans la rue. La banque paya, reculant devant le scandale.

Depuis ce temps la question n'est plus posée aux joueurs. Tout ce qui est sur le tapis est engagé.

* * *

On se rappelle que dans les villes de jeu il était défendu aux habitants non-seulement de jouer dans les Kursaals, mais encore d'y demander de la monnaie, chose tentante, puisque l'avantage était toujours au détriment de la banque.

Un jour, un changeur du pays, n'osant entrer dans le salon de conversation, prie un joueur qu'il connaissait un peu de lui prendre de la monnaie; il lui remet un billet de mille francs. Celui-ci y consent et entre dans la salle; l'autre l'attend à la porte. Il joue le billet de mille francs, gagne et rapporte la monnaie au changeur, qui se confond en remerciements. Même manége le lendemain. Le joueur perd, et le billet est ramassé par la banque.

Le changeur, qui attendait sa monnaie, pousse des cris en apprenant que son billet est perdu.

— Pardon, lui répond le joueur, vous m'aviez chargé de jouer.

— Mais non, de changer!

— Suis-je donc votre commissionnaire? répond celui-ci en s'éloignant dignement.

Rien à répondre. S'il avait réclamé, il était condamné, ou comme ayant fait jouer ou comme ayant changé, à une amende considérable.

⁂

Un dernier mot sur les féticheurs.

Un joueur qui perdait régulièrement est tout étonné un jour qu'il était au trente-et-quarante de gagner continuellement. Il ne comprend rien à l'insolence de sa veine et continue : même succès.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les joueurs, au lieu de se rapprocher du gagnant, s'en éloignaient avec une singulière affectation.

La lumière se fit dans son esprit ; il était venu à pied, et il comprit pourquoi il avait de la chance.

Décidé à pousser la veine jusqu'au bout, rentré dans son hôtel, il ne mit qu'une de ses bottines à sa porte ; il craignait que l'autre, en étant cirée, perdît de son pouvoir. Tous les soirs, il faisait ainsi, tous les jours il gagnait de même des coups extraordinaires, et chacun s'étonnait de voir un joueur qui eût *tant d'estomac*.

Un matin, il descendit au bain en pantoufles. Le domestique entra dans la chambre, prit sa bottine et la cira.

Quand le joueur remonta pour s'habiller et se chausser, il jugea, du regard et de l'odorat, qu'il avait perdu son talisman.

Deux heures après, il reprenait le chemin de fer. Au bout de quelques jours, la guerre éclata; quelques mois plus tard, la Prusse, enrichie, défendait les jeux.

Jamais il n'a pu rejouer, et de cette manière il a conservé sa foi entière, et croit fermement à son fétiche.

*
* *

Je n'ai pas parlé de nos maisons de jeu de Paris, alors qu'elles fonctionnaient régulièrement. Je me rappelle un vol bien audacieux qui mit alors tout le Palais-Royal en émoi. Une taille était arrivée à sa fin, et, selon l'usage, les fenêtres venaient d'être ouvertes, lorsqu'un joueur, qui paraissait violemment surexcité par une minime perte cependant, se jeta sur la petite caisse où les croupiers gardaient leur argent, et, prenant rouleaux et billets, les jeta par les fenêtres en s'écriant : — Que du moins cet horrible argent n'encourage plus un vice aussi abominable !

La galerie étonnée regardait ce joueur comme un fou. Un instant plus tard on apprit qu'il n'était que trop raisonnable.

Un complice était posté sous les fenêtres de la maison de jeu et s'était emparé de tout ce qui en était tombé.

On retrouva quelques jours après une trentaine de billets de banque sous un tas de bois scié, dans la cour du Palais-Royal. Son complice, dans la crainte d'être surpris sans doute, les avait provisoirement cachés là.

C'est depuis cet incident que, dans toutes les maisons de jeu, les billets de banque furent mis à l'abri dans une boîte longue couverte d'une grille de cuivre et vissée sur la table.

Je pourrais, si je voulais, emplir des volumes de toutes les anecdotes qui me reviennent à la mémoire à propos des villes d'eaux. Mais les casinos sont fermés aujourd'hui, et les choses qui s'y sont passées ne sont plus des actualités. Je reviens donc à Paris, où le jeu est plus florissant et plus redoutable que jamais, puisqu'il prend ses ébats loin de la surveillance de l'autorité.

Tout le monde joue maintenant, et il n'est pas jusqu'aux plus petits bourgeois, les plus calmes et les plus vertueux, qui ne fassent leur bouillotte, des lansquenets et des baccarats à faire frémir les ombres des maisons de conversation qui viennent d'être fermées.

Je ne saurais mieux faire, pour prouver ce que j'avance, que de reproduire une scène photographiée il y a quelques années par ce pauvre Villemot.

Je défie tous ceux qui ont touché à une carte de baccarat ou de lansquenet de ne pas se reconnaître et de ne pas retrouver la vérité que voici :

*
* *

UNE NUIT PARISIENNE

Dès qu'on est quatre, une voix insinuante propose une *petite bouillotte*.

Bientôt il est minuit.

On se trouve *en nombre*, — alors la bouillotte est désertée, et on ouvre le lansquenet.

A une heure du matin, le maître de la maison a prêté 1,800 francs.

A deux heures, il emprunte vingt francs pour faire acheter des cigares.

Quant au lansquenet, une vieille connaissance que je n'avais pas entrevue depuis dix ans, il présente toujours à l'observation les mêmes évolutions et les mêmes physionomies, accompagnées des mêmes réflexions philosophiques.

Au début, tous les visages sont rayonnants : chacun a une petite *masse* devant soi, et compte se faire un pactole des affluents étrangers.

On ouvre le jeu à 2 fr. 50 c. de mise.

Au bout d'un quart d'heure, la mise est poussée à 10 et 20 francs.

Alors, pendant plusieurs heures, on n'entend que ces mots qui se croisent, et dont l'invariable stupidité fait le charme :

Il y a 20 francs. — Il y a 40 francs. — Il y a quatre louis. — Banco. — Dame et valet. — Deux louis pour la dame. — Oh ! que de dix ! — Valet ! — Le valet était *impossible !* — Vous auriez dû vous retirer. — Que voulez-vous ? je suis en perte. — Vous avez bien joué, il ne faut jamais se retirer. — On peut toujours passer. — J'ai vu passer trente-deux fois. — A qui la main ? — Faites les cartes. — Où est le talon ? — Coupez, monsieur. — Voilà, monsieur, une coupe savante. — 10 francs. — Roi et roi. — Refait. — Merci, monsieur, pour votre coupe. — Quatre et six. — Six ! — Je me suis trompé dans ma coupe. — Du tout, monsieur, c'est une chance qui me poursuit. Je ne passe jamais. — Mais voyez donc ce monsieur, il passe toujours. — Oui, mais il n'a pas d'*estomac ;* il ne sait pas profiter de la chance. — Sept et neuf. — Des neuf, il n'y en a plus ! — Neuf ! la carte improbable. — Je n'ai jamais pu gagner contre le dix. — Moi, ma carte fatale, c'est le quatre, l'*armoire à glace.* — Il y a trente-deux louis. — Plus souvent que je me frotterais à cette main-là. — (Moment solennel. Le jeu est arrêté ; tout

le monde hésite.) — Allons, messieurs, trente-deux louis. — Voilà cinq louis. — En voilà dix. — Je parie pour quinze louis. — Combien y en a-t-il? — Trente-deux louis. — Retirez-vous! retirez-vous! — Continuez! continuez! — J'y vais. — Cinq et deux. — Les cinq sont bien mauvais! — Cinq! — Quelle chance! — C'est bien joué. — Bien joué, parce qu'il a gagné.

(Le jeu se monte; les gros coups font passer l'argent dans quelques poches. — On commence à donner quelques coups de poing sur la table. Un peu d'aigreur s'introduit dans les relations. — Les perdants s'agitent sur leur chaise.)

— Messieurs, vous êtes trop à l'aise, là-bas! — Ici, nous sommes serrés comme des harengs!

(Les gagnants, qui ont gardé toutes les traditions de la politesse française, rapprochent leurs chaises.)

Un gagnant : Le lansquenet est décidément le jeu le plus amusant.

Un perdant : Je le déteste. Je préfère le baccarat; on défend bien mieux son argent.

Le maitre de la maison : Messieurs, à trois heures on soupera, et ensuite, si l'on veut, on taillera un baccarat.

— Oui! — Non! — Si!...

— Il est trois heures. — on épuisera les cartes et « on ne refera plus. »

A trois heures on soupe.

Les conversations traduisent la préoccupation universelle.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je fais quinze louis, — et vous ?

— Moi je suis dans mon argent.

— Je voudrais bien en être là, — j'irais me coucher.

— Qui est-ce donc qui gagne ?

— Mais Albert gagne au moins 1,200 francs ; — il en avoue 1,000 — puis Théodore, — Gaston et le gros en lunettes.

— Qu'est-ce donc que ce gros en lunettes ?

— C'est un banquier très-riche.

— Il joue très-serré.

— Mais non, il a fait beaucoup de bancos.

— Oui, quand il est sûr de les gagner.

— Oh ! sûr... — On n'est jamais sûr.

— Enfin !... il sait ce qu'il fait...

*
* *

A quatre heures, il se fait un grand mouvement ; — c'est un bruit confus de verres et d'assiettes, de fauteuils et de tables qu'on roule sur le parquet, — le souper est fini, — l'impatience du combat se trahit dans tous les yeux, chacun fait sa petite caisse et calcule ses forces... — à l'assaut !

L'assemblée, consultée, a voté en majorité pour le baccarat.

Ceci est une autre scène.

Un des gros capitalistes se constitue banquier; il met en banque 2 ou 3,000 francs, — Autrefois, au baccarat, chaque joueur avait sa chance distincte, figurée par les cartes que lui donnait le banquier. — C'était long; mais les lenteurs mêmes de cette cérémonie amortissaient les résultats les plus ruineux du jeu. — Aujourd'hui on se borne, comme au trente-et-quarante, à tirer un tableau pour le banquier et deux tableaux pour les *pontes*, divisés en deux sections de droite et de gauche. — Il paraît même qu'il y a un perfectionnement que je ne connais pas et qu'on appelle le *chemin-de-fer*. — Tout va vite en ce temps-ci, — l'argent comme le reste.

C'est l'heure où ces nuits fiévreuses présentent à la fois leurs enseignements les plus philosophiques et leurs aspects les plus comiques. — L'or a disparu; on entre dans la phase des *fétiches*. Les gagnants se sont éclipsés; il ne reste plus que les perdants autour du tapis, véritable radeau de la *Méduse*, où chacun des naufragés espère se *refaire* en mangeant son voisin.

Il est six heures, le jour commence à paraître.

Sur l'invitation pressante des joueurs, le maître de la maison apporte de la fausse monnaie, des jetons de bouillotte; blancs, bleus, verts, jaunes. — On se partage ces richesses. — Les jetons blancs vaudront 5 francs, les verts 10 francs, les jaunes un louis, etc. — Le banquier en prend pour 2,000 francs, — les pontes pour 500 francs. — Alors commence une mêlée furieuse, insensée. — Ces signes représentatifs ont perdu toute leur valeur, qu'ils ne reprendront qu'à l'heure fatale de la liquidation. — On les pousse avec insouciance sur le champ de bataille, — on les ramasse avec indifférence. — Bientôt les jetons ne suffisent plus; c'est le tour des bagues, des cure-dents, des porte-monnaie et des crayons en métal.

La bague va pour 500 francs.

— Le cure-dents fait dix louis!

— Quinze louis au crayon!

Puis c'est une comptabilité compliquée à l'infini. — Celui-ci doit à celui-là, auquel il est dû d'autre part.

— Je vous passe trente louis sur Gargouillet?

— Bon!

— Je vous repasse les trente louis sur Gargouillet; nous sommes quittes.

— Mais non, vous me devez quarante louis!

— Oh! c'est juste. Voilà un bouton de guêtre pour dix louis, dont quittance.

Quelquefois une épave, un louis, un vrai louis d'or apparaît sur le tapis, où il devient l'objet d'une admiration et d'une convoitise incroyables. — Le joueur qui a le bonheur de posséder ce louis aimerait mieux donner mille francs *en ivoire* que de s'en séparer. — Ces hommes qui, toute la nuit, ont remué des masses d'or, s'acharnent sur ce louis unique, et toute la stratégie du jeu consiste à l'accaparer.

Cependant le flot monte, le jour grandit, le découragement semble atteindre les joueurs les plus submergés. — Les joueurs qui ont pu se refaire ou limiter leur perte commencent à se retirer ou à s'abstenir. — Ils vont et viennent, prennent leur paletot, allument un dernier cigare et laissent échapper des propos dissolvants.

— C'est absurde ! — Ce jeu-là n'a pas le sens commun ! C'est comme cela qu'on s'enfile. J'en ai assez ! — Allons nous coucher !

— Voyons, messieurs, encore une banque, s'écrient avec désespoir les deux ou trois victimes de la nuit.

— Mais non ; à quoi cela vous avancera-t-il ? Il n'y a plus d'argent ; vous ne pourrez pas vous refaire.

— Eh bien ! jouons un lansquenet et fixons une heure. — A neuf heures, on finira la séance.

— Je le veux bien ; mais, à neuf heures sonnantes, je vous préviens que je prends mon paletot...

— Messieurs, maintenant que les jetons sont liquidés, jouons de l'argent.

Cette proposition réveille l'attention générale.

— Mais de l'argent, où en prendre ?

— Mon Dieu, messieurs, dit le maître de la maison, on m'a rendu environ douze cents francs. Ils sont là ; je vous les offre.

— Oui, oui !... C'est cela ! Très-bien !

On se partage les douze cents francs, et le jeu reprend avec cette énergie qui signale toutes les tentatives suprêmes et désespérées. — Mais bientôt il redevient languissant. — Les décavés n'ont même plus la ressource des fétiches proscrits. — De temps à autre, ils s'aventurent à un banco sur parole. Mais cette longue lutte a émoussé toutes les délicatesses, — le langage est âpre et brutal.

— Il y a cinq francs, dit un jeune homme en prenant la banque.

— Mettez ! mettez au jeu ! on est convenu de ne jouer qu'argent contre argent.

— Voyons, messieurs, je perds 4,000 francs, — tenez-moi cent sous !

Silence général et pénible.

— Prêtez-moi cent sous, dit le jeune homme à son voisin.

— Mais je n'ai que cela pour faire ma banque. — Tenez, voilà cinquante sous.

Et le jeune homme, qui perd réellement quatre mille francs, joue ces cinquante sous avec une émotion indicible. Le jeune homme *passe* ; — il fait vingt francs. — A l'aspect de ces quatre pièces de cinq francs, il s'intimide et a peur de les perdre, lui qui a joué dix fois cinq cents francs dans le cours de cette nuit. — Il abandonne la banque. — On passe quinze fois après lui. — Désolation, — amertume, — récriminations. — Il était refait s'il avait continué. — Personne n'est malheureux comme lui, etc., etc.

Enfin ce petit jeu s'obstrue de nouveau; l'argent a encore disparu. — On l'appelle en vain. — On attend cinq minutes une couverture de dix francs. — Vaincus par l'évidence, les joueurs se lèvent enfin, sauf le jeune homme qui a perdu quatre mille francs, et qui engage un *tête-à-tête* avec un autre perdant de pareille somme, — C'est un va-et-vient sans résultat. — On se gagne cent francs, — on les reperd. — Tous les autres joueurs, enveloppés dans leur paletot, contemplent ce dernier soupir, cette agonie d'une passion épuisée par l'impossibilité de la satisfaire.

Enfin, les deux derniers joueurs eux-mêmes se lèvent sombres et silencieux, vont au vestiaire, re-

viennent, inscrivent leur bilan sur le carnet, récoltent des adresses pour dégager leur parole. — On boit un dernier verre de bordeaux, on s'accouple pour cheminer ensemble, et, tout en regagnant son domicile, on ne manque jamais de laisser échapper cet aveu tardif :

— Que c'est bête de passer la nuit ainsi. Je vous demande si on ne serait pas mieux dans son lit !

Rassurez-vous : personne n'est corrigé, et on se retrouvera à huitaine.

* * *

Ainsi se termine la charmante étude de Villemot. Je ne crois pas qu'il y ait de photographie plus scrupuleusement exacte d'une soirée de jeu bourgeoise.

Si encore ce jeu-là suffisait !

Mais point; et les meilleurs et les plus honnêtes joueurs du monde sont bien obligés d'avoir recours aux cercles, où du moins on trouve des adversaires qui ont de l'argent et qui vous payent... la plupart du temps.

Quitte à en revenir comme le capitaine C... qui, employé dans une administration et ne voulant pas

qu'on pût le voir rentrer du jeu à sept ou huit heures du matin, montait son escalier à reculons, afin d'avoir l'air de descendre s'il rencontrait quelqu'un.

Un joueur ne se corrige pas ; c'est ce que me disait M. Villemain, le frère de l'ancien ministre de l'instruction publique, un homme d'infiniment d'esprit, petit joueur de bouillotte, mais très-endurci dans son vice.

— Rien, me disait-il, ne pourra me changer ; je me fais à moi-même les meilleures et les plus saines observations du monde, impossible de me corriger.

Le fait est qu'il ne se ménageait pas les semonces, et que c'eût été un homme parfait s'il eût su profiter de ses propres leçons !

Un soir, par exemple, il descendait du cercle, fort avant dans la nuit ; il avait perdu tout son argent : arrivé sous la porte cochère, il s'aperçoit qu'une pluie torrentielle l'attendait à son départ. Tout naturellement il cherche des yeux une voiture, mais réprimant rapidement ce mouvement :

— Oui, je te comprends ! se dit-il à mi-voix et d'un ton d'ironie amère, tu as perdu tout ton argent, et tu crois que tu en seras quitte pour rentrer chez toi,

bien chaudement abrité au fond d'une bonne voiture. Eh bien! non! tu vas aller à pied, misérable!

Et, en disant ces mots, il se prend par le collet de son paletot et s'entraîne brutalement dans la rue.

On l'entendait grommeler des demandes et des réponses tout comme s'il avait eu un interlocuteur.

Il arrive enfin chez lui, mouillé, harassé de fatigue, mourant d'envie de dormir. Machinalement, il se dirige vers son lit; mais il s'arrête soudain et reprenant son ton demi-rageur, demi-goguenard :

— Oui, oui, n'est-ce-pas, se dit-il, je te vois venir, tu voudrais bien dormir! Dormir? Eh bien non! tu vas travailler! Assieds-toi là devant cette table, animal! et gagne ta vie!

Et il commençait à écrire.

Peu à peu le sommeil alourdissait sa paupière, il faisait des efforts désespérés pour continuer, mais la nature devenait la plus forte ; alors on voyait errer sur ses lèvres comme un sourire d'indulgence, comme l'aube d'un pardon.

— Si encore, se disait-il, en posant sa plume, tu me promettais de ne plus jouer! Tu me réponds oui, dois-je te croire? Enfin! à tout péché miséricorde! repose-toi un instant!

Et il se couchait, pour recommencer le lendemain une scène absolument identique.

C'est que le jeu est une passion à laquelle on ne donne pas congé quand on veut, et dont le despotisme peut conduire à tout, même à la férocité pour les autres et pour soi, témoin les faits suivants :

M. Ch. L... jouait au whist avec le comte D..., un ex-sénateur.

Ce dernier, qui faisait le mort, étant schlem sur table, M. Ch. L... lui proposa de jeter les cartes.

L'autre voulut jouer jusqu'au bout.

Cependant il ne vous reste aucune chance de vous en tirer, lui dit M. Ch. L...

— Pardon! il y a encore l'apoplexie.

Ceci n'est que plaisant, mais voici qui est vraiment féroce.

M. J..., un banquier député, jouait au cercle à l'écarté. On annonça tout à coup qu'un de ses amis intimes, agent de change à Bordeaux, venait de se brûler la cervelle à l'hôtel Mirabeau.

Immédiatement M. J... pose ses cartes sur la table, prend sa tête dans ses deux mains, et comme abîmé dans sa douleur, murmure : Ah ! mon Dieu !

Tout le monde se tait autour de lui ; comme on le savait très-dur, on était étonné de le voir foudroyé par cet événement.

M. J... reste une demi-minute dans cette position, puis relevant enfin la tête, il reprend ses cartes, et dit : — Il ne me doit rien ! Je coupe, et atout.

En un instant il avait, lui habitué aux chiffres comme tous les hommes de finances, supputé le chapitre de l'actif et du passif de son ami vis-à-vis de lui, fait sa balance et dégagé son total.

*
* *

J'ai été témoin de la réponse suivante faite dans un cercle.

Un de nos amis, M. Bernard, venait d'être victime d'un événement terrible. Il voyageait de nuit en chemin de fer, seul dans son compartiment avec sa femme. Celle-ci se réveillant, constata avec terreur que son mari n'était plus auprès d'elle. Qu'était-il devenu ?

La portière était restée ouverte ; était-il tombé par accident, s'était-il jeté volontairement sur la voie ? Toujours est-il qu'on avait trouvé le corps mutilé, et que les détails que l'on donnait étaient horribles à entendre. La tête avait été détachée du tronc. On

avait recueilli ces restes, qui avaient été remis à la famille. Le lendemain on avait relevé sur la voie et renvoyé au fils un pied de son père encore enfermé dans sa bottine.

J'appris cette épouvantable histoire en faisant une partie de piquet avec X..., un des amis de Bernard, comme le mien. Depuis le matin on ne parlait que de cela au cercle.

Je ne pus maîtriser un : Ah ! mon Dieu ! bien naturel..

Lassé sans doute d'entendre toujours répéter la même chose, et ayant probablement mauvais jeu, X... me regarda, retourna son jeu et le posant sur la table, de l'air d'un homme qui tient à prendre un parti : — Voyons, me dit-il, causons-nous Bernard, ou jouons-nous au piquet ? Si nous parlons Bernard, parlons Bernard, mais si nous jouons au piquet, jouons au piquet !

Et la partie continua.

* * *

Tout le monde se rappelle ce mot terrible d'un joueur de bouillotte. Ils sont quatre ; l'un d'eux dit : — Je fais mon tout ! — Tenu, répond un autre, et, baissant la tête, il tombe mort sur la table. On se précipite à son secours. — Pardon, dit le partner, qui

avait un brelan de rois, pardon, messieurs. Voyons le coup !

Le plus grave des inconvénients du jeu dans les cercles est la facilité qu'ont les joueurs de trouver à emprunter de l'argent. Combien de gens n'eussent pas été ruinés s'ils avaient eu affaire à des banques inexorables, qui ne jouent qu'argent contre argent. Que de grosses et petites idées malhonnêtes ne germent-elles pas dans la cervelle de ceux qui n'ont plus un sou dans leur poche et savent que, bien qu'elle ne représente plus rien, leur parole peut être prise comme une valeur !

Je me rappelle avoir assisté dans un cercle à la scène suivante :

Un individu qui avait été présenté récemment perdait beaucoup. Il faisait la chouette, c'est-à-dire qu'il jouait seul contre tout le monde. Manquant d'argent, il avait emprunté à droite et à gauche, mais il ne pouvait pas se dissimuler que son crédit baissait et qu'il allait être obligé de s'arrêter faute de capitaux. Il s'agissait de frapper un coup.

Il appelle le garçon du cercle et lui dit :

— Mon domestique doit être dans l'antichambre ; qu'il vienne me parler.

Le domestique arrive.

— Tiens! lui dit le joueur en lui remettant une clef, va dans mon cabinet de travail, et apporte-moi le plus grand sac.

Le domestique partit.

A ces mots : *le grand sac,* la confiance revint d'elle-même, et c'était à qui proposerait de l'argent à ce joueur, parce qu'on croyait qu'il n'en avait plus besoin.

Il accepta quelques offres, continua la partie, rattrapa la veine et rendit ce qu'on lui avait prêté.

Le domestique revint au bout d'un instant avec un grand sac doublé de peau de mouton.

— C'est un fétiche! messieurs, dit le joueur en y mettant ses pieds; figurez-vous que quand j'ai froid aux jambes, je suis toujours sûr de perdre.

A partir de ce moment il passa jusqu'au matin.

*
* *

Malheureusement, il faut qu'on joue, et à côté des cercles si redoutables, il y a quelque chose de plus terrible encore, c'est la maison clandestine, le tripot où se trouvent rassemblés les véritables grecs et les naïfs, les chasseurs et le gibier. La police connaît bien quelques-uns de ces repaires et les conserve

comme *souricières*, mais ce qu'elle ne peut savoir, c'est que tous les jours, chez tel ou tel, telle ou telle, tous personnages suspects, on improvise des tables de roulette et de trente-et-quarante qui, changeant quotidiennement de local, peuvent être bien difficilement surprises.

A ce propos, il est un mot d'un joueur bien innocent, que je n'oublierai de ma vie.

C'était il y a quelques années, dans le cercle situé au-dessus du restaurant de la Maison-d'Or.

La police, informée qu'une bande de joueurs étaient réunis autour d'un tapis vert, met ses agents en campagne. L'opération est si bien dirigée que, sans que personne ait pu donner l'éveil, le commissaire et les agents tombent au milieu d'un baccarat très-mouvementé.

Saisie du mobilier, des enjeux, interrogatoire des joueurs, tout fut fait en un instant.

J'ai dit plus haut que la partie de la table de jeu où l'on doit poser ses mises est cerclée d'un filet jaune, limite au delà de laquelle la pièce engagée l'est pour toute sa valeur; les pièces placées sur ce filet ne sont compromises que pour moitié, soit dix francs si c'est un louis, vingt francs si c'est un double louis.

Le commissaire de police, dont la présence avait vraiment *jeté un froid* dans l'assistance, était occupé à ramasser l'argent, qu'il comptait avec ses inspecteurs. Trouvant sur la table un louis isolé, il le fit rentrer dans la masse qu'il était en train de saisir.

— Pardon, monsieur le commissaire! s'écria avec un sourire poli un joueur à la tournure la plus candide qu'on puisse imaginer. Pardon! cette pièce est à cheval; vous me redevez dix francs!

*
* *

A rapprocher de l'anecdote suivante, dont je garantis l'authenticité.

C'était, je crois, vers 1831; les maisons de jeu venaient d'être fermées. Naturellement des maisons clandestines de roulette et de trente-et-quarante s'étaient ouvertes de toutes parts, et quelque vigilante qu'ait été la police de cette époque, il lui était impossible de connaître tous les tripots de la capitale.

Une de ces maisons fonctionnait depuis quelque temps rue de Chartres, et le hasard avait fait que les joueurs fussent assez discrets pour ne pas ébruiter les réunions.

Une nuit pourtant, en entendit un certain bruit dans l'antichambre, et tout à coup les portes du salon

de jeu furent ornées d'agents de police. Un commissaire, ceint de son écharpe, déclara qu'il arrêtait tout le monde et qu'on allait procéder à la saisie des mises et du mobilier.

Prières, supplications, rien n'y fit; chacun donna ses noms, prénoms et qualités, l'argent fut enfermé dans un sac et mis sous scellé; cette opération terminée, le commissaire se retira dans une chambre voisine pour y rédiger son procès verbal; de là il gagna l'escalier avec tout son monde et oncques on n'en entendit parler.

Le commissaire de police et ses agents étaient de simples voleurs qui s'étaient approprié l'argent de la banque clandestine.

*
* *

On ne s'est pas occupé des joueurs comme je l'ai fait sans chercher s'il n'existerait pas un moyen d'empêcher tous les vols, toutes les tricheries qui se commettent aux tables de jeu.

J'avais supposé ceci :

Toutes les fois qu'on serait réuni pour jouer dans un cercle, les paquets de cartes seraient posés sur la table autour de laquelle se tiendraient les joueurs. Chacun d'eux prendrait les cartes et les jetterait

une à une au milieu de la table, ce qui permettrait, en même temps que de les mêler parfaitement, de surveiller ses voisins.

Ce travail fait, elles seraient mises ensemble dans un grand vase où elles seraient retournées comme une salade ; puis une fois remises en état, en paquets coupés par plusieurs personnes, on les embrocherait sur une tige fixée sur la table.

Impossible de substituer une seule carte à celles qui seraient ainsi maintenues ; le trou dont elles seraient percées créerait une difficulté à celui qui voudrait y mêler d'autres jeux.

A moins cependant qu'un grec trouvât le moyen de percer ses cartes de la même façon que celles du jeu.

Ce qui prouve qu'il peut toujours exister un moyen de tricher.

*
* *

Mais ce n'était là qu'un moyen matériel.

En y réfléchissant, j'avais aussi pensé à cet autre moyen tout moral de tuer absolument la passion du jeu.

Ce serait de lui appliquer une législation semblable à celle qui régit les affaires de Bourse.

J'irai plus loin. Je voudrais que non-seulement le

vol ne fût point puni, mais qu'il fût encouragé, que le voleur obtînt des médailles, des décorations, des mentions honorables pour avoir aidé à détruire le monstre du jeu.

Le jeu serait considéré comme une bataille ; ce serait un progrès sur l'Amérique, où l'on joue avec des revolvers sur la table ; on se défendrait comme on pourrait; toutes les tricheries seraient bonnes.

Quatre joueurs du meilleur monde se réuniraient, se dévaliseraient comme ils pourraient; la victime ou les victimes en seraient quittes pour inventer de plus formidables tricheries et prendre leurs revanches par des procédés plus nouveaux. On en trouverait de tels que le jeu serait tué, comme la guerre quand on aura inventé des armes qui détruiront les hommes par cent milliers.

Ces tricheurs, je le répète, seraient considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité, et annuellement il leur serait fait une large distribution de récompenses.

Nota bene. — Qu'il n'y ait pas d'erreur ! Cette loi n'est pas encore promulguée. Que les futurs bienfaiteurs de l'humanité que je viens de citer ne s'empressent pas trop à voler au jeu. Leur seule récompense

présentement serait d'abord le violon et ensuite la police correctionnelle.

*
* *

Je ne me suis pas arrêté là dans mes projets, dans mes rêves pour corriger le genre humain d'une passion aussi enracinée que l'amour du jeu.

J'ai imaginé qu'un docteur Véron, un pharmacien, inventerait quelque jour une pilule du goût le plus exquis, du parfum le plus fin, une pilule fondante, rafraîchissante, facile à avaler, pourvue enfin de toutes les qualités qu'on peut désirer dans une pilule.

Rien qu'en en prenant une, deux ou trois, on perdrait pour toute sa vie l'amour du jeu.

Quelle fortune! direz-vous, pour le pharmacien qui vendrait un pareil remède! On ne saurait le payer trop cher.

Effectivement, une boîte d'un tel médicament devrait coûter un prix assez élevé.

Eh bien, mes chers lecteurs, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai acquis la triste conviction que ce pharmacien-là serait absolument ruiné s'il n'avait pas d'autres drogues pour le faire vivre.

Réfléchissez.

— A quel moment les prendriez-vous ?

— Quand je serais lucide, me répondrez-vous.

— Soit ; mais quand l'aurez-vous, ce moment lucide ? Est-ce quand vous aurez gagné ? Mais alors vous n'aurez qu'un désir : celui de continuer à jouer. Est-ce quand vous aurez perdu ? moins que jamais ! D'abord, il ne vous resterait peut-être plus assez d'argent pour acheter votre boîte de pilules, que nous avons dû établir à un prix assez élevé, et si vous en aviez suffisamment, vous vous dépêcheriez d'aller le jouer pour vous rattraper, en disant : Dès que je serai refait je m'offrirai une pilule.

Mais à ce moment vous gagnez et, comme je l'ai dit tout à l'heure, vous seriez désolé de vous guérir lorsque vous êtes en pleine veine.

D'où il faut conclure que le jeu est dans nos mœurs, et qu'il est impossible de le déraciner.

— Mais que faire alors ? me demanderez-vous.

— J'aurai l'honneur de vous le dire demain.

Comme on a pu le voir par les exemples que j'ai donnés (trop nombreux peut-être), le grand danger pour les joueurs est non-seulement d'être livrés aux grecs dans les cercles, mais surtout de s'y trouver abandonnés à eux-mêmes et de pouvoir y perdre jusqu'au dernier sou de leur fortune.

J'ai du reste fait développer cette thèse l'année dernière par mon collaborateur Xavier Eyma, à qui je fournissais de Nice, où je me trouvais, des exemples pris sur le vif à Monaco.

On se rappelle que Saint-Genest, se jetant tête baissée dans la question, comme il eût fait contre les Prussiens, se prononça, lui, pour la fermeture de toutes les maisons de jeu.

Evidemment, la mesure serait excellente si elle était radicale et si l'on pouvait du même coup fermer les casinos, les maisons de conversation, les cercles et les réunions particulières; mais laisser les uns ouverts quand les autres sont fermés, c'est là surtout qu'est le danger. J'ajouterai que l'inconvénient grave qu'il y aurait pour l'Etat à supprimer le jeu, si c'était une chose possible, c'est qu'il lui faudrait en même temps renoncer à l'impôt qu'il prélève sur les cartes et qui représente à lui seul un certain nombre de millions; car je ne crois pas, quelque puritanisme qu'ils affectent, que les gouvernements aient cru jusque aujourd'hui que les cartes ne servaient qu'à faire des parties de bataille, comme font les enfants, ou de bête hombrée, comme font les curés.

Non, ce n'est pas en supprimant les éléments d'un vice qu'on supprime le vice lui-même; qu'on raye

l'absinthe de la liste des boissons, on n'en aura pas fini pour cela avec l'ivrognerie, qui trouvera toujours quelque part l'occasion de reprendre ses droits.

Le mieux est de régulariser la marche d'un mal qu'on est impuissant à guérir et de lui faire sa part comme on fait la part du feu.

Mieux vaut cent fois le rétablissement des jeux, des maisons faciles à surveiller, réglementées par la police, que tous ces cercles et ces établissements clandestins où passent des fortunes entières.

Les cercles (je parle ici de ceux qui ont leur rang dans la société et sont couverts à tous égards de considération et d'estime), les cercles ont tous, ou à peu près tous, un salon ou deux qui sont de véritables maisons de jeu, non pas clandestines, mais aussi dangereuses, comme on va le voir, que les maisons clandestines.

Les membres d'un cercle sont choisis — j'entends ceux dont l'accès n'est pas facile; — ils se connaissent tous, se tiennent tous pour gens d'honneur égal. Le jeu n'y a ni limites, ni frein, ni surveillance : la passion s'y développe donc dans toute sa fougue. Quiconque ne paye pas ses dettes dans les vingt-quatre heures est exclu du cercle, c'est vrai ; mais quiconque est réputé pour tenir ses engagements peut risquer et perdre sa fortune en une nuit, en quelques heures.

Dans les maisons publiques, le *maximum* est limité; dans les cercles, il ne peut pas l'être. Dans les maisons publiques, l'heure de la clôture est fixée; les portes des cercles, commes celles des salons privés, sont ouvertes nuit et jour.

Eh bien! que ressort-il de cette comparaison? que d'une part la passion est réfrénée; tandis que de l'autre elle ne l'est pas et échappe à tous les contrôles.

Qui ne se souvient des révélations qui couraient dans le public, il y a quelques années, sur les sommes fabuleuses perdues dans un des cercles de Paris? Y eût-il eu exagération dans ces bruits, que la vérité eût été encore épouvantable. Jamais, dans aucune maison de jeu public, on n'a cité de désastre égal à quelques-uns de ceux que l'on signalait.

On n'a pas oublié la triste aventure de ce jeune homme, un des plus beaux noms de France, marié depuis six mois à peine, qui, dans un autre cercle, payait ses dettes de jeu avec de faux jetons qui avaient une valeur déterminée, et allait expier devant la cour d'assises ce misérable trafic. Dans aucun casino pareil crime ne se peut commettre puisque les jetons n'y ont pas cours.

Une anecdote à l'appui de ce que je viens de dire.

*
* *

C'était à Bade. Un prince allemand, l'un des plus riches de l'Europe, avait perdu vingt mille francs, tout ce qu'il avait d'argent sur lui. Il annonce cent louis sur parole. Le chef de partie refuse. Le prince insiste ; sa parole vaut de l'or. Le chef de partie est inébranlable. Le prince se retire non sans avoir adressé d'injurieuses paroles à celui qui ne faisait que son devoir. Rentré chez lui, il se refroidit et ne revient pas à la maison de conversation. Le lendemain, il se rend chez M. Bénazet pour le remercier d'appliquer si rigoureusement la loi de « l'argent sur la table » et le prier de l'excuser auprès de l'homme qu'il avait insulté.

N'est-il pas évident que dans un cercle où l'on savait ce que valait comme « or » sa « parole, » le prince était sur une pente qui le conduisait à perdre cent cinquante mille, deux cent mille francs? quelle limite même assigner à sa perte?

*
* *

On dit : Entre qui veut dans une maion de jeu; n'entre pas qui veut dans un cercle privé.

C'est là une grosse erreur. N'entre pas qui veut comme chez lui dans un cercle ; mais je parierais bien que neuf hommes sur dix, pères de famille et célibataires, appartiennent au moins à un cercle.

La meilleure raison, ou plutôt la plus banale de toutes les raisons qu'on donne contre le rétablissement des jeux publics, est qu'il ne faut point détourner de leurs devoirs quantité de gens appartenant aux classes moyennes et aux classes ouvrières, qui, tentés par l'espoir d'un gain considérable, se laisseraient entraîner par la passion du jeu mise à leur portée. D'abord on pourrait, et rien ne serait plus facile, obliger les concessionnaires des kursaals à ne recevoir que des personnes pouvant présenter des cartes de membre d'un cercle connu, dussent-elles être des portraits photographiés; s'il le fallait, on autoriserait ces personnes à en présenter d'autres et surtout des étrangers, les plus riches qu'on pourrait trouver.

Si large que soit ce mode de présentation, et en admettant même que de ricochet en ricochet ces cartes perdent de leur origine aristocratique, elles ne descendront jamais jusqu'aux classes peu aisées qu'il s'agit de préserver de la contagion.

A ceux qui crieraient à l'inégalité et au privilége, je répondrai que ce privilége-là n'a rien de bien enviable, et qu'il ne s'agit pas de mettre le jeu à la portée des petites bourses, mais simplement de garder en France les millions et les millions que les riches joueurs vont porter à l'étranger.

En effet, qu'on se figure que là où les républicains de la Commune ont fait une vaste solitude, sur l'emplacement du ministère des finances, on construise un immense casino; peut-on douter des sommes fabuleuses que gagneraient les commerçants des quartiers environnants?

*
* *

Je sais bien qu'autoriser l'ouverture d'une maison de jeu, ce serait tuer ou à peu près la plupart de nos cercles. Et où serait le mal? L'intelligence, le sens moral auraient-ils beaucoup à en souffrir! Pourquoi s'inquiéter plus des cercles qu'on ne s'est préoccupé des pataches, des diligences, des coucous, des auberges, etc., pour établir des lignes de chemin de fer?

Qu'on me permette de le dire, la vie du cercle qui remplace pour nous les casinos, les kursaals et les salons de conversation, use la vie, énerve ceux qui la mènent à Paris.

L'habitué du cercle passe sa journée à dormir, sa nuit à fumer ou à jouer. Sa famille, il ne la voit jamais; le livre nouveau, la pièce nouvelle, il ne les connaît pas, et s'il lui arrive de se trouver sur le boulevard en plein soleil, c'est qu'il court chez quelque intime pour lui emprunter de quoi rembourser ses pavillons.

La morale y trouve aussi son compte, et les

relations de cercle sont généralement telles qu'on joue avec le premier venu, sans savoir seulement son nom; tout ce qu'on peut lui demander, c'est de tenir son *tout* lestement à la bouillotte, sans attendre un trente-et-un de face.

Voilà donc, au point de vue moral et intellectuel, les avantages que présentent les cercles où l'on joue (les autres sont bien rares) sur les maisons de jeu reconnues par l'Etat.

Si du moins, depuis la suppression des *jeux*, on avait pu constater la moindre diminution dans le *jeu*, je comprendrais les scrupules que les moralistes à la seule idée de voir rouvrir les casinos, étalent avec tant de complaisance.

Je laisse la parole à Alphonse Karr, l'homme logique, s'il en fut jamais. Ce qu'il dit ici, il l'a toujours répété, et j'en retrouve le germe jusque dans ses anciennes *Guêpes :*

« On a vu, au contraire, s'accroître le nombre des tripots, des maisons de jeu clandestines et des cercles plus ou moins autorisés.

« La *morale de papier* a donc encore essuyé une de ces défaites qui devraient éclairer sur son inanité.

« Laissez rouvrir les jeux, parce que ça ne fera pas

un joueur de plus, — parce qu'on y perd sans doute, mais moins vite que dans les tripots. — Ça fait durer le plaisir de se ruiner plus longtemps, — et si on s'y ruine, c'est contre des chances fixes et connues d'avance. — On n'y est pas mêlé, par une complicité de clandestinité, à ce qu'il y a de plus abject dans la civilisation.

« Laissez s'ouvrir les maisons de jeu, — faites le meilleur usage possible de leur produit, — poursuivez avec une énergie indomptable les maisons clandestines ; — luttez avec persévérance contre la passion du jeu, contre *les cercles qui la favorisent et détruisent* la famille et la *maison.*

« Et je le répète, — ne fermez pas les égouts tant que vous avez de la boue et des ruisseaux, car vous ne faites qu'étaler le gâchis et la fange, faute d'écoulement. »

Je ne sais rien de plus éloquent que ce court plaidoyer.

*
* *

J'arrête ici cette petite étude sur les jeux; ce que je puis dire au sujet de leur rétablissement, que je regarde comme une chose *nécessaire* quand je pense aux milliards évanouis, c'est que si messieurs les

députés voulaient me faire l'honneur de me charger de leur faire une conférence sur les jeux, je me porte fort de répondre à toutes leurs objections et de leur prouver que ce serait une œuvre *patriotique* et *morale* que de rouvrir les maisons de jeu sous la surveillance de l'autorité, et, par ce fait, de supprimer tous les tripots où se ruinent et s'étiolent jeunes et vieux, au grand plaisir de l'étranger.

— Mais, me direz-vous, que fera-t-on des quelques centaines de millions que retiendraient ou amèneraient en France les kursaals et les casinos ?

— Je n'en sais rien au juste ; mais demandez à l'ancienne Allemagne — la Prusse aujourd'hui — si elle a absolument dédaigné les centaines de millions que les banques de jeux et les maisons de conversation lui ont donnés depuis 1815 jusqu'à 1870, et si bon nombre de ces canons qui ont fait sa gloire d'aujourd'hui n'ont pas été fondus avec l'argent que nous avons semé dans les casinos des bords du Rhin ?

Je reprends, après un entr'acte de quelques mois, la série de mes Mémoires ou pour mieux dire de mes *racontars*. Ils ont pour moi cet avantage que je n'ai pas besoin de les classer ni de les diriger ; ils me mènent où ils veulent, et comme je ne connais rien de plus agréable que de voyager sans savoir où je vais,

je les suis sans murmurer, toujours certain qu'ils me conduiront à quelque souvenir inattendu.

Tout le monde des voyageurs par les chemins de fer a remarqué, il y a quelques années, un chien-loup qui répondait au nom de *Moustache;* ce chien n'avait rien de remarquable dans la forme ni le poil, et ressemblait de tous points aux chiens que les cochers placent auprès d'eux ou à ceux que l'on voit courir d'un bout à l'autre d'un camion, aboyant à tout ce qui passe.

Personne n'avait jamais connu de maître à Moustache; il s'était fait l'ami des chauffeurs de locomotives, montait auprès d'eux au moment du départ et avait accompli ainsi gratis des voyages énormes; toutes les lignes lui étaient familières et il franchissait sans tickets les gares des chemins de fer de l'Est, de l'Ouest, du Nord ou du Midi, sans qu'on lui adressât la moindre observation; bien plus, il était toujours sûr de partager le déjeuner et le dîner des mécaniciens, qui le connaissaient tous.

Je me souviens qu'un jour que j'allais à Nice, je le vis monter à Paris sur la locomotive qui allait m'emporter. Comme d'habitude, nous fîmes station à Montereau. Pendant que nous étions là, vint à passer un train pour Paris. Moustache profitant du moment d'ar-

rêt, abandonna notre convoi, s'élança d'un bond auprès du chauffeur et repartit pour la capitale.

Et qu'on ne me dise pas que ce chien agissait ainsi au hasard, qu'il attendait un froid plus vif pour visiter le pays des orangers, ou qu'il redoutait les caprices de la roulette ; non, Moustache n'aimait pas les destinations fixes, il voyageait pour voyager et ne craignait sans doute qu'une chose en s'embarquant, c'était d'arriver quelque part. Qu'est devenu cet animal intelligent? je l'ignore ; peut-être, fatigué de parcourir la France depuis dix ans, a-t-il voulu visiter d'autres pays ; peut-être a-t-il connu le chien de Jules Verne et, excité par ses récits, est-il parti pour faire le tour du monde ou même un plus grand voyage, je ne le sais pas. Ce que je puis affirmer, par exemple, c'est que son histoire est un peu la mienne pendant le cours de ces Mémoires, et qu'il m'est bien difficile, quand je suis parti pour telle ou telle destination, de ne pas sauter vivement dans le train qui passe, en quelque pays qu'il doive me mener.

Une preuve à l'appui de ce que j'avance :

J'ai parlé épisodiquement de Moustache ; l'aventure de ce chien me rappelle une autre anecdote de la même famille, et je continue cette série de mes Mémoires par une seconde anecdote de chien ; nous verrons bien s'il en vient une troisième.

*
* *

Il y a quelques années, je ne veux pas les compter, j'avais la bonne fortune d'être voisin de Gavarni, que j'aimais beaucoup et de qui j'espère bien entretenir un jour mes lecteurs. Il habitait une maison au *Point-du-Jour*, à Auteuil, et son grand plaisir (on ne devinerait jamais lequel) était de collectionner dans son jardin toutes les espèces de lierres qu'il avait pu trouver; il y en avait de toutes sortes, à grandes et petites feuilles, à feuilles plus ou moins dentelées, etc., etc.; je le vois encore se promenant dans ses petites allées, raide comme un officier, un peu flegmatique comme Cham, frisant et ajustant ses moustaches et ses cheveux rouges ébouriffés; il était froid, peu communicatif et ne parlait son vrai langage qu'à ceux qu'il aimait. — Le public, me disait-il, m'a compris d'une certaine façon et ne me connaît pas; vous ne retirerez jamais de l'esprit des bourgeois que je suis toujours habillé en débardeur! La conversation tomba, je ne sais comment, sur Méry. — Je vais vous donner une preuve de la fidélité et de la présence de sa mémoire :

« Un soir, continua-t-il, que nous nous promenions après dîner sur le boulevard avec Méry, nous parlâmes de Roqueplan et d'un article humoristique qu'il venait de faire et qu'il avait intitulé : *Où vont les*

chiens? Ne croyez pas, me dit Méry, qu'ils prennent au hasard tel ou tel chemin ; regardez ce caniche qui va, sans maître, du côté de la Bastille, ce griffon qui court tout seul vers la Madeleine, chacun d'eux a son idée arrêtée et je n'admettrai jamais qu'ils prennent une allure aussi pressée, s'il n'ont pas chacun une affaire urgente à régler dans cette direction.

« Tenez, par exemple, examinez ce chien-là, me dit Méry en me montrant un petit dogue qui passait vivement près de nous, il va chez le boucher du coin de la rue; je l'ai étudié, il est amoureux d'une ravissante petite bête qui est dans l'étal; malheureusement le boucher méconnaît sa flamme et vous allez voir comment il va être accueilli.

« A peine avais-je dit ces mots que nous entendîmes un *ouik!* des plus aigus. Un coup de pied bien ajusté venait, pour la centième fois peut-être, de l'engager à porter ses hommages ailleurs.

« Dix ans après cet accident bien léger, je rencontre Méry sur le même boulevard, enveloppé dans son traditionnel manteau, et, croyant le prendre au dépourvu, je lui demande à brûle-pourpoint : — Et notre chien? — Notre chien, me répond Méry, sans sourciller et avec une certaine mélancolie, je le vois toujours (puis avec un soupir), il n'est pas heureux! »

*
* *

Mais il est temps de rompre les chiens ou plutôt avec les chiens.

Comme je l'ai dit, mon intention est, tout en feuilletant mon *Figaro* dès le premier jour de son existence, de prendre un croquis de tel ou tel personnage dont le nom se présentera à mes yeux.

Bien que mon programme soit avant tout de passer en revue ceux qui ont traversé ma rédaction, quelque chemin qu'ils aient suivi depuis qu'ils l'ont quittée, je m'arrête en ouvrant le *Figaro* de 1858. J'y vois la nouvelle de la mort de Rachel. Le succès que sa sœur vient d'obtenir dans le rôle de Jeanne d'Arc ravive les souvenirs que m'a laissés la grande tragédienne. Je compare les deux sœurs et je constate qu'il y a dans la voix, dans le geste de Lia Félix des liens de parenté indiscutables. C'est bien là le même sang, le même emportement, la même sensibilité; l'instrument est peut-être plus faible, mais c'est le même cœur d'artiste qui l'anime.

En tournant les pages du numéro qui annonce sa mort, je trouve quelques lettres de sa correspondance intime qui nous avaient été communiquées par un de ses amis.

Elles sont empreintes de tant de charme, elles font

si bien connaître Rachel, que je ne résiste pas à la tentation d'en transcrire une ou deux.

Je feuillette ces quelques lettres, et la première qui tombe sous mes yeux est celle-ci, écrite à un journaliste de ses amis qui, malgré son intimité avec elle, avait probablement blessé la grande tragédienne :

« Cher ami,

« J'ai ouï dire à bon nombre de gens d'esprit qu'il valait mieux être maltraité par la presse que de subir son silence et son oubli. Je viens donc vous remercier encore du souvenir que vous me donnez dans... Mais pourquoi, cher ami, ne vous préoccupez-vous depuis longtemps que des *tocades* de mariage que vous inventez pour m'en blâmer, et aujourd'hui encore, pourquoi me supposez-vous cette inutilité? J'ai deux fils que j'adore ; j'ai trente-deux ans sur mon acte de naissance; j'en ai cinquante sur ma figure; je ne dirai pas combien a le reste! Dix-huit ans de tirades passionnées exhumées sur le théâtre, des courses folles au bout de tous les mondes, des hivers de Moskow, des trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate, voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme comme moi! Mais Dieu protége les braves, et il semble avoir créé tout exprès pour moi un petit coin inconnu de toutes les géographies, où

je puis oublier mes fatigues, mes peines, ma vieillesse prématurée... et pourtant vous lancez votre vilain canard au milieu des oiseaux qui perchent sur mes branches, et qui me chantent les petites et bonnes chansons du retour! le mien invraisemblable et celui du printemps.

« Si j'étais morte en Amérique, vous eussiez, oh! j'en suis bien sûre, été le premier à me consacrer (digne de votre esprit et de votre cœur) un de vos plus chaleureux feuilletons. Et parce que je suis ressuscitée d'une façon miraculeuse, parce que je puis espérer de vous revoir, de vous serrer la main comme à un ancien ami, vous vous dites : « Elle vit, c'est bien et grâce à Dieu ! Maintenant taquinons-la ! » Alors vous voilà reparti à irriter mes nerfs trop susceptibles et à amuser les gens aux dépens de la pauvre Rachel ! Le beau triomphe pour votre esprit, comme si les victimes lui manquaient ! Est-ce ainsi que vous devez agir avec une pauvre créature qui revient bien véritablement de *l'autre monde?* Allons, soyez juste et bon, et accusez-vous bien vite de taquinerie invétérée à mon pauvre égard, pour que bien vite aussi je vous pardonne... de nouveau, et que j'espère bientôt vous revoir à Paris ou à la campagne !

« Par Jupiter, je me trouve considérablement gentille d'agir ainsi avec vous, car cette lettre n'est cer-

tainement pas écrite par une *grande tragédienne*, mais par un bon enfant qui s'appelle

« RACHEL.

« 11 mars 1856. »

*
* *

Voilà pour l'esprit; passons au chapitre du cœur, et dites si la femme qui a écrit la lettre qui suit ne cachait pas sous une forme fantaisiste, parfois affectée, la sensibilité et la bonté que tant de gens qui la connaissaient mal lui ont refusée :

« Montpellier....... 1848.

« .... J'ai été visiter hier madame Lafarge dans sa prison, la maison centrale. Il a fallu solliciter la permission du préfet, M. Riquier de Fay, et Léon Guillard, qui a été secrétaire du précédent préfet du tyran, m'a vite obtenu cette permission.

« Comme cette célèbre recluse ne reçoit pas aisément qui veut la voir, il a fallu aussi nécessairement lui demander l'autorisation, la faveur, et c'est encore Guillard, qui, étant du pays, la connaissait déjà, qui a été lui soumettre ma requête. Elle a répondu gracieusement qu'elle serait enchantée de me voir, parce que j'étais une de ces femmes, etc.

« Tu comprends bien les suppressions de ma

modestie, à laquelle il ne faut pas toujours se fier, car c'est si bon de se dire à soi-même certaines choses..... pas toujours très-certaines, mais enfin! J'en étais à madame Lafarge.

« Elle nous a reçus, l'auteur des *Frais de la guerre* et moi, dans le salon du directeur de la maison centrale, préparé à cet effet, comme lorsque l'évêque vient consoler ces *afflictorum*. J'ai été frappée non de sa beauté, car la pauvre femme, je le dis, criminelle ou non, s'en va lentement de la plus affreuse des maladies, la poitrine! Elle sent dévider sa vie !... et jusqu'au bout de l'écheveau elle verra, elle sentira, c'est affreux! Mieux vaudrait une balle dans cette faible poitrine ou une cheminée sur la tête par un grand vent.

« Mais comme ce salon donnait trop de solennité à notre entrevue, elle m'a demandé de passer avec elle dans un cabinet voisin, où nous sommes restés tous les trois seuls. J'ai vu qu'elle me regardait avec toute son intelligence et un peu de surprise.

« Le fait est que l'émotion me donnait mes petites et rares pommes d'Api et que j'étais *choquenosophe*. Je l'ai priée de croire que ce n'était pas une vaine curiosité qui m'amenait *chez elle*, et elle m'a interrompue avec beaucoup de goût pour dire qu'elle ne le supposait pas de mon esprit et de mon cœur.

« — Je ne vous ai vue qu'une seule fois! m'a-t-elle dit, — c'était dans *Iphigénie en Aulide*. J'ai bien souvent déploré de ne pas vous connaître tout entière!

« Alors je lui ai offert de venir lui dire tout ce qu'elle voudrait, le songe d'*Athalie*, la déclaration de *Phèdre*, ou tous les deux si ça lui plaisait. Elle m'a répondu en exclamation: « Ah! ce serait trop « beau!... je n'ose pas... vous me feriez trop regret- « ter le monde..... et je m'arrange les idées pour ne « pas regretter la vie! »

« Après diverses autres choses, très-sympathiques des deux côtés, et des compliments sur ma jeunesse et ma figure que je n'ai pu, hélas! lui rendre, nous nous sommes quittées, elle voulant m'embrasser.

« Maintenant, si tu veux mon avis sur cette célèbre prisonnière, je te dirai que c'est une femme qui me paraît très-remarquable, d'une conversation très-élégante, s'écoutant complaisamment dire de très-belles choses, et que, dans une organisation de société où les femmes seraient quelque chose, celle-là eût tenu une des premières places; par les sentiments, je ne sais pas, mais bien sûr par la qualité des idées et la manière de les rendre. Léon Guillard, qui l'a vue souvent, pense cela comme moi.

« Elle m'a demandé si je connaissais Me Lachaud,

son avocat, alors. J'ai répondu que je ne l'avais vu qu'une fois. — Tant pis, connaissez-le ! me dit-elle avec élan, — c'est un grand cœur et un talent qui ira aussi loin qu'on peut aller par la parole ! Je suis sortie de là assez émue, et me disant que si j'avais jamais une grâce à obtenir d'un souverain, ce serait celle de cette pauvre pénitente, mariée par les *Petites-Affiches*, et qui sûrement va mourir, ou de son remords, ou de l'injustice des hommes !....

« RACHEL. »

* * *

N'y a-t-il pas dans cette lettre, touchante d'un bout à l'autre, comme un pressentiment inconscient de l'avenir, et peut-on se défendre d'émotion en voyant la façon insouciante dont elle parle de ces *petites et rares pommes d'api*, symptômes de cette impitoyable phthisie qu'elle trouvait si terrible (*mieux vaudrait une balle !*) et qui devait si sûrement l'emporter ?

A propos de madame Lafarge, je me rappelle une chose bien singulière : curieux d'assister à son procès, je partis avec trois de mes amis ; nous arrivâmes le jour de cette séance où un petit monsieur fut condamné pour s'être permis d'applaudir à l'audience au moment où Paillet disait : Nous voulons la réhabilitation complète !

Mes trois amis s'appelaient Dujarrier, Menars et Sirey.

Le premier fut tué en duel par Beauvallon.

Le second se jeta du haut des tours Notre-Dame.

Le troisième fut tué en Belgique, on sait dans quelles circonstances.

J'aimais beaucoup Rachel et elle avait beaucoup d'affection pour moi. Ce n'était certes pas ma notoriété comme journaliste qui m'avait attiré ses sympathies, car je commençais à peine à sortir de mon œuf, et la *Sylphide,* que je venais de fonder, avait une bien petite importance. Mon journal était lu par les gens comme il faut, c'était tout ce que je demandais.

Jusqu'à cette époque, les journaux de mode tels que le *Follet*, le *Courrier*, etc., étaient d'horribles publications dont le texte, imprimé sur du papier à sucre, servait juste à envelopper la gravure, qui en constituait l'unique intérêt.

Ne sachant que faire, je me demandai un beau matin pourquoi je ne publierais pas avec tout le luxe possible un de ces journaux si négligés.

— Allons donc! me dirent en ricanant mes amis, pourquoi n'y pas insérer aussi des articles littéraires ?

— C'est une idée! m'écriai-je, et immédiatement je me mis à l'œuvre.

Je doublai le format ordinaire de ces journaux et je publiai, sur un beau papier satiné, des nouvelles inédites de Sandeau, Gonzalès, de La Landelle, Marie Aycard, Texier, Hippolyte Castille, Gérard de Nerval, Bazancourt, etc.

Non content de cela, j'avais une boîte de sachets confectionnés par Guerlain, et j'y mettais mes couvertures de la *Sylphide* qui arrivaient ainsi toutes parfumées chez mes abonnés. De cette invention naquirent des incidents que j'ai racontés dans le premier volume de mes mémoires, au chapitre intitulé : *Baptême de la Sylphide.*

Je reviens à Rachel.

Bien souvent j'ai été la voir dans cet hôtel dont on a tant parlé et à propos duquel elle écrivait à un feuilletoniste :

« Cher ami, j'ai regretté d'être juste sortie quand vous veniez. J'avais à vous prier d'un petit rien du tout ; de ne plus dire : *bâton de perroquet* en parlant de ma maison, parce que je suis bien décidée à m'en défaire un jour comme trop petite, et alors le proverbe resterait et lui nuirait. Vous savez comme on *adopte* facilement les mots, les phrases aux gens connus. A propos, si vous voulez venir dimanche mett

avec moi le bec dans l'auge, il y aura autre chose que du chènevis. Si vous venez, il n'est pas dit que je ne vous donnerai pas un perroquet; si vous ne venez pas, vous risquez plutôt le bâton !

« Votre amie.

« RACHEL. »

*
* *

C'était un véritable musée de curiosités artistiques de toutes sortes que cette petite maison. Que de fois elle m'a proposé d'y choisir un souvenir! je n'ai jamais profité de ses offres, mais je regrette bien ma discrétion et le moindre objet qui me viendrait d'elle me serait bien précieux aujourd'hui. Voyant qu'elle ne pouvait rien me faire accepter de sa collection, elle m'a envoyé un grand cadre contenant sa photographie dans le rôle de Phèdre, avec une dédicace écrite de sa main. Je l'ai sous les yeux, ainsi qu'une belle photographie faite d'après le portrait que madame O'Conell a tracé d'après nature quelques heures après sa mort. Rachel est étendue sur son lit; sa tête, entourée de lauriers, empreinte encore de l'expression de la dernière douleur, repose sur un oreiller; ses bras retombés pour toujours, aux mains longues et aristocratiques, sont placés parallèlement à son corps. Dans le pli formé par la jonction des sourcils rapprochés par une dernière contraction, on retrouve

encore l'expression du masque théâtral de la grande tragédienne, c'est Phèdre morte qu'on croirait voir.

Pour obtenir assez de jour afin d'exécuter la photographie qui a servi au portrait de madame O'Conell, on avait dû abattre un pan de mur; quant au beau dessin de l'artiste, la famille Félix en a fait saisir chez Goupil les reproductions, désireuse sans doute de conserver pour elle seule le souvenir de celle qui, même morte, semblait devoir encore appartenir au public. L'original est dans la galerie de M. de Girardin.

Le peintre ne vaut guère mieux aujourd'hui que le modèle, car la pauvre madame O'Conell est devenue complétement folle et peut-être même n'est-elle plus de ce monde au moment où j'écris ces lignes.

* * *

J'ai dit plus haut que Rachel était quand elle le voulait la grâce et charme même; elle avait grand air et une distinction native.

Je me rappelle que, vers 1842, Samson, l'excellent comédien, donnait chez lui, rue Richelieu, des soirées et des bals fort recherchés, mais où l'on n'admettait en fait d'artistes que ceux qu'ont n'eût reçus que dans les meilleurs salons.

Quoique je n'aie jamais aimé la danse, bon gré mal gré il me fallait participer au bal, et je me demandais quelle serait ma victime, lorsque Rachel vint à moi et m'invita à danser avec elle.

— Mais, lui dis-je, je ne sais pas mettre un pied devant l'autre.

— C'est justement pour cela que je vous choisis, me répondit-elle en riant.

— En effet, nous regarderons d'abord ce que feront les autres et nous tâcherons de les imiter.

Nous entrâmes dans un quadrille où, au bout de deux minutes, nous avions jeté le désarroi le plus complet. Je me rappelle surtout les reproches et les éclats de rire d'une dame du monde fort jolie, qui nous faisait vis-à-vis. Elle s'appelait madame De Launay ; je la vois encore quelquefois et je la trouve toujours charmante. C'est elle qui m'a rappelé que ce soir-là Rachel était vêtue d'une simple robe de crêpe blanc garnie de ruches déchiquetées; une petite guirlande de roses blanches composait sa coiffure.

Tout en suivant au hasard les figures du quadrille, il me vint une idée. Je la confiai à Samson.

— Vous avez, lui dis-je, des sergents de ville en bas pour organiser la file des voitures ?

— Oui ; eh bien?

— Faites-en monter un; je vais faire danser à Rachel un pas de cancan; à peine aura-t-elle commencé qu'il faudra, sur un signal de vous, qu'il la mette en état d'arrestation.

Samson disparut; je revins à ma danseuse.

— Tout le monde se moque de nous, lui dis-je, nous n'avons qu'un moyen de nous réhabiliter; attaquons franchement un petit pas de cancan.

— Mais je ne le sais pas plus que le reste!

— Oh! ce n'est rien, fis-je en insistant, on lève un peu le bras, un peu la jambe, on improvise, et tout est bien!

Ce qui fut dit fut fait.

Je m'élançai devant mon vis-à-vis et je commençai un balancé quelconque. Aussitôt Rachel, pour n'être point en arrière, leva gauchement une jambe en étouffant de rire.

A peine avait-elle indiqué ce mouvement qu'un sergent de ville lui frappait doucement sur l'épaule de sa main gantée de coton blanc.

— On ne danse pas comme ça, madame, chez les personnes! lui dit sévèrement le représentant de l'autorité.

Rachel s'arrêta stupéfaite devant ce sergent de ville qui venait de jeter un froid dans le bal, et qui jouait

d'autant mieux la comédie qu'on ne l'avait pas mis dans la confidence.

On devine les rires qui éclatèrent autour de Rachel.

Elle s'amusa encore plus que les autres de la mystification, et le sergent de ville la trouva d'autant meilleure qu'elle se termina pour lui par un grand verre de punch et un énorme morceau de brioche. Nous trinquâmes tous trois, et jamais le brave homme ne s'est douté qu'il avait bu avec Hermione, Phèdre et Athalie en une seule personne.

* * *

J'arrête ici mes souvenirs qui, suivant leur louable coutume, commencent à me jeter dans un tout autre chemin que celui que je me suis promis de suivre.

Je reviens au *Figaro* et à ceux qui ont passé par sa rédaction. Que de profils différents, que de talents, que de caractères dissemblables ! Combien d'amis fidèles j'y ai trouvés, combien de gens hargneux et insociables de qui il a fallu se séparer et que la société a rejetés à son tour !

Parmi ceux-là, que de prétendus républicains qui n'ont vu dans leur opinion qu'un marchepied pour arriver à être quelque chose ; quitte à désavouer plus tard les badauds qui ont été assez bêtes pour leur faire la courte échelle !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je pense ainsi ; j'ai

passé ma vie à dire que je ne crois pas aux républicains. Je n'ai connu de sincères que de pauvres diables incapables de gagner leur vie et désireux d'être aidés, ou d'autres deshérités qui exècrent le genre humain et demandent l'égalité parce qu'ils ont tout à gagner et rien à perdre.

Je n'ai jamais compris la stupidité de nos gouvernants, qui auraient pu conjurer toutes les révolutions s'ils avaient su jeter un os aux révolutionnaires. En effet, que veulent ces gens-là? C'est tout ce qui leur manque : l'argent, les honneurs, les places, au besoin la considération, ce qui leur est encore plus difficile à trouver.

En effet, prenez le républicain le plus grincheux et le plus désagréable, M[e] Floquet par exemple (avant qu'il ait braillé son : Vive la Pologne ! lors de la visite de l'empereur de Russie au palais de Justice). Supposez que huit jours avant cet acte de grossièreté qui en a fait un patriote à tous crins, on fût venu lui dire : — Citoyen, vous ne vous appelez pas Floquet, vous n'êtes pas un avocat qui cherche à gagner sa vie; il résulte de parchemins qui viennent d'être découverts que vous êtes un Montmorency, que vous êtes archimillionnaire et que, laissant bien loin derrière vous les Rohan, les La Trémouille, etc., etc., vous avez été choisi pour re-

cevoir à la frontière S. M. l'empereur de toutes les Russies !

Croyez-vous que Me Floquet eût répondu : — Non! les frères et amis avant tout! Mouffetard et Belleville me réclament! reprenez votre couronne de duc, vos millions, votre ambassade, je veux garder mon ridicule chapeau à la Robespierre, et rester l'avocat médiocre des médiocres causes!

Non! n'est-ce pas? Eh bien! ils sont tous comme cela dans ce parti qui ne sera jamais que celui de ceux qui n'ont pas et qui veulent avoir par tous les moyens possibles.

Je ne veux pour preuve de l'effroyable orgueil de ces citoyens que cette pensée du *frère* Gambetta qui avait l'audace de dire : — J'ai eu la France plus jeune que Bonaparte, mais de plus, je l'ai eue seul, tandis que lui la partageait avec deux autres consuls!

La différence entre Gambetta et Bonaparte est celle-ci, n'en déplaise à l'organisateur de la dépense nationale, c'est que Napoléon après avoir gagné cent batailles a fini par Waterloo, tandis que le buveur de chopes du café Procope a commencé par donner un Waterloo à la France.

*
* *

Revenons à mes Mémoires.

Je viens de lire un livre d'un de mes anciens collaborateurs d'autrefois, M. Firmin Maillard, dans lequel je retrouve bien des noms connus. Il n'est peut-être pas un de ceux qui les portaient, que je n'aie rencontré et que ma mémoire ne ressuscite à mesure que je tourne les pages de ce volume.

Tout d'abord l'auteur de ce recueil, qui est particulièrement intéressant pour moi, est un de ces rares écrivains consciencieux et érudits, sachant dire beaucoup de choses en peu de mots. Ce tribut rendu à son talent, je dois avouer que je n'ai jamais connu M. Firmin Maillard que comme un lettré, sans savoir s'il avait des opinions politiques. Mon étonnement a été grand lorsqu'après avoir feuilleté son livre, je me suis aperçu que lui, que j'avais toujours considéré pour un travailleur de relations fort aimables, était... un républicain !

Comme j'aime assez à me rendre compte des effets et des causes, je me suis mis à rechercher ce qui avait pu forcer mon ancien collaborateur à accepter cette opinion. Voici comment je me suis expliqué ses convictions :

La plupart de ceux qu'il a biographiés étaient, il faut bien le dire, des héros de brasserie, des rêveurs, des gens qui perdaient à parler tout le temps qu'ils auraient dû passer à écrire. On ne fait pas fortune en

se croisant les bras, et trois heures de divagations ne valent pas deux cents lignes de copie. Comme on ne travaillait pas, on n'encaissait pas. La misère est mauvaise conseillère; elle rend méchants, misanthropes, absolus ceux qui la laissent franchir le seuil de leur maison. Ses victimes s'habituent à ne plus juger la société, qu'ils ne peuvent plus voir, que par le petit coin du monde où forcément ils se sont réfugiés. De là les faux aperçus, les haines contre ceux qui réussissent. Un orgueil de mauvaise foi ne permet pas de supposer que ceux qui arrivent à conquérir une situation l'ont fait avec la seule force de leur volonté et de leur intelligence; on ne consent pas à se reconnaître inférieur à ceux-là, et on aime mieux les diffamer que constater leur supériorité. Le bourgeois, celui qui a gagné de quoi pourvoir aux besoins de sa vie, devient un personnage ridicule et c'est contre lui que s'ameuteront toujours la haine et l'envie de ceux qui n'auront pas eu le courage de penser à l'avenir.

C'est donc à ce public, qu'il a beaucoup étudié, que M. Firmin Maillard a dédié son livre. Naturellement un écrivain n'aime pas à froisser son lecteur, et quand il a écrit pour un certain monde, celui-là surtout, il est un peu obligé á lui brûler un peu d'encens sous le nez. Ceci est tellement vrai que l'auteur, qui ne peut, j'en suis certain, avoir conservé

qu'un bon souvenir de nos relations, se trouve gêné, embarrassé, toutes les fois qu'il est forcé de parler de son ancien journal le *Figaro.* Il est sensible, en le lisant, qu'en vue de sa clientèle il craindrait de témoigner des sympathies à un journal qui n'a jamais prêché à ceux qui sont en haut de descendre, mais à ceux qui sont en bas de monter. On est bien plus sûr d'avoir son petit succès en disant aux gens : Vous êtes l'intelligence de la France, votre misère est sacrée, on devrait vous jeter des palmes sur le front et des louis plein les poches! qu'en leur faisant comprendre que pour la plupart du temps ils sont d'horribles fainéants, incapables de se priver du *café*, du *bock*, du *rebock*, du *pousse-café*, de la *surrincette*, de la *tournée du colonel*, du *gargarisme de l'inspection générale*, et qu'ils seraient devenus utiles à leur patrie et à eux-mêmes s'ils avaient consenti à travailler seulement quatre heures par jour.

Je reprends le livre de M. Maillard.

Voici tout ce qu'il trouve à dire sur Alphonse Duchesne, qui est mort appartenant encore à notre rédaction :

« Le 14 juin 1870, j'appris en ouvrant le journal que la *famille du* FIGARO *venait de perdre l'un des siens.* »

Après avoir reproduit l'article qu'écrivit M. Francis

Magnard à l'occasion de la mort de notre collaborateur, M. Maillard en extrait la phrase suivante :

« M. de Villemessant avait autant d'affection que d'estime pour ce fidèle compagnon, qui depuis plus de quinze ans avait suivi dans toutes ses phases la fortune du *Figaro*. Bien que leurs opinions fussent séparées par un abîme, jamais l'ombre d'un froissement n'avait altéré cette sincère et vivace amitié. »

Il cite aussi ces quelques lignes signées de M. Jouvin : « Alphonse Duchesne avait des opinions très-arrêtées et très-avancées en politique; mais si ses principes étaient tout d'une pièce, ses mœurs polies et conciliantes avaient des jointures. »

« En effet, continue M. Maillard, lesdites jointures lui permirent pendant onze ans d'être à peu près l'homme-lige du *Figaro* et lui procurèrent le singulier avantage d'être réclamé par le *Réveil*, au nom de la démocratie radicale, et en même temps d'être pleuré par M. Francis Magnard, qui, sur sa tombe, « traduisit dans une brève improvisation les regrets poignants et le vide considérable que Duchesne laisse parmi la rédaction du *Figaro*...

« Vrai signe des temps... (c'est encore M. Maillard qui parle) des temps agités au milieu desquels nous vivons et où non-seulement les intelligences s'obs-

curcissent et se troublent, mais où les caractères s'effacent ou se dégradent! »

.˙.

Le livre étant tout à fait républicain, il est bien évident que cette gracieuseté nous est destinée; mille fois merci, merci, confrère!

Eh bien! franchement, je suis convaincu que s'il avait été possible à M. Maillard de faire deux éditions de son ouvrage, celle du monde des brasseries et celle des gens comme il faut, elles ne se ressembleraient guère. Il savait bien, en effet, que la *famille du Figaro* était une véritable famille pour Duchesne, mais il fallait faire la part des frères et amis et non pas celle du *Figaro*, en disant qu'il s'était acquitté largement et jusqu'au bout de son devoir.

Ce que M. Maillard n'a pas osé dire, il faut bien que je l'écrive aujourd'hui, quelque répugnance que j'éprouve à raconter ce que moi et les miens nous avons pu faire de bon. En tous cas, ce que j'avancerai sans crainte de me tromper, c'est que si ce pauvre Duchesne est là-haut, ce n'est pas de la faute de MM. les démocrates, qui n'avaient d'autre idée que de le faire enterrer civilement.

Arrivons à ma notice sur Duchesne.

*
* *

Il avait commencé sa vie littéraire par des articles de modes et avait épousé la fille de madame Juliette Lormeau, directrice de journaux de modes. Bien qu'il fût instruit, il ne s'était jamais lancé à écrire dans des journaux littéraires proprement dits. Un jour que M. Sarcey avait publié dans le *Figaro* un grand et excellent article contre les brasseries, je reçus une lettre extrêmement bien faite, signée : *Un inconnu*, et dans laquelle la cause des artistes, des gens de lettres, obligés de vivre dans des brasseries, était fort bien plaidée.

Bien que cet article fût admirablement écrit, je me bornerai à en donner seulement un extrait pour rappeler la nature du talent de Duchesne à ceux qui l'auraient oublié. Voici quelques paragraphes de cette lettre qui était adressée à M. Sarcey de Suttières, alors rédacteur du *Figaro*, et qui était intitulée :

LES MÉLANCOLIQUES DE BRASSERIES.

« Beaucoup de lecteurs se sont demandé pourquoi M. Sarcey traite avec ce sans-gêne plus que cavalier, avec ce dédain nuancé de mépris, ceux de nos confrères qui, moins épris que lui de la solitude, recherchent les centres tumultueux quelquefois, mais toujours

intéressants, où naissent du frottement des intelligences la variété des aperçus, de l'échange des idées le complément des études, de l'opposition des caractères l'observation féconde, des services mutuels et de l'amitié la persévérance et les mutuelles consolations?

. . . .

« Veuillez, monsieur, descendre un instant des hauteurs de Sainte-Geneviève, traverser les ponts et aborder le quartier de la nouvelle Athènes. Entrez discrètement, si votre pruderie normale vous le permet, dans une de ces maisons de verre, bruyantes et lumineuses, que vous considérez comme de mauvais lieux, ou tout au moins comme des abris suspects.

« De nombreux compagnons de la plume, de la brosse et de l'ébauchoir, leur vie de la journée étant gagnée à la sueur de leur esprit et de leur front, se sont réunis autour des tables de chêne. Eux aussi, ils aiment le Bourgogne et le Champagne, *parce qu'ils sont Français* tout comme d'autres; mais leur manque de budget exige que la vierge au houblon mouille seule leurs lèvres de sa fortifiante amertume.

« Les verres se choquent, les idées naissent, les cœurs s'ouvrent, les espiègleries et les béatitudes de la précieuse oisiveté se propagent avec la contagion du rire. Les mots partent comme des flèches, les épigrammes pleuvent drues et fines, les allusions ondulent serpentinement, les antithèses cliquètent, les fulgurants

paradoxes crépitent, la Babel des systèmes impossibles et des utopies sublimes s'élève de plusieurs étages, les néologismes les plus audacieusement pittoresques jaillissent de l'improvisation, le carillon des citations macaroniques sonne à toutes volées, l'esprit s'élance de toutes parts en fusées et retombe en gerbe : c'est le bouquet! Baissez-vous, pédagogues, vous en ramasserez quelques étincelles, à moins que vous n'imitiez l'enfant qui, après le feu d'artifice, n'a des soleils éteints relevé que les carcasses!

. . . .

. . . .

« Qu'ajouter à ces extraits de *la Comédie humaine*, qui plaident si éloquemment pour les *mélancoliques de brasseries?* Rien, si ce n'est pourtant, ô professeur, que lorsqu'on s'adresse à cette portion de la jeunesse qui, lasse avant d'avoir combattu, cherche avec plus de sincérité que d'énergie peut-être les moyens de parvenir, il vaudrait mieux être bienveillant qu'acerbe, employer les encouragements plutôt que les injures; car, après tout, les paresseux, et c'est le mot d'un philosophe illustre, sont la réserve de la France! »

* * *

Je publiai cet article, et comme à l'époque où nous vivions il n'y avait pas besoin du piment de la politi-

que pour exciter l'appétit du lecteur, il obtint beaucoup de succès.

Duchesne, fort touché de mon procédé, vint me remercier; il me fut immédiatement sympathique, malgré ses opinions politiques, et dès ce jour il devint mon collaborateur, jusqu'au moment où je le fis secrétaire de la rédaction. Entre autres articles, fort goûtés, il donna au *Figaro* les *Lettres de Junius*, que je publiai sans savoir qu'il en était l'auteur, en collaboration avec son ami Alfred Delvau.

Duchesne était un homme fort aimable, de moyenne taille, aux cheveux abondants et rejetés en arrière tout d'une pièce; ils avaient blanchi dès sa jeunesse; le nez était fin, les yeux ombragés de cils noirs étaient très-doux; sa barbe grisonnante lui donnait un faux air de derviche; il rappelait Faust au premier acte. Il portait un binocle et un chapeau haut de forme.

Ces cheveux, cette barbe le faisaient croire beaucoup plus âgé qu'il ne l'était réellement. Le timbre de sa voix était très-doux. Toujours bien tenu, sans affectation, son plus grand luxe était son linge que j'ai toujours vu d'une blancheur irréprochable, chose bien rare chez un républicain. Il était fort courtois et n'en voulait pas à nos visiteurs s'ils étaient titrés; sa bienveillance pour les jeunes était notoire.

Jamais on ne l'eût pris pour un frère et ami. La

seule concession qu'il leur ait faite était sa fidélité à porter un cache-nez très-volumineux, écossais noir.

*
* *

Enchanté d'avoir rencontré un homme intelligent et assez travailleur pour pouvoir trouver le temps de s'occuper en dehors du journal, je proposai à Duchesne de m'aider à réaliser un plan qui avait été imaginé plutôt par mes amis que par moi, c'est-à-dire de commencer la publication de mes mémoires. Duchesne accepta, et c'est à sa régularité, à sa ponctualité à me faire narrer mes racontars que je dois d'avoir entamé, il y a quelques années, les *Mémoires d'un Journaliste*, dont les trois derniers volumes ont été continués avec mon collaborateur Philippe Gille.

C'est une chose plus difficile qu'on ne peut l'imaginer qu'une pareille besogne ; peu de gens sont capables de la faire, à mon gré du moins. Ainsi, Duchesne avait pour moi un grand défaut, c'est qu'extrêmement instruit, il oubliait que son but devait être, avant tout, d'écrire les impressions d'un homme qui ne craint pas de dire qu'il n'est rien moins que savant. Il bourrait mes anecdotes de réflexions érudites, il allait jusqu'aux citations latines que j'avais tout le mal du monde à faire sortir de mon texte, quand venait le moment de la correction des épreuves : je faisais de mon mieux, et, malgré cela, quand l'article parais-

sait, j'étais toujours sûr de voir encore passer quelque part le bout de l'oreille du savant.

Voici comment je procède, maintenant : sans chercher à *parler écrit*, en l'évitant même autant que possible, je raconte telle ou telle anecdote; je parle très-vite, en sorte que celui qui prend des notes est obligé d'écrire des quarts de mots ou de sténographier. Je ne m'en préoccupe pas, autrement je soignerais mes racontars et je ne serais plus moi. Ces notes prises sont rédigées par mon collaborateur qui, habitué à mon dialogue, à mes tournures de phrases, vient me les lire Je fais mes observations, je tire des lignes de repère qui se croisent en tous sens comme des paraphes de notaire, et qu'en argot de typographie on appelle des *fusées* ou des feux d'artifice, je pique des renvois qui me font dérailler la plupart du temps, parce que tel souvenir en provoque un autre, et ce second travail est donné à imprimer. Les épreuves arrivent, je coupe des passages entiers, j'en ajoute d'autres, je lis tout haut — serait-ce à ma canne coiffée d'un vieux chapeau — les phrases qui me semblent ne pas m'être tout à fait personnelles, et je ne les laisse que lorsque je suis content de leur sonorité.

Ce travail fait, je divise mes mémoires en petites portions de 150 à 200 lignes et je les administre à mes lecteurs à la deuxième ou troisième page du *Figaro ;*

ils ont bien voulu ne pas s'en plaindre jusqu'ici, mais qu'ils soient certains d'une chose, c'est que, ainsi que je l'ai déjà dit, du jour où je sentirais que ma prose les ennuie, elle serait vite rentrée dans mes cartons; je suis, avant tout, l'ami du *Figaro*, et, je le dis bien haut, je ne me suis jamais pris pour un écrivain.

C'est là qu'est pour moi toute ma valeur, si valeur il y a; si pour mon malheur je m'étais cru écrivain, j'aurais aujourd'hui ma garde-robe au mont-de-piété, et si le hasard m'avait donné une propriété, elle serait couverte d'hypothèques bien au delà de sa valeur! Je remercie donc tous les jours le ciel et les professeurs, que je n'ai pas eus, de m'avoir laissé suffisamment ignorant, d'autant plus que, n'ayant rien appris, il est bien certain que je n'ai pas eu grand chose à oublier.

*
* *

Supposez que j'eusse été un lettré, jamais le *Figaro* n'eût pu prétendre au degré de prospérité qu'il a atteint aujourd'hui. En effet, quand un rédacteur en chef passe à l'état d'écrivain, il ne voit plus que sa personnalité, il pense à devenir député, académicien, ministre, etc., il soigne sa gloire et ne s'occupe plus de son journal proprement dit; un homme de talent, écrivant à côté de lui, lui fera ombrage, il ne lui donnera jamais la bonne place dans sa feuille, et, s'il a un succès, s'empressera de s'en défaire; il sera comme

une cantatrice-directrice qui, applaudie dès qu'elle a chanté son morceau, se demande pourquoi on ne baisse pas le rideau dès qu'elle a quitté la scène et trouve qu'il est parfaitement inutile que les autres chanteuses viennent roucouler après elle. Allez proposer à MM. de Précy et About par exemple de mettre leurs articles à la troisième page de leur journal, ils vous regarderont comme un fou et ne sauront pas ce que vous voulez dire. Si j'étais attaché à une feuille dont le directeur fût affligé de prétentions littéraires, je me croirais perdu et je le serais effectivement si on venait lui dire du bien de mon article le jour où il a fait paraître le sien!

La question d'intérêt devrait, dans ce cas, primer toutes les autres. Ce que je veux avant tout, c'est que le lecteur sente qu'il n'y a pas de partie sacrifiée dans mon journal comme dans celui qui est dirigé par un écrivain. Une fois son article donné à la première page, il ne s'occupe plus du reste; une paire de ciseaux et des journaux, et les trois autres pages sont faites. Quand on prend le *Figaro* j'espère qu'on le lit depuis le *Bulletin politique* ou la *Chronique* jusqu'au *Monsieur de l'orchestre*, et qu'on sent que chaque article est écrit par quelqu'un qui fait de son mieux.

Je le répète, il est indispensable qu'un directeur de journal qui veut juger sa feuille en lecteur n'en soit pas le premier ténor; voyez la *Revue des Deux-Mon-*

des dont le succès n'est pas douteux, M. Buloz n'y a jamais écrit une ligne : celui qui commande le feu ne doit pas faire le coup de fusil. On doit se borner à être comme un bon chef d'orchestre, qui ne peut conduire son monde qu'à la condition de ne pas jouer d'un instrument.

En me comparant à un bon chef d'orchestre, je ne crois pas faire de modestie, car les musiciens ne font bien leur partie que quand ils sont certains que celui qui est au pupitre bat correctement la mesure. En effet, remarquez ceci, c'est que des exécutants, qui ont cent fois joué admirablement tel ou tel opéra, sans même regarder leur chef d'orchestre, massacrent impitoyablement et la note et la mesure, si celui-ci vient à les quitter subitement.

Tout est là, savoir conduire ! chose difficile, car de même que vous voyez des chefs d'orchestre qui battent scrupuleusement et intelligemment leurs 2, 3 ou 4 temps, vous en trouverez qui ont l'air de flanquer des coups de fouet comme les postillons, de dessiner des ronds, de retourner une omelette, ou de pêcher à la ligne.

chemin faisant, un mot dit autrefois à l'Opéra :

Un musicien, maltraité par un chef d'orchestre de médiocre valeur, lui répondit un jour :

— Prenez garde : si vous continuez à nous agacer,

nous suivrons les mouvements de votre archet;... ce sera joli!

Je reviens aux journaux et aux faux calculs des directeurs qui croient faire une économie en remplissant leurs dernières pages de mauvais articles et de reproductions. sous prétexte que la première page où ils écrivent est très-bien faite.

J'affirme que rien n'est plus cher qu'un mauvais article ou un article nul. En effet, que sont les frais de rédaction devant un certain tirage?

La rédaction du *Figaro*, par exemple, s'élève à plus de mille francs par jour (car c'est à moi, je le dis avec orgueil, qu'on doit l'élévation des prix de la *copie*); que signifient ces mille francs qui ne varient pas, étendus sur un tirage de près de 70,000 exemplaires? Je tirerais à cent mille et plus que les mille francs en question seraient encore plus insensibles. La véritable dépense se réduit dans ce cas aux frais de composition, de papier, de tirage, de pliage, de mise sous bande, d'affranchissement. Faut-il donc tant regarder à une dépense qui disparaît presque une fois faite et sans laquelle un journal n'existe pas? En résumé un mauvais article occasionne autant de frais qu'un bon, de même qu'un convive imbécile coûte aussi cher à garder à dîner qu'un homme d'esprit; l'imbécile est même plus dispendieux — car l'homme d'esprit parlera et l'autre ne fera que *s'empiffrer!*

Je retourne à mes Mémoires.

J'ai parlé de Duchesne, le premier de mes rédacteurs qui m'ait servi de secrétaire. Je ne veux pas en oublier un autre, que j'ai eu il y a bien longtemps et qui lui ne péchait pas par trop d'érudition, mais qui possédait au plus haut degré l'art de débiter des lieux communs, des clichés de langage, ce que nous appelions autrefois *les petits paquets tout faits*.

Ainsi par exemple dans ses articles de fond j'étais toujours certain de retrouver des phrases prévues comme celle-ci :

— Elles sont allées où vont les neiges d'antan.— Tel père, tel fils. — C'est du petit au grand. — Ainsi que l'archevêque de Grenade, etc., etc. — *Laschiate speranza*. — Autant en emporte le vent. — Les délices de Capoue. — *Sic vos non vobis!* — Rien de brutal comme un chiffre ! — *Errare humanum est*. — C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. — L'enfer est pavé de bonnes intentions. — Le cardinal des mers, comme disait Jules Janin. — Tirez les premiers, messieurs les Anglais. — *To be or not to be*. — Parole autorisée. — Car que faire en un gîte? — *Audaces fortuna juvat!* — Souvent femme varie. — Je me regrette, comme disait madame de Sévigné. — Triste! triste! —Quand on prend du galon. —*Sic itur ad astra*. — *Alea jacta est!* — *Ejusdem farinæ*. — C'est le triomphe de la médiocrité! — Vous êtes orfèvre, mon-

sieur Josse! — Moi, vous servir de tête de Turc! — Rira bien qui rira le dernier. — Soyons attaqués! — C'est le trait du Parthe. — Il n'est si bonne société qu'il ne faille à la fin quitter, disait le roi Dagobert en jetant son chien par-dessus le pont. — L'aristocratie du talent. — Paris vaut bien une messe! — Ce projet de loi est rentré dans les cartons, d'où il n'aurait jamais dû sortir! etc., etc.

Dans ses articles de peinture et d'art, je rencontrais invariablement :

— Peint dans la pâte.— On sent le nu sous la draperie.— La transparence des chairs. — Toujours des glacis! — La morbidesse. — Le flou des couleurs. — La lumière se joue dans le feuillage. — Et votre perspective aérienne? — C'est le triomphe du clair-obscur. — Largement ébauché. — La vigueur n'exclut pas la grâce. — La jeunesse des contours. — Vous avez sacrifié la ligne serpentine. — Que de charme dans cette douce figure. — Mains fines et aristocratiques. — Où sont donc les jeunes? — Vous sacrifiez au goût du jour. — Somme toute peu d'œuvres témoignant d'une aspiration élevée. — Après cela il faut tirer l'échelle.

Pour les exécutions capitales :

— La foule s'écoula silencieuse. — Un grand exemple

venait d'être donné. — Toutes les poitrines étaient haletantes. — L'échafaud dressait sa silhouette sur le ciel brumeux. — Une pluie fine tombait depuis minuit. — Un bruit sourd retentit. — Puis plus rien. — Les lazzis de quelques jeunes filles qui sortaient de la Maison-d'Or. — Le sifflet du pâle voyou. — La justice des hommes était satisfaite ! »

Pour les articles nécrologiques, je trouvais invariablement :

« — Une foule sympathique et recueillie. — Toutes les femmes pleuraient, tous les hommes étaient émus. — Nous venons d'enterrer le comique Z... éclat de rire étouffé dans la tombe. — La triste enceinte ! — La dernière pelletée. — Triste et chère dépouille! — Tout était dit. — C'est un deuil pour tout le faubourg Saint-Germain. — Tout le monde s'associera, nous en sommes certain. — C'était un homme de bien. — Mort sur la brèche, etc. — Celle qui fut pour lu l'ange du foyer! »

S'il s'agissait d'un article de théâtre par exemple, il ouvrait la cage à tous les...

« — Notre jolie transfuge. — Le gracieux escadron féminin. — La maison de Molière. — Il rappelle Cor neille sans le faire oublier cependant ! — Digne émule

— X... qui cache un grand nom sous un pseudonyme de théâtre. — Les saines traditions. — Brûler les planches. — Inexpérience de la scène. — La grande et vaillante artiste. — Émotion inséparable d'un premier début. — C'est l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche. — Encore un effort, mademoiselle. — Quelques franches coupures et nous prédisons à cette œuvre le succès de ses aînées. — *Alas poor Yorick!* — Un ténor, *rara avis!* — Le tout Paris des premières. — L'habile impressario. — Mademoiselle D... marche à pas de géant. — Le public était sous le charme. — Suspendu à ses lèvres. — Charmante d'émotion contenue. — C'est plus qu'une comédie, c'est une bonne action. — Son nom a été jeté aux bravos du public. — Toutes les célébrités parisiennes s'étaient donné rendez-vous à cette solennité littéraire. — Maîtriser son émotion. — Le caissier se frotte les mains (même quand il est manchot), etc., etc. »

On juge du mal que j'avais à extirper toutes ces belles phrases de mes articles!

Ce qu'il y a de plus terrible à penser, c'est que beaucoup de journalistes, en parcourant cette nomenclature de lieux communs, trouveront qu'il en est qui ne sont pas encore tout à fait démodés et se diront en les écrivant : Ah bah! on peut bien s'en servir encore une fois.

J'ai dit plus haut que Duchesne était un lettré; il

avait en outre une qualité qui est peut-être le don le plus précieux pour un journaliste ; il faisait l'article à la minute. Qu'on lui apportât un livre pour en rendre compte, qu'il eût à traiter une question quelconque de politique, de finances, d'actualité, etc., il s'installait sur le premier coin de table venu, à l'imprimerie, n'importe où, et en un instant avait produit un article aussi bien fait que s'il l'eût travaillé pendant deux jours. Je ne connais présentement dans le journalisme que M. Auguste Vitu qui soit doué d'une aussi grande facilité de production.

*
* *

On s'étonnera peut-être que j'aie vécu aussi longtemps et aussi familièrement avec un homme dont les opinions étaient contraires aux miennes; l'étonnement cessera quand je dirai que Duchesne était un républicain exceptionnel, de mœurs douces, d'une tolérance d'homme bien élevé et d'une honnêteté à toute épreuve. Aussi lorsque je cédai le *Figaro* à mon gendre M. Bourdin, et que je fis le journal *l'Événement*, je m'empressai d'emmener Duchesne avec moi.

Bien que mon journal ne fût que littéraire et qu'il lui fût défendu de jamais traiter de questions de politique ou d'économie sociale, l'administration, qui savait bien que mes sympathies n'étaient pas pour le

gouvernement existant, me surveillait incessamment. On cherchait à me prendre en faute ; mais, malgré le travail d'épluchage que subissaient tous mes numéros, je sortais toujours intact de l'examen.

Un jour, pendant que j'étais à Nice, Duchesne fit sur le droit des pauvres un article très-étudié et qui fut très-remarqué, trop remarqué, hélas !

En effet, enchanté d'avoir découvert un semblant de critique d'économie sociale dans l'article de Duchesne, le ministère supprima bel et bien *l'Événement.* On juge de ma surprise ; c'était un véritable désastre pour moi que cette suppression d'un journal qui avait réussi à ce point qu'il tirait 42,000 exemplaires, pendant que le *Figaro* était resté à 3 ou 4,000.

Mon gendre se trouvant pris du mal qui devait l'emporter, et ne pouvant à cause de sa santé conduire le *Figaro* comme il l'eût voulu, je m'adressai à son conseil d'administration pour lui demander de servir les abonnements de *l'Événement ;* la proposition fut acceptée et je repassai armes et bagages à mon ancien journal en fondant ensemble les deux sociétés. De bi-hebdomadaire qu'il était, le *Figaro* devint quotidien ; on sait la vogue qu'il a obtenue depuis ce jour-là. Je ne dois donc que des remerciements à ceux qui, en voulant ruiner mon avenir, m'ont montré du doigt le chemin de la réussite.

Quant à Duchesne, l'auteur involontaire de tous

ces bouleversements, je ne lui adressai pas un seul reproche. Aussi me disait-il souvent : — Quand je pense que je vous ai fait supprimer et que vous ne m'avez jamais dit un mot de cela !

*
* *

Nos relations ont toujours été excellentes, je l'aimais beaucoup ; aussi ne voyais-je pas sans chagrin les progrès que faisait chaque jour la maladie de poitrine dont il était atteint. Sans penser que je pourrais le guérir, mais dans l'espoir d'adoucir son mal, je lui faisais quelquefois passer quelques semaines avec moi à Nice. Jugeant très-bien sa situation, il me disait souvent en parlant de ses enfants : — Ce qui me désespère, c'est cette jeune et nombreuse famille que je laisse derrière moi !

Je me rappelle qu'un jour que nous allions à Menton par la Corniche, il me dit, en faisant allusion à sa position : — Je vous avouerai, mon cher de Villemessant, que je compte bien un peu sur vous !

— Vous plaisantez ! lui dis-je en feignant de rire, que me chantez-vous là ! vous vivrez quinze ans de plus que moi !

L'espérance lui revenait souvent, puis le découragement lui succédait jusqu'à ce que le caprice de cette effroyable maladie lui eût rendu le calme.

Un autre jour encore il me dit :

— Vous me rassureriez bien, vous me rendriez bien heureux, en me promettant une chose.

— Laquelle ?

— Si je meurs, occupez-vous de ma petite famille.

Cette fois je me mis à rire plus fort que les autres et je lui dis : — Je vous le promets.

Je n'étais cependant point en gaieté et je savais bien que je prenais un engagement sérieux.

Il revint à Paris; je restai à Nice.

Un mois après je reçus de lui une dépêche ainsi conçue :

« Mon cher Villemessant, mon fils tire au sort ; je voudrais l'assurer, c'est une affaire de 3,000 francs et la compagnie demande une garantie. Répondez-moi par dépêche; je vous rembourserai sur mes appointements. »

J'envoyai la dépêche demandée. Malheureusement les 3,000 francs que je payai furent inutiles. Quelques semaines plus tard son fils était exempté de droit comme fils aîné de veuve !

M. Maillard savait parfaitement tout ce que j'ai dit plus haut, mais à quoi bon le dire aux frères et amis ?

Ce que j'avais si facilement prévu était arrivé. Duchesne était mort.

On vint m'avertir peu d'instants après son décès.

Immédiatement j'organisai une souscription que, par un mouvement de délicatesse facile à comprendre, je ne mis pas au nom de Duchesne. Beaucoup de bons cœurs répondirent à mon appel. Le *Figaro* souscrivit le premier et le total de la souscription fut considérable.

Chose singulière en apparence, mais qui est toute naturelle au fond, aucun des frères et amis, même de ceux qui vinrent à l'enterrement de leur coreligionnaire politique, ne pensa à figurer sur la liste.

Ce système d'abstention s'explique de lui-même. Tout d'abord il implique une économie; j'ajouterai que les citoyens en question avaient eu soin de combiner leurs plans de façon à donner à leur désertion devant la souscription une apparence toute naturelle.

Avant de parler à sa famille je voulus revoir encore une fois mon pauvre Duchesne; il était étendu sur son lit; sa barbe, ses cheveux avaient poussé pendant sa maladie, je le reconnus à peine; bien ému comme on le pense, je lui serrai la main pour toujours. Il demeurait à Montmartre en face du bal de la Boule-Noire et j'entendais, en le regardant, le bruit des cornets à piston et des grosses caisses jouant des polkas et des quadrilles. Cette scène sera toujours devant mes yeux.

Je passai dans son cabinet de travail. Sur son bu-

reau je vis un livre ouvert et un article commencé; c'était un compte rendu qu'il écrivait pour le *Figaro* et que la mort avait interrompu ! Là je trouvai son fils qui m'apprit que quelques amis de Duchesne voulaient l'enterrer civilement. Plus touché de la douleur de cette famille que par l'outrage fait à la mémoire de mon collaborateur, je demandai s'il avait témoigné le désir que son corps ne fût pas présenté à l'église.

Le fils de Duchesne répondit à ma question en me disant que jamais son père n'avait dit qu'il voulait être enterré comme on le demandait.

Je me rappelai en même temps qu'il était extrêmement lié avec M. Ranc, de l'esprit duquel il m'avait dit le plus grand bien; il l'avait jugé en le faisant travailler à sa publication du *Diable à quatre*. M. Ranc était, selon lui, un de ces amis sûrs dont l'affection ne se dément jamais. Probablement il avait aussi demandé l'enterrement civil; cette dernière preuve d'amitié, plus économique qu'une souscription, avait été fort goûtée par les libres penseurs.

— Vos amis feront ce qu'ils voudront, ajoutai-je en me retirant, je donnerai le plus que je pourrai, mais il est clair que je ne puis faire de souscription en faveur de votre père inhumé civilement. Je ne saurais tromper ainsi les abonnés du *Figaro* qui sont tous gens de bien.

*
* *

Le lendemain j'appris qu'on s'était décidé à faire un enterrement religieux ; je me rendis à l'invitation, je suivis le convoi à pied. Arrivé devant l'église je m'aperçus que la plupart de ceux avec qui j'avais fait la route restaient sur la place au lieu de suivre le corps. Je dois dire que tous les libres penseurs qui étaient là furent très-convenables, et que l'un d'eux, un charmant garçon (le seul qui ait donné cent francs à la souscription) que j'ai toujours trouvé déplacé en pareille compagnie, me dit, pour n'avoir pas l'air de faire une forfanterie en n'entrant pas : — Il fait chaud ! peut-être feriez-vous bien de ne pas entrer dans l'église qui est très-froide !

Je compris ce que cela voulait dire, je remerciai et j'entrai ; je constatai avec plaisir que toutes les femmes sans exception qui avaient suivi le convoi dans la rue avaient accompagné le cercueil jusque dans l'église.

Quand la cérémonie fut terminée, je vis pour la première fois M. Ranc et je lui fis part de mes intentions.

— Vous connaissez, lui dis-je, la famille de Duchesne, il m'a souvent parlé de l'amitié que vous lui portiez, il est vraisemblable que vous allez constituer un conseil de famille pour venir en aide à sa femme et à ses enfants ; dans ce cas, ajoutai-je pour le mettre bien à son aise, je me contenterai de verser

entre vos mains tout l'argent que j'aurai pu faire venir et là s'arrêtera mon intervention.

M. Ranc parut approuver ce projet.

Je crois me souvenir qu'il y eut quelques réunions de ces messieurs ; toujours est-il qu'on vint me dire : Ne vous étonnez pas si vous ne recevez point le montant de notre souscription (le fait est que pas un d'eux n'avait versé un sou), notre argent servira aux nécessités les plus pressées ; quant à nous, nous voulons constituer une petite rente à la famille.

— Deux souscriptions au lieu d'une, répondis-je, j'en suis enchanté pour ces pauvres enfants.

Il est, je crois, inutile d'ajouter pour ceux qui connaissent les frères et amis, que jamais ces messieurs ne donnèrent un franc.

*
* *

Le siége vint et l'on pense ce que dut avoir à souffrir cette famille privée de son chef. Pendant le siége et la Commune, M. Ranc, devenu un personnage, eût bien pu faire quelque chose pour celui qui l'avait considéré comme son ami intime ; la mère des enfants est fort instruite et eût pu être employée de façon à subvenir aux besoins de sa famille qu'elle adore ; elle ne reçut rien que ce que je lui donnais au fur et à mesure, en lui disant d'économiser. Heureusement

pour elle, elle possédait un fils, un jeune artiste peintre de talent, qui a exposé des toiles remarquées aux deux derniers salons ; il a toujours travaillé avec ardeur et a gagné avec son art de quoi vivre et aider sa famille.

S'il est vrai, ce que j'ai le bonheur de croire, que ceux qui sont morts deviennent enfin clairvoyants, Duchesne a dû perdre de grandes illusions sur la solidité de l'amitié de ses coreligionnaires politiques.

*
* *

J'eusse bien voulu ne pas être obligé de raconter tout cela ; mais j'avoue que la lecture du livre de M. Maillard m'a forcé à rompre avec mes habitudes. M. Maillard reproche à Duchesne, républicain, d'avoir écrit au *Figaro ;* bien d'autres, de même que M. Maillard, et plus radicaux qu'il ne pouvait l'être, sont passés aussi à ma caisse, je ne veux pas les nommer aujourd'hui, mais je constate, avec un juste orgueil, que MM. les républicains savent écrire dans un journal réactionnaire quand il s'agit de toucher de l'argent. Je les mets, par exemple, au défi de jamais trouver un légitimiste, un napoléonien ou un orléaniste, qui consente à écrire dans les journaux radicaux, à quelque prix que ce soit.

Peut-être bien n'y a-t-il dans ce fait qu'un acte de

patriotisme; il ne serait pas impossible que MM. les républicains se fissent un devoir de nous tirer le plus d'argent possible, rien que pour nous réduire à la misère et nous enlever nos munitions. En matière de dévouement comme en bien d'autres, je les crois capables de tout.

Ceux qui me connaissent savent qu'il faut que j'y sois forcé pour rappeler le peu de bien que j'ai pu avoir le bonheur de faire. Jamais je n'ai dans ce cas pensé qu'au plaisir que j'éprouvais moi-même, car je ne crois pas à la reconnaissance humaine. Si j'étais tombé dans cette erreur, j'aurais eu trop d'occasions d'en guérir, et puis, j'ai tant de bonheur à oublier, que j'aurais mauvaise grâce à exiger qu'on se souvienne. Autre chose est la haine: on la retrouve toujours et jusque dans les petits-enfants; on se la transmet comme un héritage, la reconnaissance jamais! Ayez une petite dette, on viendra toujours vous présenter votre billet, tandis qu'il est bien rare qu'un héritier vienne vous chercher, le chapeau à la main, en vous disant : Monsieur, voici une somme de... que vous devait le cousin dont je viens d'hériter!

*
* *

Si le hasard me fait entamer ce chapitre, c'est que je voudrais mettre l'attention publique en éveil contre les faux pauvres, les faux indigents qui volent les

secours qu'on est si heureux de donner à la misère.

Demandez à M. de Rothschild, à M. Wallace et à bien d'autres riches bienfaisants, combien de fois leur charité a été mise en défaut par d'impudents escrocs qui les considèrent comme des banquiers donnés par la nature.

La liste des demandeurs du *Figaro* est certainement moins importante que celle de ces messieurs, mais je puis affirmer qu'elle est des plus respectables.

On ne s'imaginera jamais par exemple ce que j'ai eu à payer d'enterrements dans ma vie. La liste en serait plus longue que gaie. Depuis longtemps, dès qu'il vient à mourir dans la misère un pauvre diable qui a écrit ou qui a voulu écrire, on a pris l'habitude de venir demander au *Figaro* de quoi lui faire prendre sa dernière voiture.

Sans compter les *carottiers* qui exploitent tous les sentiments sur une grande échelle.

Exemple :

Un jour, un demi-auteur dramatique fort connu se présente à moi et m'annonce, les larmes aux yeux, que son père ou sa mère, qui habite Toulouse, est à toute extrémité. — Je n'ai pas, me dit-il, de quoi faire le voyage pour lui serrer la main une dernière fois ; veuillez me prêter quinze louis ! C'est une dette sacrée ; vous devez comprendre que je l'acquitterai avant toutes les autres.

Je prêtai la somme.

Il y a peu de temps, je rencontrai mon emprunteur au foyer d'un théâtre, un soir de première représentation. Dès qu'il me vit il vint au-devant de moi et me dit de l'accent le plus convaincu :

— Ah ! monsieur de Villemessant, combien vous avez dû mal me juger; ne croyez pas au moins que j'aie oublié que je suis votre débiteur; si vous le désirez même, je vous rembourserai en articles.

— N'aggravez pas ma position ! lui dis-je en riant.

Il se retira en faisant mille protestations; il ne m'a jamais reparlé de sa dette.

Même école :

J'étais à Nice ; un jeune homme que je connaissais trop pour qu'il pût me demander de l'argent, sous un prétexte ordinaire, parce qu'il les avait tous usés, m'adressa un matin une lettre ainsi conçue :

« Cher monsieur;

« Je fais appel à votre cœur ; mon père est mourant et le hasard veut que, malgré mes brillantes connaissances ici, je manque d'une quinzaine de louis qu'il me faut pour prendre le chemin de fer et aller lui fermer les yeux.

« Vous devez comprendre que dès que je serai de retour, etc., etc. »

Je lui envoyai ce qu'il me demandait pour faire ce triste voyage.

Deux jours après je voyais mon gaillard se promener à Nice avec un crêpe à son chapeau ; quant à la fermeture de paupières de son père, il n'en était plus question.

*
* *

Une petite observation sur la façon de s'exprimer des emprunteurs. Les emprunteurs appartiennent à toutes les classes de la société, mais ce n'est qu'après qu'ils vous ont spécifié la somme qu'ils désirent, que vous pouvez savoir le degré qu'ils occupent sur l'échelle sociale.

Exemple :

L'homme de la campagne demande cent écus.

Le bourgeois ou l'artiste, 300 francs.

Celui qui joue au gentilhomme demande quinze louis.

En principe, il vaut mieux prêter cent écus que 300 francs, et 300 francs que quinze louis.

*
* *

Une chose digne de remarque, c'est que ceux qu'on croit en position de donner sans examen sont tous battus en brèche par les mêmes solliciteurs.

Je disais un jour à Millaud et à Mirès, qui tous les deux étaient excessivement bons et généreux, que

nous aurions dû nous réunir une fois chaque semaine pour lire les demandes de secours en prose et en vers qui nous étaient adressées. Certainement nous recevions tous trois les mêmes circulaires, à cela près que ceux qui faisaient des acrostiches étaient au moins obligés de changer les premières lettres du vers. Il est évident que si on publiait quelques-unes de ces épîtres, on pourrait arrêter un peu ce flot qui monte sans cesse. Généralement la lettre de demande de secours parle toujours d'une mère qui est retenue au lit par quelque maladie incurable ; il s'agit de remèdes à acheter, etc., etc.

Ce qui est terrible, c'est qu'au milieu de ces mensonges effrontés, il y a quelquefois des vérités, et c'est ce qui fait qu'on donne, dans la crainte de se tromper.

Un jour une petite jeune fille se présente dans les bureaux du *Figaro;* elle était âgée de treize ans et paraissait fort intelligente ; ses yeux baissés naturellement lui donnaient l'aspect d'une vierge de Raphaël. Elle vint droit à moi et m'expliqua en quelques mots sa situation.

— Mon père est mort il y a six mois, me dit-elle, ma mère est très-malade, et comme moi et mes deux petites sœurs nous ne vivons que de son travail, je suis obligée de demander des secours. Une personne m'a dit que vous étiez très-charitable, et je viens vous

prier de nous venir en aide, ne serait-ce que pour acheter les remèdes indiqués sur cette ordonnance de médecin.

Et elle me montra effectivement un bout de papier sur lequel je remarquai quelques lignes assez illisibles pour avoir été écrites par un lauréat de la Faculté.

— Mon enfant, lui demandai-je, en la regardant bien en face, tout ce que vous me dites est-il bien vrai?

— Oui, monsieur, je ne mens pas, et si je me suis mal expliquée, c'est que je n'ai jamais mendié. — Vous pouvez venir vérifier ce que je vous ai dit; depuis hier nous n'avons pas mangé.

Je lui donnai, je crois, vingt francs, et elle partit en me remerciant.

Au bout de quelque temps le garçon de bureau du *Figaro* vint me dire que cette petite fille demandait à me parler.

— Faites-la entrer, lui dis-je, elle a sans doute besoin de quelque nouveau secours.

— Monsieur, me répondit le garçon de bureau, je crois devoir vous dire que lorsque cette petite fille est venue dernièrement, sa tenue, son langage, m'ont donné des doutes ; sans en rien dire à personne, je l'ai suivie jusqu'au coin de la rue Rossini et de la rue Grange-Batelière ; là, deux gamins, deux voyous, l'atten-

A cette verte épître était joint un timbre-poste, que je trouvai des plus impertinents.

Dès le lendemain matin on m'annonça la visite de deux amis du comte de R...

Ces deux amis étaient simplement deux témoins, qui venaient me demander raison de mon manque de formes, au nom de ce correspondant malgré moi.

Cette fois, par exemple, je n'y tins plus, et je leur dis avec la véhémence qu'on me connaît :

— Que M. le comte de R... soit bête et mal-appris, c'est son affaire, je m'en soucie peu, et cela ne me donne pas l'envie de faire sa connaissance; mais qu'il ait pu trouver au monde deux ânes bâtés pour se charger d'une aussi sotte commission, voilà ce que je ne comprendrai jamais !

Je me contentai de leur tourner le dos, en ne m'occupant pas de leurs menaces.

Quelques jours après, Millaud, qui avait reçu une lettre semblable à la mienne et qui avait eu la bonhomie d'y donner suite, m'apprenait, sans m'étonner, que le comte de R... était tout simplement un emprunteur d'argent.

*
* *

De la reconnaissance, je me soucie fort peu, je ne saurais trop le répéter, mais je ne puis m'empêcher de constater que la plupart des obligés acceptent généralement ce qu'on fait pour eux, comme étant leur

dû; un peu plus ils croiraient que c'est celui qui donne qui fait une bonne affaire.

Je me souviens qu'un jour d'élan de cœur je voulus faire quelque chose d'agréable aux prisonniers de Clichy ; leur sort m'intéressait tout particulièrement.

J'organisai un bal travesti au casino Cadet qu'on venait d'inaugurer. Il produisit quinze ou vingt mille francs ; une commission fut nommée, et, grâce à notre persévérance, nous pûmes faire sortir un certain nombre de prisonniers; de plus, avec l'aide du directeur, nous vînmes au secours de femmes et d'enfants plus malheureux que leurs maris qui étaient détenus, puisqu'ils n'avaient pas, eux, les aliments que le prisonnier recevait de son créancier.

Ni les uns ni les autres ne m'adressèrent seulement un mot de remerciement.

J'appris à Clichy une chose assez curieuse :

Je m'étonnais de la cruauté qui faisait retenir pour de bien faibles sommes des débiteurs d'une insolvabilité indiscutable et à qui les créanciers étaient tenus de faire une pension de un franc par jour.

— Ne croyez pas qu'il y ait de cruauté là, me dit le directeur de la prison, il n'y a qu'un calcul fort ingénieux. Tous les ans, au premier de l'an ou à la fête du roi, le 1er mai, il est donné, par la reine Marie-Amélie, qui est une sainte femme, une somme destinée à acquitter les dettes des plus malheureux et des

plus intéressants débiteurs, de ceux qu'on sait ne pouvoir jamais payer un sou de leurs créances. Les créanciers savent cela et spéculent ainsi sur l'insolvabilité de ces pauvres diables.

Ah! par exemple! ce fut bien autre chose pour la souscription en faveur des femmes et des enfants des gendarmes assassinés rue Haxo. On se rappelle que dès qu'on put faire un pas dans Paris j'envoyai en hâte, aux familles des victimes, des rédacteurs chargés de remettre à chacune d'elles une somme de quinze louis pour subvenir aux premiers besoins.

Lorsque je vis que la souscription avait porté, j'organisai la distribution en véritable père de famille; on régla des pensions pour les veuves, on prit des livrets de caisse d'épargne pour les enfants, tout marcha admirablement; j'étais enchanté; je ne craignais qu'une chose, c'était de voir mes bureaux envahis par ces pauvres femmes et ces malheureux enfants et que la malveillance, en voyant ce rassemblement, ne dise : — Voilà Villemessant qui se fait de la réclame avec la reconnaissance de ces pauvres gens!

Ma modestie n'eut pas à subir ce cruel supplice. Il faut croire que l'adresse du *Figaro* est moins connue que celle de ces pauvres familles; car nous avons facilement découvert leurs maisons, et elles n'ont pas cherché à connaître la nôtre, je n'ai jamais vu le visage d'une seule femme de gendarme.

Je n'en dirai pas autant de Ducatel. Celui-là est un brave cœur qui, toutes les fois que *le Figaro* a découvert une misère, est venu lui apporter son offrande.

Les inondés aussi ne nous oublièrent pas et des médailles frappées ont attesté leur reconnaissance. J'ai été particulièrement touché du souvenir d'une pauvre femme de pêcheur à qui on avait rendu sa maison; elle vint un matin chez moi et m'apporta une carpe et une anguille en me disant : — C'est notre première pêche, elle est pour vous!

Une autre me donna un petit oranger que je conserve religieusement dans ma serre. J'avoue que quand je le regarde, je ne pense plus qu'aux cœurs qui se souviennent et que je me soucie bien peu de ceux qui oublient.

Je m'aperçois que comme le chien Moustache, qui a servi de préface à mes bavardages, j'ai encore dévié de mon chemin.

Donc, je le répète pour que tout le monde le sache bien, et moi tout le premier, cette partie de mes Mémoires est consacrée à mes anciens rédacteurs; évidemment je n'accorderai pas à tous une place aussi importante que je l'ai fait pour Villemot, etc., que je le ferai pour Nadar, Grousset, Rochefort, etc., mais quand je ne donnerais que dix lignes d'aperçus sur chacun, je parlerai autant que possible de tout le monde qui a passé par mon *Figaro*.

De Théodore Pelloquet par exemple, je dirai peu de chose ; c'était encore un de ceux que les brasseries, que la bohême ont tués. Aucun travail suivi ne valait pour lui le plaisir qu'il avait à discuter devant une table de café, ou dans l'arrière-boutique de ce pâtissier du boulevard Montmartre, chez qui l'on soupait sur une table en forme de piano à queue. Il faut croire que cette vie-là a quelque chose de bien attractif, puisque des gens intelligents l'acceptent, tout en sachant bien qu'on en meurt. J'avoue pour moi que je n'ai jamais pu la comprendre et que je ferai toujours tous mes efforts pour en détourner ceux qui vont s'y perdre.

M. Maillard s'est trompé en disant que Pelloquet est mort comme un vagabond, conduit à l'hôpital, ou à peu près, entre deux gendarmes.

Pelloquet avait été recueilli à Nice par un peintre de talent, et qui, malgré l'état répugnant où était descendu ce pauvre garçon, l'a soigné lui-même jusqu'à la fin. Il était tombé en enfance et ne pouvait plus prononcer un mot dans sa forme. C'est ainsi qu'il disait *Vinjou* pour *Jouvin*, etc. Je vous assure que lorsque je le vis dans cet état je ne m'inquiétai guère de ses tendances politiques, qui n'étaient cependant pas les miennes, et que je ne pensai qu'à adoucir sa triste situation.

Car une chose digne de remarque, c'est que mes-

sieurs les parleurs de brasseries et les citoyens démocrates supportent très-facilement que nous venions au secours des leurs, pendant qu'eux s'abstiennent religieusement de leur prêter aide. Je me rappelle avoir vu ce pauvre Privat d'Anglemont, dont ils revendiquent l'esprit, mourir à l'hôpital sans que l'un de ses amis ait seulement songé à lui apporter deux francs pour acheter des cigares. Il me l'a dit lui-même dans un moment de raison.

Nous avons été certes bien attaqués, bien diffamés par les journaux rouges, mais nous leur pardonnerions si à côté de la colonne des injures qui nous sont destinées ils pouvaient nous montrer celle qu'ils consacrent à la bienfaisance. Que le *Rappel*, par exemple, ne craigne pas de manquer de modestie en étalant ses bonnes œuvres, nous serons les premiers à les proclamer et à dire qu'il faut passer bien des choses à ceux qui ont la tête vive et la langue aiguisée, s'ils nous montrent qu'ils possèdent un peu de cœur.

Le *Rappel*, pas plus que d'autres, ne répondra, et la bonne raison, c'est que dans ces journaux on ne songe qu'à empocher de gros bénéfices, résultat du poison qu'on vend à haute dose à des milliers d'imbéciles. Je me souviens que lorsque ce pauvre Frédérick Lemaître parla dernièrement d'organiser une grande représentation à son bénéfice, le *Rappel* cria bien fort qu'il se faisait inscrire pour une loge de cent

francs. Toute la radicaille tressaillit de joie et d'émotion devant cette belle promesse. Je voudrais bien savoir (la représentation à bénéfice n'ayant pas eu lieu) ce que sont devenus ces cent francs-là, et si Frédérick Lemaître les a jamais reçus.

Et les souscriptions des citoyens, celle de ce pauvre garçon qui s'appelait Victor Noir? Rochefort a prétendu que Millière en avait mangé le montant; mais, de son côté, Millière a affirmé que c'était la maîtresse de Rochefort qui avait dévoré les sommes versées!

Le plus curieux et le plus navrant c'est que les pauvres dindons qui ont souscrit cette fois-là souscriraient encore une autre et seraient enfoncés de la même manière. J'ai dit : pauvres dindons! et j'ai tort de faire descendre ces animaux au niveau intellectuel de certaines créatures humaines; les oiseaux sont généralement moins bêtes que les citoyens, la mésange exceptée qui, comme eux, sera reprise dix fois au même piége.

Je ne puis m'empêcher de rire en pensant que ce sont tous ces farceurs qui, installés aux Folies-Bergère, demandèrent solennellement un beau soir que j'eusse à rendre compte des 40,000 francs que j'avais reçus par pièces de dix sous pour la souscription à l'épée de Mac-Mahon. S'intéressant plus que de raison à cet

argent, ils me dépêchèrent un des leurs, un nommé Falcet, qui vint pour m'interroger et me demander où était le montant de la soucription.

— Faut-il vous l'avouer ? lui demandai-je avec toutes les marques de la plus profonde émotion... la souscription, eh bien ! je l'ai mangée !

Le citoyen se retira là-dessus.

Quant à moi, un peu inquiet pour ce dépôt et pressentant que le peuple souverain armé jusqu'aux dents, irait quelque jour à la Banque de France pour dire son fait à l'odieux capital, je pris bien vite mes mesures.

Le lendemain de la visite que je viens de raconter, j'obtins (difficilement, je dois le dire) que cette somme fût mise sous un autre nom que le mien ; ce qui la sauvegarda des œillades que commençaient à lui faire les frères et amis.

J'oubliais de dire que ce club des Folies-Bergère, si soucieux de ce que devenait l'argent de la souscription pour Mac-Mahon, avait fait de son côté une souscription pour les blessés ; les dindons que j'ai signalés plus haut, attirés par les cris de ces républicains démocrates-socialistes, apportèrent leurs oboles ; le total constitua une grenouille assez rondelette, qui fut immédiatement dévorée par les libres-penseurs.

*
* *

Revenons à mes rédacteurs.

Il en est un dont il me semble voir encore la figure soucieuse, les cheveux et la barbe poussant comme au hasard, les bottes négligées: c'est Jules Vallès. C'était un garçon plein d'ardeur qui donna d'abord au *Figaro les Réfractaires* et *le Dimanche d'un jeune homme pauvre*, deux publications qui obtinrent un succès très-mérité. J'aimais beaucoup son genre de talent, bien qu'il fût un peu monocorde; en effet, la plupart de tous ses ouvrages ont toujours pour point de départ la lutte de l'intelligence contre la pauvreté; belle thèse s'il en fut, mais dont le moindre danger serait de faire croire à ceux qui sont nés pour être d'excellents savetiers qu'il doivent également être de remarquables hommes politiques.

Pas plus que bien d'autres qui sont venus au *Figaro* dans les mêmes conditions, Vallès n'a eu à se plaindre de moi. Je le chargeai d'une chronique dans *l'Événement*, ce qui modifiait beaucoup sa situation de fortune. Ébloui par sa nouvelle position, Vallès n'eut rien de plus pressé que de se procurer, lui républicain, non pas un secrétaire, mais un véritable esclave. C'était Victor Noir; Victor Noir qui, trottin de modiste, ayant perdu un carton de fleurs artificielles en allant prendre son absinthe, avait préféré ne pas rentrer à son magasin. Bon gros garçon celui-là,

doux comme un mouton, tout fier de se draper dans son caban et de montrer les étranges mollets de cuir dont il entourait son pantalon !

Les vingt-quatre mille francs que gagnait Vallès représentaient cent mille francs à ses yeux; il fallait qu'il eût une maison, et c'était Victor Noir qui en composait le personnel. Las de corriger ses épreuves, il voulut lui en confier le soin. Malheureusement Noir avait la grammaire rebelle, si bien que Vallès lui dit un jour :

— Tu ne sais pas l'orthographe !

— Moi ! c'est trop fort ! répondit le secrétaire indigné, vous n'avez qu'à me faire une dictée et vous verrez.

— Soit ! fit Vallès; eh bien ! écris.

Victor Noir trempa sa plume dans l'encre et se prépara à écrire.

— Écris ! lui répéta Vallès avec l'accent d'un professeur : J'ai reçu deux bouteilles de...

Arrivé au mot bouteille et hésitant devant le nombre de *t* qu'il exigeait, Victor Noir se recueillit un instant, puis jetant sa plume avec humeur sur la table, il se leva en prononçant ces mémorables paroles :

— Dame ! si vous me prenez les mots les plus difficiles !

Et la dictée en resta là.

Jules Vallès l'appelait volontiers : mon Noir !

[illegible] de [illegible] de [illegible] réforme [illegible] l'affirme, [illegible] grands [illegible] chose: [illegible] dire [illegible] une [illegible]

[illegible] dans [illegible] avais [illegible] dont [illegible]

[illegible]: [illegible] que je trouvai [illegible] pour [illegible] et [illegible] — [illegible] donner un [illegible] amassant [illegible]

[illegible]; [illegible] que je [illegible] que les frères et amis m'ont trouvé parfois bon à quelque chose.

Depuis que j'ai parlé des quelques ingrats ou plutôt des oublieux que j'ai pu rencontrer, j'ai reçu un déluge de lettres de personnes qui m'écrivent sous toutes les formes : « Monsieur, je ne suis pas oublieux et la preuve c'est que je me rappelle toujours qu'à telle époque vous m'avez prêté une somme de..., croyez bien que dès que je le pourrai, etc., etc. » — Que tous ceux qui ont cru voir une allusion à leur position, dans les anecdotes que j'ai racontées, se rassurent. J'ai si bien oublié que, loin de vouloir les désigner, je ne reconnais pas leurs noms lorsqu'ils viennent à me tomber sous les yeux.

Ils sont bien rares ceux que je me rappelle, et je plains plutôt que je ne blâme les malheureux qui ne gardent que de la rancune des services qu'on leur rend. Il y avait par le monde un pauvre garçon qui s'appelait Glatigny; il avait fait un peu de tout; étant comédien, il avait créé, dans *les Deux aveugles* d'Offenbach, le rôle *important* du monsieur qui n'a qu'à passer sur le théâtre et à jeter un sou ; la légende ajoute qu'un soir que le régisseur avait oublié de remettre à Glatigny sa pièce de 5 centimes, celui-ci, qui vraiment n'était pas millionnaire et en état de faire des avances à l'administration, se contenta de faire le simulacre.

En province il avait un peu figuré ; incapable de se livrer à un travail soutenu, il écrivait par boutades et

ne gagnait sa vie que de temps en temps; un jour Duchesne, qui le connaissait (comme républicain probablement), vint me le recommander; afin d'avoir un prétexte pour lui donner cent francs, je reproduisis dans le *Figaro* un bout d'article qu'il avait publié à Nice. Je n'entendis plus parler de lui pendant quelques mois. Au bout de ce temps j'appris qu'il était appointé dans je ne sais quelle feuille radicale où il m'injuriait en vers et en prose, moi et mes rédacteurs. Chacun comprend la reconnaissance à sa manière.

Glatigny a été l'une des victimes de cette meurtrière bohème qui en a tué bien d'autres que lui.

Lisez les lignes suivantes, méditez-les, et dites si celui qui les a écrites a seulement exagéré la vérité.

⁂

« Nous sommes là, plusieurs, à Paris, qui menons ce qu'on est convenu d'appeler la vie de lutte dans laquelle les athlètes restent les bas croisés, étendus sur le dos, dans la plus parfaite des immobilités, et s'étonnent de ne pas entendre la voix du héraut proclamer leurs noms victorieux.

« Puis, après quatre années de ce labeur acharné, nous nous écrions que les voies sont encombrées et

qu'il est impossible aux *jeunes* de se frayer un chemin. Moi-même ai répété, hélas! ces absurdités et ai mêlé ma voix au chœur des mécontents. Mais, comme pour nous donner un démenti superbe, nous apercevions devant nous, glorieux et fiers de leurs jeunes succès, ceux qui, venus après nous, ne s'étaient pas croisé les bras et avaient eu l'énergie de placer une chaise devant leur table.

« Oh! les voies encombrées! Oh! l'éternel et lâche refrain! Comme si la place n'était pas assez grande pour contenir tous ceux qui ont su prendre leur rang, comme si les voleurs de renommée n'avaient pas eu vingt ans aussi, et n'avaient pas été inconnus absolument. Car, à un moment donné, Alexandre Dumas, à qui on a jeté tant d'injures à la face, est venu présenter quelque part son premier manuscrit, devant lequel les portes n'ont pas dû s'ouvrir d'elles-mêmes.

« Eh bien! je suppose que ces mêmes portes s'ouvrent brusquement à deux battants devant nous, et qu'on nous dise :

« — Entrez, la maison est à vous. Apportez seulement votre manuscrit.

« Nous retournerons nos poches d'un air confus, et nous dirons :

« — Attendez jusqu'au mois prochain. Notre manuscrit est égaré, nous vous en donnerons un autre.

« Alors, ce phénomène simple se présentera, que les gens bien avisés qui auront leur manuscrit sur eux, parce qu'ils auront pris la peine de le faire, deviendront immédiatement des voleurs de place, et c'est ainsi qu'Amédée Rolland, Louis Bouilhet, Alphonse Daudet, et tant d'autres, se sont assis dans le fauteuil destiné primitivement aux paresseux.

« O mes frères, ô paresseux! qu'avons-nous fait depuis les premiers vers adressés à la bonne amie du hasard, muse inspiratrice rencontrée dans un cabaret ou dans un bal public? A combien se monte notre note chez le marchand de papier? Combien de dictionnaires avons-nous usés en les feuilletant?

« Répondons franchement. Lequel de nous a fait un livre, un drame, un poëme?

« Hélas! si Michel Lévy nous proposait d'acheter nos œuvres complètes, à la condition de les lui livrer immédiatement, que répondrions-nous?

« Ici vient se placer la grande objection :

« — Ah! monsieur, ai-je le temps d'écrire! A quoi cela me servirait-il, d'ailleurs, puisque des intrigants se sont fait des chapeaux avec les couronnes qui nous étaient destinées? Sommes-nous des hommes d'action? Non, l'action tue le rêve, et le rêve, monsieur, est la patrie où nos âmes sont à l'aise. A quoi bon matérialiser grossièrement notre sainte, notre immaculée pensée?

« — J'en demeure d'accord, mais comment le public fera-t-il pour apprécier vos admirables poésies, s'il ne les connaît jamais?

« Oh! le rêve! la grande excuse des paresseux! quel homme a plus rêvé que Balzac, dont les livres emplissent une bibliothèque?

« Loin ne nous donc ces récrimination inutiles qui ne trompent personne, hélas! et nous moins que personne. Songeons-y bien, et je parle ici à ceux qui ont réellement quelque chose dans le cerveau, la paresse nous conduira fatalement à l'impuissance. Déjà il nous est arrivé, dans nos rares accès de courage, de nous asseoir pour de bon sur la chaise, devant la table où il y a ce qu'il faut pour écrire.

« Et là, nous sommes restés muets, béants, attendant l'inspiration qui, s'ennuyant de ne jamais nous trouver chez nous, était partie se promener en compagnie de travailleurs.

« Eh bien! secouons cette paresse dont nous sommes la chose lamentable, l'esclave volontaire. Mais que les forces nous reviennent ou qu'elles nous aient à jamais abandonnés, n'insultons pas ceux à qui l'énergie persistante n'a pas failli, et, n'ayant pu être enviés, ne soyons pas envieux! »

*
* *

Et de qui pensez-vous que sont écrites et signées ces lignes insérées dans *le Figaro* le 8 octobre 1863, ces lignes que les buveurs de choppes ne daigneront pas lire? C'est de Glatigny, c'est de ce malheureux qui, on le voit, se rendait bien compte du mal qui tuait son esprit.

Nadar lui-même, qui a la prétention d'être républicain, parlant des gens de brasserie, allait encore plus loin et s'écriait, dans un accès de rage éloquente :

« Ah! les « *blagueurs!* » — Vous la connaissez comme moi, cher monsieur, cette race d'âmes basses, niais et lâches drôles, ricanant — derrière toujours, et à distance prudente! — à toute tentative qu'ils envient de pâle rage; croupiers de brasseries, faces de coquins, bavant au bas de tout, crapauds de marais, limaces des sentiers détournés, et qu'on ne pourra jamais écraser parce qu'ils sont plats comme la punaise et que ça puerait aux doigts! »

Moi qui ne suis ni républicain, ni frère ni ami, je n'aurais jamais osé dire des buveurs de choppes ce qu'en ont écrit Glatigny et Nadar.

Un des grands arguments du livre de M. Firmin

Maillard, c'est que beaucoup de ces pauvres diables qu'il appelle les derniers bohêmes, ne dormiraient pas aujourd'hui dans la fosse commune s'ils n'avaient manqué d'air et de soleil.

Le soleil, c'est ce mot-là qui fit éclore un jour dans mon esprit le projet que j'ai baptisé la *Villa-Soleil.* L'idée était bonne, j'en suis certain, quelqu'un la reprendra peut-être, en tout cas je renvoie au *Figaro* de 1867 ceux qui voudront se renseigner sur le mécanisme que j'avais imaginé pour empêcher un grand nombre d'artistes et d'écrivains de mourir à l'hôpital.

Voilà en résumé comment j'expliquais mon invention, car c'en était une :

LA VILLA-SOLEIL

« Je me suis souvent préoccupé d'une question grave, qui intéresse au plus haut point les gens de lettres. J'en ai déjà parlé; mais je crois qu'il est nécessaire d'y revenir.

« On a publié, à diverses époques, des traités spéciaux sur la *santé des gens de lettres.* Il est hors de doute, en effet, et la science le reconnaît, qu'il y a des catégories d'individus que leurs habitudes, leur genre de vie, la nature de leurs occupations exposent plus particulièrement à certaines maladies qui, ame-

nées par les mêmes causes, ont la même terminaison, presque toujours fatale. Telles sont pour les littérateurs et les artistes notamment la phthisie, l'hypertrophie du cœur, l'épuisement prématuré, affections qui exigent un traitement difficile et coûteux, dont l'abstention des plaisirs tumultueux et l'éloignement de Paris sont une des premières conditions. Malheureusement, ils sont en petit nombre ceux qui usent de ce remède suprême, et, condamnés au dépérissement par les nécessités de leur existence, peuvent interjeter appel et faire casser l'arrêt du destin.

« En général, les hommes qui vivent du labeur de l'esprit, surmènent leur cerveau et lui demandent plus qu'il ne saurait produire, ne sont guère aptes à réparer les désordres de leur organisation désastreusement privilégiée. Les uns, selon le triste mot de Mürger, de cet écrivain charmant tombé victime de ce déplorable paradoxe, se *traitent par l'indifférence*. Les autres, que leur pauvreté ou leur isolement réduit malgré eux à la même inertie, ne se soignent pas du tout. Et comment se soigneraient-ils, s'ils n'ont ni hôtes accueillants, ni famille attentive, ni foyer toujours prêt? Tant qu'ils peuvent aller, ils vont. Puis un jour arrive infailliblement, comme toutes les échéances, où l'extrême lassitude les paralyse, où l'impossibilité de penser et d'agir les saisit tout entiers et les écrase. Alors, il ne faut plus songer à la résistance, il

est trop tard pour demander au soleil lointain le bienfait de ses rayons. Ils s'alitent et ne se relèvent plus.

« Combien ont succombé ainsi, que des soins intelligents, c'est-à-dire opportuns, auraient sauvés ! Il eût suffi peut-être de leur faciliter les moyens de passer quelques mois d'hiver dans un climat moins rigoureux, loin de Paris, de ses agitations, de ses entraînements, de ses meurtrières exigences. Paris est le grand fracasseur et fricasseur de cervelles. Au lieu de lui arracher ses proies, les hommes d'initiative et de lutte qu'il dévore, qu'en fait-on ? On les envoie tout simplement dans une maison de santé (de santé !), où assurément rien n'est épargné de ce qui peut soulager leurs souffrances, mais dont les calorifères ne leur procurent point l'équivalent des salutaires tiédeurs du Midi. C'est le calorifère du bon Dieu qu'il leur faudrait, et voilà comment tout à coup — et trop souvent — éclate une nouvelle qui nous attriste. « Un tel » est mort, dit-on, et c'est fini. Il ne reste plus à ses amis qu'à répandre sur sa fosse de banales et bien inutiles fleurs de rhétorique.

« Étant découvert un endroit salubre et riant, dont la température serait à peu près celle de Menton, de Cannes ou d'Hyères, je voudrais qu'une Société se constituât, qui, avec les ressources que je vais indiquer, y fît construire un hôtel confortable, spécialement destiné à ceux des nôtres qui ont besoin de retremper,

pendant quelque temps, leurs forces physiques ou intellectuelles.

« Pour faire les premiers frais de cet établissement, le *Figaro* donnerait de grandes fêtes, non plus à ses intimes seulement, mais à tout son public de choix, et plus variées, plus éclatantes encore que toutes celles qu'il a déjà organisées.

. . . .

« L'hôtel serait tenu par un gérant que nommerait et surveillerait la Société. Les bénéfices, prélevés sur les dépenses des résidents, au profit de la caisse commune, étant très-minimes, ces dépenses seraient nécessairement très-légères. Je suis persuadé que, sous ce rapport, une habile direction accomplirait des prodiges et ferait paraître monstrueux, ainsi qu'ils le sont véritablement, les prix auxquels messieurs les maîtres d'hôtels ne craignent pas de tarifer leurs consommations et leur trop peu écossaise hospitalité. On arriverait, je suppose, à être nourri et logé pour six ou sept francs par jour.

« Qu'on ne s'étonne pas de me voir descendre à ces détails ; ils sont essentiels, et, en les abordant, j'entre au cœur de la question. L'économie est la base même d'une pareille entreprise.

« Il ne faut pas du reste s'imaginer que la *Villa-Soleil* — je lui donne provisoirement cette désigna-

tion — serait une sorte d'hôtel des invalides de l'intelligence, ni surtout qu'elle aurait la physionomie répulsive d'un hôpital. Point du tout. Ce devrait être au contraire une maison de plaisance, un *buen retiro* plein de poésie et de gaieté, ouvert non-seulement aux travailleurs fatigués, mais aussi aux auteurs qui, pour méditer une œuvre et la mener à bonne fin, cherchent la tranquillité d'esprit et l'oubli des préoccupations matérielles, si nécessaires aux chasseurs d'idées. Remarquez aussi qu'ils ne courraient point non plus le risque de périr d'ennui dans une retraite trop absolue; car ils trouveraient à leur gré la solitude ou la compagnie, une compagnie conforme à leurs goûts. Cette villa serait en effet essentiellement parisienne, quelque chose comme une succursale du boulevard des Italiens, n'abritant que des littérateurs, des journalistes, des artistes, des homme du monde vivant dans notre milieu.

. . . .

« Il va sans dire que lorsqu'un des nôtres se trouverait à la fois malade et momentanément privé de ressources, la Société de la *Villa-Soleil*, lui offrirait une complète hospitalité, aussi durable qu'il serait nécessaire. C'est justement pour ces intéressants invités que serait créé notre lieu de refuge, déguisé en Eldorado. Nos fonds secrets seraient mis au service de ces amis à qui la maladie commanderait le repos, fonds

qui auraient précisément pour but d'alimenter les souscriptions, fêtes, représentations dramatiques, concerts, auxquels nous ne craindrions pas, soutenus par l'excellence de nos intentions, de recourir avec la plus opiniâtre insistance.

« Tout le monde, j'en suis sûr, voudrait contribuer à l'accomplissement d'une si louable entreprise : les propriétaires, en cédant gratuitement ou à bon marché des terrains, les architectes, les médecins, les commerçants, en renonçant à leurs bénéfices ordinaires. Pour moi, j'offre de grand cœur la publicité du *Figaro* et les autres moyens dont je dispose. L'idée est bonne, j'en suis sûr, et j'ai le fervent espoir qu'elle germera et bientôt portera ses fruits. »

Comme on le pense bien, les adhésions ne se firent pas attendre. Les propositions m'arrivèrent de toutes parts.

Des médecins se mirent à ma desposition; M. de Pltescheyeff, M. Alexis Godillot, M. de Germain, bien d'autres, m'offrirent des terrains pour construire ma *Villa-Soleil*.

Nadar lui-même, le farouche Nadar, ne put retenir ici son tutoiement ni son approbation enthousiaste. Nadar tutoie volontiers tout le monde; il l'avoue lui-même dans ses mémoires : « Je suis, dit-il, de par mon habitude, un peu trop générale, le seul être de la création qui tutoie Villemessant, — lequel me dit vous. » Madame George Sand est peut-être l'unique

personne qu'il n'ait pas gratifiée de cette marque d'intimité. Puisque le nom de madame George Sand arrive sous ma plume, je ne puis m'empêcher de citer d'elle un mot que je trouve charmant.

M. Octave Feuillet venait de donner une pièce qui, comme ses aînées, avait obtenu un grand succès. Madame Sand lui écrivit les quatre lignes suivantes :

« Mon cher ami, recevez mon compliment, et, comme j'ai l'âge d'une grand'mère, ce compliment sera une bénédiction. »

J'ai parlé plus haut de la lettre que Nadar m'a écrite à l'occasion de l'invention de la *Villa-Soleil;* voici quelques-uns des paragraphes brûlants qu'il m'adressa :

« *A M. H. de Villemessant.*

« Je voulais t'écrire depuis plusieurs jours, mon ami, et les nécessités de ma boutique m'en empêchaient. Je veux prendre enfin ce soir un instant.

« A la bonne heure, voilà une idée, ta *Villa-Soleil !* et je te prie de croire que je l'ai passée et repassée à mon crible !

« Aux gens qui ont, sans compter, dépensé dans leur vie beaucoup d'enthousiasme, il arrive — quelquefois — de s'apercevoir qu'il n'est que temps de ménager ce qui leur en reste. Tout s'est appliqué à

ruiner nos provisions, et de chimères en déceptions, de déceptions en dégringolades, toujours et partout, après le beau rêve, nous apparaît, sortant par le vantail réaliste, la vilaine tête du chameau diabolique dont parle Cazotte en son *Diable amoureux.*

« Je me suis tout de suite, c'était indiqué, enthousiasmé de la création, pour ceux qu'elle intéresse d'abord, — pour toi ensuite. . . . .

« Du succès de l'entreprise en lui-même il n'y a pas à douter Si parfois pour tel peintre malade, tel écrivain infirme, nous avons pu, nous autres, sans moyens d'action, isolés, réunir les souscriptions de plus pauvres encore, créer à l'hôtel Drouot, par l'encan des dons fraternels, la défense et la protection contre la maladie et la misère, — n'auras-tu pas, toi, par l'énorme bénéfice de ta publicité, et surtout par cet éternel diabolique entrain qui te pousse en avant toujours, et toujours derrière toi enlève les autres, n'auras-tu pas, n'as-tu pas tous les concours acquis : souscriptions acclamées des actionnaires fidèles d'un gérant toujours heureux, envois spontanés des âmes bienfaisantes, offrandes des peintres et sculpteurs, représentations dramatiques, loteries, que sais-je! Ta chance enragée (j'ai connu ça!) te donne partie gagnée avant même que tu aies pris les cartes. Il n'y aura pas jusqu'à l'intérêt personnel dont les combinaisons n'aillent te dénicher des complices imprévus (pour cette fois seulement la fin justifiera tout) et

l'anonyme lui-même te prépare en cette rencontre de douces surprises. . . . .

« Mais réjouissons-nous. Par toi, tout ce qui était sinistre et lamentable s'est enfui. C'est avec le parfum des fleurs, la brise fortifiante, le radieux soleil, que tu traites tes malades. Tu prends pour infirmiers la belle humeur et le bien-être, et pour tisane des sorbets. Plus d'isolement ; les amis et la famille n'ont pas quitté l'affligé, et ton lazaret se nomme *l'Hôtel du Paradis trouvé*. Cazotte avait tort décidément, — que le diable emporte son chameau ! — et toi tu as raison. C'est bien. Je suis content. Et dans ce beau milieu, dit humain, où nous vivons, — si c'est vivre, — par l'antagonisme universel, imbécile et impie de cette société moderne, où chacun dit à son voisin, non plus : *Sois mon frère, ou je te tue !* comme on feignit de l'entendre, mais ce qui bien pis est : *Sois mon frère, pour que je te tue !* il ne me déplaît pas du tout que cette œuvre de bonne volonté et si bien chrétienne, dans le plein sens du mot, soit la fille d'un simple fantaisiste de ton épaisseur, amateur non assermenté, gausseur par vocation, et qui n'a jamais guigné le prix Montyon et les philanthropes professionnels que pour les tourner en bourriques.

« Et vois, quand on s'avise de mettre la main sur une vérité, comme tout vient, de par les harmonieuses

concordances de la logique éternelle, comme tout vient vous accuser, vous souligner, vous confirmer cette vérité : — Par cela que tu te fais utile à ceux d'ici, te voilà précieux pour ceux de là-bas. Où tu frapperas le sol, pour y planter ta première pierre de ce caravansérail de l'intelligence, tu appelles la foule. Une contrée ignorée hier est peuplée et riche demain. Ton sol, du coup, s'est trouvé béni, — *Villemessant* qui bénit! J'en ris avec toi le premier : Mais c'est vrai tout de même !

« Qu'il s'ouvre donc au plus tôt, ton bienheureux refuge. Je les vois tous accourant déjà, hommes de lettres et auteurs dramatiques (puisqu'il paraît décidément acquis que ce n'est pas la même chose), gens de peinture et de musique, statuaires et comédiens — rien des photographes au moins! — Et encore par ci, par là, quelque beau fils déshérité, qui nous aura cherchés, à défaut des siens qu'il ne trouvait pas......

« A toi seul est destinée et appartient cette lettre d'

« *un ami,*

« NADAR.

« *P.-S.* -- Garde-moi une chambre! »

En relisant cette lettre, pleine de cœur, d'esprit et de raison, je ne puis m'empêcher de penser à celui qui l'a écrite, à ce grand garçon, qu'on voyait arpenter

Paris d'un air effaré, roulant toujours quelque nouveau projet dans sa tête.

Je cède à mes souvenirs, et puisque je passe en revue tous ceux qui ont écrit dans le *Figaro*, je veux parler un peu et même beaucoup de Nadar.

Beaucoup de personnes ont la bonté de me dire et de m'écrire qu'elles trouvent les présents Mémoires intéressants.

Je leur accorde d'autant plus volontiers raison, que je me rends bien compte de l'intérêt que peuvent prendre mes historiettes, surtout quand elles sont accompagnées de lettres aussi remarquables que celles de Rachel, de Nadar, etc.

Je suis tellement convaincu de la plus-value que prend mon humble prose à ces intercalations, que je ne résiste pas au plaisir de citer une charmante lettre qu'Alphonse Karr vient de m'envoyer.

Tout y est remarquable d'un bout à l'autre, et je suis certain que mes lecteurs me sauront gré de la leur avoir fait connaître.

Voici d'abord la lettre d'envoi :

« Mon cher Villemessant.

« Je viens de lire un chapitre de vos Mémoires où vous dites : *Je ne compte pas sur la reconnaissance; je me contente de faire le peu de bien que, etc., etc.*

Lisez donc cette lettre que j'ai écrite à Millaud, il y

a bien longtemps déjà, en réponse à une plainte qu'il faisait devant moi à propos de services qu'il avait rendus ; c'est la paraphrase de votre idée : ça peut vous intéresser.

« Tout à vous,

« ALPHONSE KARR. »

Passons maintenant à la lettre en question ;

∴

« Voici en deux lignes, mon cher Millaud, le résumé de votre lettre : Vous êtes riche, vous aimez à faire le bien, mais vous n'avez jamais rencontré que des ingrats ; vous êtes rebuté, et vous allez devenir égoïste. Vous ajoutez le récit de quelques désappointements que vous avez éprouvés. Permettez-moi de vous dire que votre découragement vient de ce que vous vous êtes trompé vous-même ; si vous vous adressez à un pommier et que vous lui demandiez des pêches, il vous dira : « Prenez mes pommes, si vous voulez, « mais je ne produis pas de pêches. » Si vous croyez que l'arbre vous dois des pêches, si vous l'abattez et le brûlez, je vous en avertis, vous regretterez les pommes plus tard. Beaucoup de gens — je ferais mieux de dire presque tout le monde — croient trouver sur les routes de la vie des ombrages parfumés, du soleil, des roses doubles — peut-être des roses bleues — et des fruits savoureux. — Croyez-moi,

cueillez les églantines et les fruits noirs de ronces, sans même vous plaindre des épines — au lieu de passer dédaigneusement devant les haies.

« Vous avez cru que vous pouviez compter sur la reconnaissance des gens à qui vous faisiez du bien. C'était une erreur : vous agissiez en usurier; on ne vous a pas payé ; le diable en rit, et Jupiter ne froncera pas le sourcil pour cela. Au moment ou j'écris, je vois, par la fenêtre qui donne sur mon jardin, un grand sorbier chargé d'ombelles de graines rouges; sur le sorbier sont deux gros merles noirs, qui, de leurs becs oranges, font un festin somptueux aux dépens des baies de corail du sorbier. Croyez-vous que le sorbier exige des merles qu'ils chantent ses louanges, ou qu'il les querelle de ce qu'ils n'ont pas de fruits à lui donner en échange des siens? Non, le sorbier est très-heureux de ce que les merles chantent sous son feuillage jauni. Et voulez-vous savoir ce que les merles chantent? Vous croyez peut-être qu'ils disent : « Oh! le grand sorbier, le généreux sorbier! « qu'il soit béni entre tous les arbres! » Nullement, écoutez-les :

« Oh! les bonnes sorbes! jamais je n'en ai mangé de « si mûres et de si rouges. Moi qui m'inquiétais pour « l'hiver! il y a ici de la nourriture pour jusqu'au « printemps. — Ohé! accourez mes compagnons, et « vous, mes petits, accourez faire un repas délicieux. »

« Vous voyez, il n'y a rien là pour le sorbier, mais cela se chante sur une mélodie suave et joyeuse, et le sorbier jouit de la joie des oiseaux, et il ne désire pas n'avoir de fleurs et de graines pour l'année prochaine. Voyez-vous, la Providence a fait les sorbiers pour les merles ! Si vous êtes un sorbier, faites tranquillement votre état de sorbier, et ne gémissez pas, et ne grognez pas.

« D'ailleurs, malgré vos terribles résolutions, vous ne réussirez pas à changer de nature, vous resterez ce que vous êtes. Lui aussi, le sorbier, quand les merles et les grives l'auront dépouillé, il aura un air assez refrogné ; mais regardez-le au printemps : entre tous les arbres des bois, il sera le premier à étaler les fleurs qui doivent être des fruits.

« Si une porte mal fermée vous empêche de dormir la nuit, vous vous levez pour la fermer, et vous n'attendez pas que la porte vous dise : « Grand « merci ! »

« Eh bien ! si, au moment de vous mettre à table devant un bon feu, vous vous dites : « J'ai rencontré « tout à l'heure mon voisin Pierre, qui revenait de la « ville avant la fin de la journée, c'est qu'il n'a pas « d'ouvrage, — il ne doit y avoir dans sa maison ni feu « ni pain. » Voilà tout votre dîner gâté, il va se mêler de l'amertume à ce gigot qui exhale un fumet savoureux, — vous faites vite porter un pain, un pot de cidre, un fagot et trois livres de viande chez votre voisin

Pierre, et il ne manque plus rien à votre dîner, puisqu'il n'y manquait qu'une chose, à savoir que votre voisin dînât aussi. — Vous doit-il de la reconnaissance? Nullement, à moins que ça ne lui fasse plaisir : il y a des gens à qui ça fait plaisir d'avoir un sujet d'aimer quelqu'un. — Mais s'il n'est pas ainsi construit, il ne vous doit rien du tout. — Lui et ses enfants crieront : « Oh! le bon cidre! oh! le beau « pain blanc! oh! l'excellente soupe! » — et vous, vous ferez un bon dîner — de même que vous dormirez mieux après avoir fermé la porte ou le volet que le vent faisait battre.

« Non-seulement le voisin ne doit rien, mais c'est vous qui lui devez quelque chose. — En effet, vous l'avez mis à même de satisfaire les besoins et l'appétit de l'homme et de la brute, — tandis que lui vous a donné l'occasion de satisfaire les besoins et l'appétit d'un Dieu : faire du bien. — Ceci n'est qu'un côté de la question.

« Un service qu'on rend est une dette qu'on contracte.

« Pierre et sa famille n'avaient pas de quoi dîner, vous vous êtes érigé à leur égard en Providence secourable; très-bien. Mais dans huit jours, dans huit mois, dans huit ans, si, un soir que Pierre et sa famille n'auront pas à souper et qu'ils viendront vous prier de les aider, vous ne le faites pas, vous les aurez

trompés ; ils avaient compté sur vous : vous les volez ; et, je vous le dis en vérité, ils seront vos ennemis et vous feront tout le mal possible. Je ne vous dis pas cela pour achever de vous rebuter, bien au contraire. — D'ailleurs vous obéirez à votre tempérament; si vous êtes né sorbier, vous vivrez et vous mourrez sorbier. Épargnez-vous donc les regrets et les projets. Le sorbier souffrirait bien plus de ne porter ni fleurs ni fruits qu'il ne souffre de les voir mangés par des merles qui s'envolent lorsqu'ils ont mangé sa parure.

« Permettez-moi de vous donner trois exemples et une preuve de ce que je vous dis.

« Quelqu'un, dont il est inutile de dire ici le nom, a reçu de la nature un triste privilége ; — c'est ce privilége, surtout, qui distingue l'homme des autres animaux, et certains hommes des autres hommes.

« Expliquons ce privilége :

« Il fait froid, vous souffrez du froid depuis la tête jusqu'aux pieds, jusqu'aux ongles : — mais naturellement votre souffrance s'arrête là. Vous avez faim, vous remplissez votre estomac, — et naturellement vous n'avez plus faim ; il ne vous reste plus qu'à digérer.

« Eh bien ! il y a des gens qui ont froid aux doigts des autres, et qui, lorsqu'ils ont rempli leur estomac, souffrent encore du vide de l'estomac d'autrui.

« Revenons à l'homme dont le nom ne fait rien à

l'affaire, maintenant que son infirmité est bien constatée.

« Cet homme vit depuis nombre d'années retiré à la campagne, au bord de la mer.

« Un matin que la mer était un peu grosse et houleuse, il revenait de relever ses filets dans un de ses canots ; il vit venir à lui un autre canot monté par un vieux pêcheur et ses deux fils, et il se mit à regarder ce canot avec complaisance. En effet, c'était lui qui, pour tirer une famille d'une misère dont la vue le gênait, avait donné ce canot au vieux pêcheur. Ces trois hommes, depuis les bottes jusqu'aux bonnets, n'avaient rien qui ne vînt de lui. Leur canot marchait bien, et notre homme s'en réjouit. Quelques instants plus tard, il rencontra son second canot, le plus grand et le plus beau, qui avait rompu son câble et s'en allait seul en dérive. Les trois pêcheurs avaient passé à côté et ne l'avaient pas arrêté. « C'est juste, se dit « notre homme, cela les aurait dérangés et leur aurait « fait perdre du temps. D'ailleurs, s'il ne leur a pas « pris l'envie de l'arrêter, c'est que cela ne leur faisait « pas plaisir de me rendre service. Quand, moi, je les « ai obligés, c'est que cela me faisait plaisir, autrement je ne les aurais pas obligés, j'aurais fait comme « eux. »

« Un autre jour, il causait avec le maire d'un village voisin de l'infortune persévérante d'une autre famille de pêcheurs, et il cherchait des moyens de venir au

secours de ces pauvres gens. Le maire donnait de tristes détails sur eux : deux de leurs fils étaient morts à la mer, l'un noyé, l'autre foudroyé, et ces deux fils étaient les deux aînés, c'est-à-dire ceux qui aidaient le père à nourrir la famille.

« — La femme, dit le maire, a écrit ses malheurs.

« X*** se frappa le front.

« — Une idée ! s'écria-t-il, il faut que je voie cette histoire !

« — Pourquoi faire? dit le maire, elle est bien ignorante et vous aurez peine à comprendre.

« — C'est égal, il y a là de quoi les sauver.

« Notre homme alla trouver la femme du pêcheur.

« — Vous avez écrit votre vie? lui dit-il.

« — Qui est-ce qui vous a dit ça?

« — Le maire.

« — Je lui avais dit de n'en pas parler. Ce n'est rien : le soir à la veillée je couche quelquefois sur des bouts de papier ce que je me rappelle de ma vie.

« — Montrez-le moi.

« — Je n'oserai jamais.

« — Faisons mieux : vendez-moi vos papiers.

« — Vous voulez vous gausser.

« — Je ne veux pas gausser. Tenez; deux louis pour vos papiers.

« — Allons donc ! l'épicier n'en voudrait pas pour faire des cornets.

« La femme résista, X*** insista. Ça me gêne dans

mon récit de ne pas avoir de nom pour l'homme en question : appelons-le Jean.

« Jean donna les deux louis et emporta le manuscrit; il le lut. C'était diffus, incohérent, dans une langue impossible : cependant quelques faits avaient de l'intérêt, l'auteur avait évidemment de l'esprit naturel; Jean s'enferma, coupa, hacha, rejoignit, traduisit, etc.,et fit un livre, puis il le fit imprimer. Il n'avait rien changé aux faits; il avait conservé autant que possible la naïveté du langage. Le livre de la bonne femme eut du succès et lui fit une petite célébrité. Jean, qui l'avait fait imprimer à ses frais, lui en envoya quelques centaines d'exemplaires qu'elle vendit très-fructueusement aux étrangers. Il reçut pour elle 500 francs de la duchesse d'Orléans. Elle éleva sa petite maison d'un étage : c'était à qui logerait chez elle des gens qui venaient prendre des bains de mer sur la plage qu'elle habite; elle fit un petit établissement qui prospéra. Jean eut la joie de voir toute la famille dans l'aisance; il n'y avait plus d'exemplaires du livre; il en fit faire une nouvelle édition avec le portrait gravé de l'héroïne. Il lui en envoya un grand nombre qui fut bien vite enlevé.

« Vers le milieu de cet été, il n'y en avait plus. Jean écrivit à Paris pour en faire acheter et lui envoyer d'autres volumes. Mais la commission ne se fit pas très-promptement, et Jean reçut un matin une lettre de la bonne femme, qui lui écrivait « qu'elle était fort

étonnée de ne pas recevoir d'exemplaires de son livre, qu'elle ne lui cachait pas qu'elle était également surprise qu'il ne lui eût, dans le temps, payé que deux louis un ouvrage que tout le monde trouvait si bien; que c'était bien le moins qu'il lui envoyât des exemplaires quand elle en avait besoin, et que, si à l'avenir il ne la faisait plus ainsi attendre, elle voulait bien ne pas élever de réclamations sur les deux louis *que tout le monde trouvait* n'être pas un prix suffisant, etc. »

« — Cette pauvre femme, se dit Jean, — elle ressemble à quelqu'un qui avait trouvé un jour un sac plein de pièces jaunes; il crut que c'étaient autant de louis. Quant il vit que ce n'étaient que des pièces d'argent doré, il maudit celui qui avait perdu le sac et l'appela voleur.

« J'ai eu le tort de faire concevoir à cette pauvre femme des espérances supérieures à ce qu'il m'était possible de faire, et elle m'en veut : c'est bien naturel. D'ailleurs les qualités du cœur qu'elle avait quand elle était pauvre ont disparu avec sa pauvreté : c'est encore bien naturel. La mousse qui pare si richement les pauvres toits de chaume pendant l'hiver se dessèche au soleil de l'été, et se dessécherait encore plus vite si on la transplantait dans une terre fertile. Elle était bonne quand elle était misérable. J'aurais tort de m'étonner et bien plus tort encore de me fâcher : ce serait une injustice.

« Une autre femme, celle-là n'était pas une paysanne : elle avait un chapeau, cette couronne de la bourgeoisie. Il la reçut poliment ; elle venait le prier de jeter les yeux sur un manuscrit de sa composition ; elle ne *lui cachait pas* qu'elle aurait quelque intérêt à en tirer parti si la chose avait quelque mérite. Hélas ! ses vêtements affligés le cachaient encore moins. Jean promit de lire le manuscrit dès le lendemain, et tint parole. En ouvrant le cahier, il faisait des vœux ardents pour trouver un chef-d'œuvre ; déjà il se demandait s'il l'offrirait à Lecou, à Hetzel, à Charpentier, à Lévy, à Souverain, à Didier, etc.

« Dès la fin de la première page, il n'y avait plus d'illusion possible : non-seulement il n'y avait ni style, ni sensibilité, ni esprit, mais il n'y avait pas le moindre soin : l'auteur évidemment n'avait pas relu son cahier.

« Il vit arriver le lendemain avec tristesse. L'auteur vint à l'heure indiquée. Jean lui dit avec la franchise la plus édulcorée qu'il ne fallait pas qu'elle attendît des ressources de la littérature.

« — Avez-vous une autre profession ?

« — Je fais des fleurs artificielles et des plumes.

« — Ça se trouve à merveille : c'était un heureux hasard ; j'ai précisément besoin de fleurs artificielles ; voudriez-vous m'en apporter demain un joli bouquet ?

« — Très-volontiers.

« — Apportez-en un carton plein. Quelques femmes de ma connaissance en ont également besoin ; je vous enverrai chez elles.

« Le soir, Jean avertit quelques personnes, assez heureuses pour être à la fois riches et généreuses, qu'elles auraient, le lendemain matin, un besoin urgent de fleurs artificielles un peu chères. En effet, il paya son bouquet et conduisit la marchande, qui fit d'excellentes affaires ; elle le remercia avec effusion.

« — A propos, dit Jean, et votre manuscrit?

« — Ah! monsieur! jetez-le au feu, je vous en supplie ; je puis vous avouer maintenant que ce n'était qu'un prétexte pour entrer chez vous et vous intéresser à ma situation.

« Jean n'avait pas de feu ; il déchira le papier en deux et le jeta dans un panier.

« A un mois de là, il reçut une lettre de la faiseuse de fleurs ; — elle avait un enfant malade : les médecins ne viennent pas toujours pour rien ; les médicaments d'ailleurs sont chers, et les soins à donner à son enfant l'empêchaient de travailler.

« — C'est juste, se dit Jean, l'Arabe qui a trouvé un puits dans le désert retourne à ce puits quand la soif le reprend ; il est très-naturel qu'elle s'adresse encore à moi.

« Il lui envoya un secours ; la même chose se répéta trois ou quatre fois pendant l'été. Enfin, un jour

elle vint elle-même; elle trouvait de l'occupation à Paris; désormais elle serait à l'abri du besoin; seulement les pauvres ne comptent pas la distance par kilomètres : elle était à vingt francs cinquante centimes de Paris.

« — Parfaitement raisonné, dit Jean.

« Il n'avait que quinze francs; il alla frapper à la porte d'un ami, auquel il fit donner autant. Il fut six mois sans entendre parler de sa protégée.

« — J'aurais mieux aimé savoir qu'elle avait réussi, se dit-il; mais son silence me l'indique suffisamment, et il serait absurde à moi de demander davantage.

« Mais il ne tarda pas à recevoir une lettre. On lui demandait un secours nouveau et assez important. Cette fois il répondit qu'il ne pouvait faire ce qu'on lui demandait; il s'excusait de son mieux; il reconnaissait son tort, mais il était pour le moment très-pauvre lui-même, etc. Il reçut une seconde lettre dans laquelle on le priait d'envoyer à Paris le *manuscrit* qu'on lui avait confié.

« — Mais, ma chère dame, répondit Jean, depuis que vous m'avez donné ce que vous appeliez alors des paperasses, depuis que, par votre ordre, je l'ai jeté au panier, ce panier a été rempli et vidé trente fois.

« Troisième lettre, dans laquelle on le priait sèchement de faire chercher cet *ouvrage*, auquel on tenait beaucoup.

« Jean ne répondit pas.

« Quatrième lettre : « Il est donc vrai qu'il est des auteurs qui s'approprient le *fruit des veilles* d'auteurs inconnus, etc. ! Si on a perdu l'*œuvre*, il est juste d'offrir une juste indemnité ; on attend l'indemnité. »

« Jean continua à ne pas répondre.

« La cinquième lettre était de M. Boucly, procureur du roi. Une partie de la lettre était imprimée et disait :

PARQUET.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

N° 36,579.

« Dans cette lettre, M. Boucly annonçait officiellement à Jean qu'il était accusé de *vol de manuscrit.*

« A la notification officielle, M. Boucly avait bien voulu ajouter de sa main quelques paroles polies pour Jean.

« Mais celui-ci bouleversa sa maison, retrouva le chef-d'œuvre, le porta au parquet et se fit annoncer comme le criminel n° 36,579.

« M. le procureur du roi parut fort indigné contre la dénonciatrice, et se livra à son égard à des menaces assez énergiques.

« Eh bien ! Jean prétend avoir trouvé, non-seulement d'excellentes raisons pour ne pas se rebuter de rendre quelques services dans l'occasion, mais encore une complète explication et justification de la façon

d'agir de la fleuriste. — Les raisons de ne pas devenir égoïste et dur, je vous les ai précédemment énumérées. — La justification de la fleuriste, je ne me la rappelle pas.

« Faites comme Jean, monsieur, obéissez à votre nature, accomplissez votre mission, — ou plutôt faites comme vous voudrez : vous ne vous changerez pas. Pourquoi les bons changeraient-ils ? Est-ce que les *autres* changent ? »

∴

Sans vouloir faire de commentaires ni de variations sur le thème donné par Alphonse Karr, je ne puis m'empêcher d'admirer tout haut l'esprit et le talent de l'homme qui pense si bien et qui rend si nettement sa pensée.

Sans me livrer à des redites en insistant sur le mérite littéraire d'Alphonse Karr, j'avoue que c'est un des auteurs que je lis avec le plus de plaisir et, le dirai-je? avec le plus de confiance. Je crois tout ce qu'il me dit parce que je le sais vrai et informé jusque dans les moindres détails. Son esprit contrôle tout ce que produit son imagination et on peut être certain que les sentiments ou les faits qu'il décrit, il les a observés de ses yeux.

Par exemple, dans ce paragraphe charmant où il dépeint les merles allant becqueter le sorbier, il dit : « Regardez-le au printemps, entre tous les arbres des

bois, *il sera le premier* à étaler des fleurs qui doivent être des fruits. »

Et effectivement le sorbier, comme l'amandier, le prunier, le pêcher, etc., est un des premiers arbres qui montrent leurs fleurs au printemps. Madame George Sand au contraire, qui se donne volontiers comme vivant aux champs, fait ses tableaux avec son imagination et ne les peint pas d'après nature.

C'est ainsi que prise d'un accès de lyrisme, elle s'écrie dans un roman dont j'ai oublié le nom : « L'air était embaumé du parfum des lilas et des acacias ! »

Des lilas fleurissant en même temps que des acacias ! Tous les jardiniers pousseraient des cris d'horreur s'ils lisaient cette phrase-là ! Confondre le printemps de l'année avec son âge mûr, quel sacrilége ! La vérité, c'est que madame Sand a regardé elle aussi la nature, et qu'elle l'a mal vue. Trompée par l'aspect, le feuillage, la grappe fleurie du faux ébénier, elle l'a pris pour un acacia. Bien petite erreur, me dira-t-on ; soit, mais plus importante qu'on ne croit, puisqu'elle me retire la confiance que je dois avoir en mon romancier.

Qu'un critique de musique me dise que le morceau qui m'a charmé l'autre soir à l'Opéra était en *ut*, je le croirai, bien que ce me soit à peu près indifférent ; mais si par hasard j'apprends qu'il était en *sol*, mon critique aura perdu à l'avenir toute créance en mon esprit.

Bref, je me résume ainsi : quand je lis Alphonse Karr, j'accepte sans examen tout ce qu'il me dit, parce qu'il est informé : quand je lis madame Sand, je me recueille pour savoir si elle a dit juste, parce qu'elle s'ést trompée une fois.

Pour revenir à la charmante lettre d'Alphonse Karr, je ne crois pas que prédicateur ait jamais fait en termes plus éloquents une belle et saine leçon de charité.

Revenons à Nadar que j'avais un instant quitté pour Alphonse Karr, ce dont personne ne se sera plaint, j'en suis convaincu.

C'est une chose fort difficile que de biographier cet étrange personnage qui, malgré ses airs insouciants de l'opinion d'autrui, est la susceptibilité même. Sa devise favorite est celle-ci : « Je veux bien embêter les autres, mais je ne veux pas qu'on m'embête ! »

Je ne m'arrêterai pas pour cela, parce que je sais que j'ai affaire à un homme doué de trop d'esprit pour ne pas s'être souvent jugé lui-même. Qui de nous, en effet, dans les grandes circonstances de la vie, au moment où l'on a une importante décision à prendre par exemple, ne s'est pas retiré *dans le fond de sa conscience*, et là, donnant audience à ses pensées, à ses actions, ne s'est pas dit quelque peu *son fait?* En vain l'accusé se débat-il, le juge est toujours plus clairvoyant que lui ; que de choses vraies l'on se dit qu'on ne tolérerait pas d'un autre, et quel tribunal vous ménage moins que celui-là !

Je ne dirai donc pas de Nadar ce que seul il a le droit de dire de lui-même, mais ce qui appartient au public de sa personnalité. Pour moi, Nadar est tout entier dans le portrait d'Alexandre Dumas fait il y a bien longtemps par son fils : « Mon père, disait-il, est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais petit! » On est en naissant, il faut bien le dire, le personnage qu'on sera toute sa vie ; c'est ainsi que Jules Sandeau disait en parlant de M. Jal : « M. Jal naquit *ex-officier de marine!* »

Je sais bien que mes légères appréciations ne feront pas toutes plaisir à Nadar, parce que ce grand enfant (je le répète) vise à l'homme politique sérieux. La plus grande offense qu'on puisse lui faire est de ne pas croire à la sincérité de son républicanisme. Comme il est né exagéré en toutes choses, il ne veut pas passer pour un démocrate à l'eau de rose : « Pas de demi-teintes ! » voilà sa devise ; et malheureusement les gens de grandes teintes de ce parti-là sont ceux qu'il doit forcément répudier comme fusillant, incendiant les monuments et les bibliothèques, brisant les statues, hachant les tableaux, mettant en poudre les objets d'art. Impossible de nier que ceux qui font toutes ces belles choses soient des hommes excessivement convaincus, impossible aussi de ranger Nadar dans leur troupe et, par conséquent, obligation pour nous, à son grand regret, de le compter parmi les gens de demi-teintes.

Nadar, qui par sa haute taille est plus près du bon Dieu que n'importe qui, s'est fait un devoir de ne pas croire en lui. Demandez-lui pourquoi et je vous prédis des étonnements. En effet, s'il est quelqu'un qui doive remercier la Providence, n'est-ce pas Nadar? Au lieu d'être bossu, borgne, rachitique, etc., comme la plupart de ses coreligionnaires politiques qui font en ce moment l'honneur du parti, il est grand, construit comme un athlète et doué de l'aspect le plus sympathique. Il est né écrivain et a prouvé par les quelques volumes qu'il a publiés qu'il aurait pu aisément vivre et s'illustrer par sa plume ; témoin ses remarquables livres : *le Voyage du Géant*, *Quand j'étais étudiant*, etc., etc. Il est venu au monde avec un crayon à la main, un œil bien ouvert sur les ridicules du genre humain et a essayé d'être caricaturiste; immédiatement son nom a été dans toutes les bouches; il est vrai que s'il avait continué cette carrière il eût bien été forcé de frapper sur tout ce qui est bête, odieux et ridicule, de faire comme Cham, Bertall, etc., et de toucher un peu aux frères et amis ! Voilà le crayon laissé de côté comme la plume ! il se fait photographe, industriel ; aussitôt les capitaux se tournent de son côté, ils s'obstinent et reviennent quand il le faut à la charge. Un beau matin, il se fait aéronaute, il réalise ce rêve caressé par tant de savants, et est autorisé à faire son expérience (pourquoi le mot *inexpérience* n'est-il pas français dans ce cas-là ?) au

milieu de la capitale des capitales, en plein Champ-de-Mars de Paris !

Et, avec tout cela, Nadar se prend pour un déshérité et il en vient à nier Dieu tout en le considérant comme un ennemi personnel !

Il suffit de le voir pour comprendre tout ce qu'il y a d'injuste dans ses attitudes d'archange foudroyé.

Plus heureux que M. le comte Waleski qui, selon Mérimée, doué à sa naissance de toutes les qualités humaines, eut le malheur de voir une mauvaise fée dire sur son berceau : « Oui, tu seras beau et spirituel, puisque mes sœurs l'ont voulu, mais tu seras le seul à t'en apercevoir ! » Nadar a cette chance rare de posséder une nature d'esprit qui s'impose et force l'attention. C'est le conteur le plus charmant et le plus pittoresque que je connaisse. Il faut lui entendre dire l'entrevue d'un député et du général Trochu pour savoir jusqu'où peuvent aller sa force d'observation et sa verve de conteur.

Voici en quelques mots bien secs cette historiette si amusante dans sa bouche :

Tout le monde sait que le général Trochu est le causeur le plus [illegible] portable qui ait jamais existé. C'est lui, comme nous le disions dans le *Figaro*, pendant le siège, qui, faisant partie des examinateurs de je ne sais quelle école mili-

taire, demandait à un élève comment il ferait si, commandant une place assiégée, il fallait prendre une grande résolution.

— Je commencerais, répondit l'élève, par réunir mes officiers et...

— ... Et tout naturellement vous leur feriez un discours, interrompit le général Trochu.

Donc, voici l'histoire de Nadar :

X..., un député républicain, désireux de faire une communication au général Trochu, obtient une audience. A peine a-t-il ouvert la bouche que le général se lève et l'interrompt ; fixant sur lui ses petits yeux noirs, fronçant les sourcils en forme d'A, il commence un discours en trois points que le député interloqué est obligé de subir ; il espère que, les trois points épuisés, il pourra parler de son affaire ; vain espoir ! Tout en parlant le général a eu soin d'indiquer d'autres points sur lesquels il doit revenir. Ce n'est rien, il y revient, et parle, toujours ! Il parle un quart d'heure, il parle une demi-heure, il parle trois quarts d'heure, il parle une heure ! Impossible à X... de faire passer un seul mot à travers les bataillons serrés de phrases qui se déroulent à perte de vue ; pas un temps d'arrêt, pas une virgule ! Notre infortuné désespère de pouvoir placer un mot, quand tout à coup la porte s'ouvre, un domestique apporte un guéridon sur lequel est le déjeuner du général.

— Il ne parlera pas en mangeant! pense le député, je suis sauvé.

Sans cesser un instant son discours, le général s'assied, il rompt son pain en parlant, il se sert en parlant! Enfin, il mange! Mais ô terreur! rien n'arrête ce bavardage à jet continu, cette incontinence de parole; il prononce mal, il est vrai, parce qu'il a la bouche pleine, mais il parle toujours!

— Il boira! se dit le visiteur; impossible de parler en buvant; je lancerai ma phrase à mon tour et il verra bien si je lui laisse ensuite proférer une syllabe!

Le moment désiré arrive; le général Trochu se verse du vin, de l'eau, tout en parlant; il approche le verre de ses lèvres, en parlant toujours; enfin, il boit!

Le député ouvre la bouche.

Mais le monstre est sans pitié, il a tout deviné, et, quoique en buvant de la main gauche, il agite vivement la droite en battant l'air comme on fait à un enfant pour l'empêcher de toucher à quelque chose, et lui imposant sévèrement silence, en joignant le regard au geste, il marmotte des *houm! houm!* précipités.

Le contenu du verre est rapidement bu, et le général, solidement réconforté, reprend la parole pour ne plus la quitter.

Quand Nadar raconte cette histoire, le vertige vous

prend, il semble qu'on assiste à la scène et qu'on voie à la fois et les efforts du patient et les cruautés du bourreau.

Si quelqu'un a le don du magnétisme, c'est certainement Nadar; impossible de ne pas l'écouter quand il vous parle et quand il darde sur vous ses yeux qui vous regardent jusqu'au fond de la pensée. Certes, un homme si bien doué n'était guère fait pour être républicain. Bien que débraillée, sa tenue a toujours eu une élégance relative; une vareuse, un vêtement simple, tout l'habillait, tout lui allait bien, on sentait en lui un artiste, une intelligence.

En lisant ces lignes bien sincères, je suis certain que Nadar se dira : « Pour être si aimable, il faut que Villemessant me prépare quelque tour de sa façon, il doit me rouler une pilule bien amère dans tout ce sucre-là! »

Il se trompe.

Je reviens à son athéisme et je me demande comment ce cerveau si bien constitué a pu être ainsi mis à l'envers. Cet homme si intelligent vous dit tranquillement des choses dans le goût de celles-ci : Je n'ai pas présenté mon fils au baptême, mais je suis allé trouver Barbès et je lui ai dit : Barbès, baptise mon fils!

Ah! si, dans notre parti nous faisions de ces âneries-là, en rirait-il assez!

En un mot, cela veut dire qu'il ne croit pas au

baptême, en affirmant qu'il y croit; il n'accorde pas à la religion qui prêche le mieux l'humanité le pouvoir d'influencer heureusement la vie de son fils, et il le reconnaît à Barbès!

Quelle charade! quelle opérette! il faudrait là de la musique la plus folle d'Offenbach. Non, celui-là est encore trop raisonnable; il faudrait exposer Hervé à un soleil ardent, jusqu'à ce qu'il fût encore plus insensé, lui apporter de semblables paroles et les lui faire mettre en musique.

Ce n'est pas tout. Étant donné un homme qui professe de tels principes, cherchez qui pourrait être son ami le plus intime? Vous pensez naturellement à Barbès et vous cherchez parmi les libres penseurs de notre époque. Vous flottez entre Renan, Challemel-Lacour, Raoul Rigault, Littré, Vermersch, Dacosta, Gaillard père, etc., etc. Vains efforts, vous ne trouverez pas! J'aime mieux vous tirer tout de suite d'embarras.

C'est l'apôtre du catholicisme le plus convaincu, le plus violent, le plus injurié, le plus haï par les républicains libres penseurs, c'est M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers!* Et il l'aime et il le respecte et il doit le tutoyer!

O logique humaine!

J'avoue que, d'un autre côté, je ne comprends guère cette sympathie de M. Veuillot catholique intolérant pour Nadar athée intransigeant, à moins qu'ils ne cherchent tous deux à se convertir à leurs opinions. Je

ne veux pour preuve des sentiments de ce dernier que ces trois lignes que j'ai reproduites dans l'*Autographe* et qui ne sont qu'une ardente prière pour Nadar :

Mon Dieu, n'écoutez pas tout ce que dit Nadar; car il est vraiment brave homme et pour moi je l'aime beaucoup.

LOUIS VEUILLOT.

On se rappelle cette magnifique lettre que M. Veuillot écrivit à Nadar à l'occasion du voyage du *Géant* et qui se terminait par ces belles paroles : Souvenez-vous, au moment du danger, quand vous serez entre ciel et terre : *jetez l'ancre en haut !*

Et voyez s'il faut qu'il soit persuasif, j'ai faibli un instant, il m'a fait presque partager ses convictions et j'avoue que j'étais sur le point de croire qu'il avait résolu le problème de la navigation aérienne. Si bien que, lorsqu'il frèta son *Géant*, je ne pus m'empêcher d'y monter et que je serais parti avec lui si nous n'avions été quatorze, et que, comme libre-penseur, il ne m'eût fait descendre, se croyant deshonoré si on avait pu l'accuser d'avoir évité le nombre treize.

Ce n'a été du reste que partie remise, j'ai pris ma revanche un autre jour et j'ai fait mon voyage en ballon.

Entraîné par je ne sais quelle fantaisie, je montai

avec plusieurs de mes rédacteurs dans un ballon qui devait partir de l'École militaire; j'écrivis chez moi que je dînais à mon cercle et je m'élevai *le cœur léger*, plus léger que l'air !

Avant de m'embarquer, j'avais surpris un complôt entre mes rédacteurs ; ils devaient une fois dans les nuages s'approcher de moi et, tirant des poignards et des couteaux, me demander chacun une augmentation. Je n'eus garde de m'apercevoir de la chose ; le signal fut donné, nous partîmes. Accoudé sur le bord de la nacelle, je paraissais m'abandonner à la contemplation de l'immense panorama qui s'étendait sous mes yeux et dans lequel les militaires que je voyais ne me paraissaient pas plus grands que des petits soldats de plomb.

Ainsi que mes mystificateurs en étaient convenus entre eux, ils s'approchèrent de moi pour mettre à exécution leur coupable projet. Aussitôt je tirai deux revolvers de mes poches : — Non-seulement vous n'aurez pas d'augmentation, m'écriai-je en les couchant en joue, mais vous travaillerez quinze jours sans appointements, ou je vous tue! — Le voyage ne fut long d'aucune façon, d'abord parce que nous avions embarqué la bonne humeur avec nous et ensuite parce qu'à bout de forces, le ballon s'abattit dans un parc situé entre Sèvres et Saint-Cloud.

Nous tombâmes au milieu de gens en train de dîner en plein air.

Dès que nous nous fûmes nommés, on nous invita et nous nous mîmes à table.

Au dessert, nous crûmes devoir tirer nos armes de nos poches en affirmant que nous étions de faux rédacteurs et que nous étions l'élite d'une bande de brigands. Il y eut un moment d'hésitation, après lequel on prit le café et l'on se quitta le plus gaiement du monde. Un des nôtres a épousé la fille de la maison ; il est devenu un des gros propriétaires de Suresnes ; pourvu, mon Dieu, qu'en lisant ces lignes il ne se croie pas forcé de nous envoyer quelques bonnes bouteilles de son excellent crû!

Le départ du ballon de Nadar fut bien autrement important que celui de notre modeste aérostat. Tous les journaux l'annoncèrent et publièrent l'entrefilet et le règlement suivants; ce dernier était bien fait pour attirer l'attention publique, comme on va en juger :

Le ballon de Nadar va décidément partir.
Demain dimanche, à quatre heures, il prendra son vol.

Les voyageurs inscrits sont au nombre de *treize*.

MM. Nadar,
Godard frères,
Prince de Sagu Wittgenstein.
Jules Verne,
De Saint-Martin,
Thirion,

Piallat,
E. Delessert,
Jules de Saint-Félix,
Deux *anonymes*,
Siméon (nègre).

Une anecdote sur M. E. Delessert, qui figure dans la liste qu'on vient de lire ; c'est Nadar lui-même qui la raconte :

« — A Londres, un jour de fête, il se promenait, taciturne à son ordinaire, dans les salons publics de Crémorne. — Tout à coup il s'élance à grands coups de canne et les glaces volent en éclats... L'assistance, d'abord stupéfaite, s'indigne ; un cercle, de plus en plus menaçant, se resserre autour du Français insolent qui ose attenter aussi brutalement à la propriété anglaise : des cris sont poussés qui vont être suivis d'effet...

« Delessert se croise les bras, défiant la foule, et d'une voix ferme et en excellent anglais :

« Je suis Français. J'ai vu là des caricatures injurieuses contre mon souverain. Je les ai détruites, et je suis prêt à recommencer. Celui de vous qui n'en ferait pas autant s'il voyait sa reine ainsi insultée dans notre jardin Mabille, celui-là serait le dernier des lâches !

« Et les Anglais d'applaudir. Delessert passe au comptoir, paye la casse et s'en va. »

Comme on le voit, tous les amis de Nadar ne sont pas précisément démocrates. Ce M. Delessert, pendant le siége de Paris, faisait partie du comité des ambulances du comte de Flavigny et a été décoré pour sa belle conduite.

Revenons au ballon de Nadar.

Voici le règlement de bord de l'aérostat le GÉANT. On verra que s'il pèche par quelque chose, ce n'est pas par la tolérance ; jamais constitution n'eut d'allures aussi autocratiques, aussi absolues que celle-là ! Napoléon Ier, qui n'était pourtant pas un grand ami de la liberté, n'eût jamais osé signer un règlement aussi féroce.

RÈGLEMENT DU GÉANT.

ART. PREMIER. — Tout voyageur, à quelque titre que ce soit, à bord du GÉANT, prend, avant la montée, connaissance du présent règlement, et s'engage sur l'honneur à le respecter et à le faire respecter, dans sa lettre et dans son esprit [1]. Il accepte et conserve cette obligation jusqu'au retour inclusivement, à moins de congé acquis.

ART. 2. — Il n'y a, depuis le départ jusqu'au retour effectué, qu'un commandement : celui du capitaine. Ce commandement est absolu [2].

[1] Quelle élasticité ! et où est la limite de ce : *dans son esprit?*

[2] Un commandement ! un républicain qui admet qu'un homme

Art. 3. — A défaut de pénalité légale[1], le capitaine ayant seul la responsabilité de la vie des voyageurs, décide seul et sans appel[2], en toutes circonstances, des moyens d'assurer l'exécution de ses ordres, et le concours de tout voyageur lui est acquis. Le capitaine peut, dans certains cas, prendre l'avis de l'équipage, mais son autorité décide souverainement contre l'unanimité[3].

Art. 4. — Tout voyageur affirme, en montant à bord, qu'il n'emporte avec lui aucune matière inflammable.

Art. 5. — Tout voyageur accepte, par le fait seul de sa présence à bord, sa part d'entière et parfaite coopération à toutes les manœuvres, et se soumet à toutes les nécessités du service, sur toute et première réquisition du capitaine. Il ne peut à terre s'écarter de l'aérostat sans autorisation, ni se retirer définitivement sans congé dûment acquis.

Art. 6. — Le silence doit être absolu au comman-

commande à ses frères. Et l'égalité, ô grand despote de Nadar !

[1] Reproche aigre-doux au Code pénal qui n'a pas prévu les infractions préjudiciables au *Géant*.

[2] Mais le suffrage universel, mais le mandat impératif, mais le droit d'observation des électeurs ! Sont-ils réactionnaires quand ils sont au pouvoir ces satanés républicains !

[3] Ceci est un pur chef-d'œuvre et signifie en bon français : je prendrai votre avis pour suivre en tous points le mien.

dement du capitaine. Ce silence est de rigueur pendant toute manœuvre [1].

ART. 7. — Les vivres ou boissons quelconques qui pourraient être apportés par l'un des voyageurs sont déposés à la cantine commune. Le capitaine seul a la clef de la cantine et détermine les distributions. Les vivres ne seront dus aux passagers qu'à bord seulement.

ART. 8. — La durée des voyages n'est jamais limitée. L'appréciation seule du capitaine décide de la limite. Cette même et unique appréciation décide sans appel de la mise à terre d'un ou de plusieurs voyageurs dans le courant du voyage.

ART. 9. — Tous jeux sont absolument interdits à bord [2].

ART. 10. — Il est rigoureusement interdit à tout voyageur de délester de quoi que ce soit le bord sous aucun prétexte [3].

ART. 11. — Le bagage total de chaque voyageur ne peut excéder en poids 15 kilogr., et en volume celui d'un très-petit sac de nuit.

ART. 12. — Sauf de très-rares exceptions, dont le capitaine seul a l'appréciation, il est absolument

[1] Ah ! si cet article-là pouvait passer dans le règlement de la Chambre !

[2] Voilà, n'est-ce pas, M. Dupressoir, la question des jeux envisagée d'un point de vue bien élevé !

[3] Entendons-nous : il y a lest et lest !

interdit de fumer à bord et à terre en dedans de l'enceinte qui entoure le ballon.

Aucune de ces dispositions n'étant indifférente et la moindre infraction, si puérile qu'elle paraisse, pouvant compromettre la vie de l'équipage, il est ici rappelé de nouveau que c'est à la conscience et a l'honneur de chaque voyageur qu'est confié le respect [1] du présent règlement.

∴

Le plus joli de la chose, c'est que pour ce voyage qui devait se terminer si modestement à Meaux, on avait emporté : 1° une imprimerie; 2° des munitions de bouche dont voici un aperçu : des volailles, — un coq de bruyère, — des pigeons, — des radis (pourquoi pas de la graine, cela pousse si vite et il doit être si gai de croquer des radis entre ciel et terre !), — du blé, — des poules vivantes, pour avoir des œufs frais, — des *canards*, — des vins de Lunel, de Malaga, des gigots, des appareils à faire des sorbets ; — 3° des fusils, des carabines ! des sabres frais repassés pour combattre les tribus des pays sauvages, où le caprice du vent pouvait pousser l'aventure.

Naturellement les journaux trouvèrent quelques moments de gaieté à éplucher le règlement, et celui

[1] Non pas l'exécution seulement : le tyran Gessler exige aussi le respect !

qui dit, en critiquant le menu du Géant : *Ils emportent des bêtes crues, et le règlement interdit toute possibilité de faire du feu à bord !* obtint un prodigieux succès.

Ce n'est pas tout, pour cette même expédition on embarquait non-seulement une imprimerie volante, mais aussi des enveloppes écrites en sept langues : en latin, anglais, allemand, russe, tchèque, italien et espagnol ! et tout cela pour échouer dans le département de Seine-et-Marne !

Une seconde épreuve fut tentée et de laquelle il n'y a point à rire.

Bien que républicain, Nadar sut obtenir ce que bien des inventeurs de systèmes d'aérostats s'étaient vu refuser. On lui donna l'autorisation d'occuper le Champ-de-Mars et d'y faire une seconde expérience. Un nombreux personnel de sergents de ville fut mis à sa disposition et jusqu'à une musique militaire qui devait charmer les longs entr'actes de cette solennité.

Le pouvoir militaire et l'administration avaient dans cette occasion fait preuve de bon goût et avaient agi comme si Nadar ne s'était pas depuis longtemps posé en ennemi acharné de l'Empire.

C'est ici que commence une longue comédie dont le hasard m'a fait suivre toutes les scènes.

J'étais venu dès le matin dans un fiacre, et j'avais

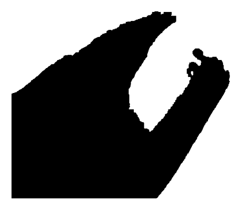
donne l'ordre au cocher de m'attendre jusqu'à la fin de la séance. Nous avions déjeuné sous une tente dressée à une certaine distance du *Géant*.

Tout était prêt pour le départ, lorsque l'Empereur qui avait laissé modestement sa voiture au bout du Champ-de-Mars, se dirigea à pied, sans escorte, jusqu'au groupe que nous formions.

Comment pensez-vous que se comporta Nadar? Naturellement on croira qu'il agit ainsi que toute personne qui est l'obligée d'une autre doit se conduire si cette personne, fût-elle le Pape, lui fait l'honneur de la visiter. Jules Favre, qui n'était point bonapartiste, n'a pas cru manquer à ses convictions en se rendant aux Tuileries pour solliciter de Napoléon III la grâce d'Arabes qu'il avait défendus et qui étaient condamnés. Jamais personne n'a fait un reproche à cet avocat d'avoir salué l'Empereur dans cette circonstance : il y avait la vie de plusieurs hommes en question; dans le cas de Nadar, il y allait de l'avenir de la navigation aérienne, quelque chose d'aussi important que l'invention de la vapeur. On pouvait le croire du moins.

Nadar n'hésita pas; il s'enfuit, abandonnant ses amis, ses aides, son *Géant*. On comprend notre émoi à tous; nous nous demandions quelle serait l'issue de cette escapade; le frère de Nadar, Tournachon, était dans un état d'angoisse indescriptible.

Décidé à ne pas lui laisser commettre un acte de



folie qui atteignait et son entreprise et sa dignité d'homme sérieux, je me mis à sa recherche et je le trouvai blotti, stores baissés, dans mon propre fiacre! Je le tenais enfin.

J'entamai gaiement la conversation pour ne pas froisser son amour-propre qui avait mis toutes voiles dehors; hélas! je n'arrivai qu'à faire éconduire toutes mes bonnes raisons. Voyant que je ne gagnais pas de terrain et que le temps marchait, je lui dis sérieusement cette fois :

— Vous avez absolument tort d'agir ainsi; vous ne pouvez me taxer d'être bonapartiste, moi qui suis régulièrement condamné pour faire de l'opposition au gouvernement, mais enfin c'est le chef de l'État qui est là et vous êtes un homme bien élevé.

A ces mots, Nadar se trémoussa comme s'il était tombé, lui le diable, dans un bénitier.

— Jamais! jamais je n'irai le voir! s'écria-t-il, en imprimant une violente oscillation au fiacre. Le cocher, qui dormait, faillit se réveiller.

— Je vous ferai observer, dans ce cas, lui dis-je, qu'on ne demande pas le Champ-de-Mars à l'homme qu'on exècre à ce point.

— Le Champ-de-Mars est autant à moi qu'à lui! s'exclama fièrement Nadar, le Champ-de-Mars est à tout le monde!

— Mais ce qui vous prouve le contraire, c'est que

tous les Français n'ont pas le droit de s'y installer comme vous le faites aujourd'hui avec accompagnement de musique militaire, de sergents de ville, etc.

— La musique n'est pas à lui ! les sergents de ville ne lui appartiennent pas! c'est la musique de la France, ce sont les sergents de ville de Paris!

Voyant qu'il n'y avait pas à raisonner avec cet homme dont le cerveau était en ébullition, je ne pus me contenir et je lui dis, sévèrement cette fois :

— Écoutez bien, Nadar, vos réponses sont celles d'un enfant, je lis aussi clairement dans le fond de votre conscience que vous pouvez le faire vous-même ; un amour-propre effréné, de mesquines considérations vous font commettre un acte de pure folie. Vous compromettrez votre invention pour complaire à des gens qui ne sont pas vos amis et qui ne vous sauront aucun gré de l'honneur que vous faites à leur opinion. Savez-vous pour qui et pour quoi vous vous conduisez ainsi : pour que quelques piliers d'estaminet attablés en ce moment autour de bocks et de verres d'absinthe décrètent que Nadar a été très-crâne ! vous vous dites : Il y a au fond de la taverne de la rue des Martyrs la pipe à Pelloquet qui ne sera pas contente !

Puis je le laissai et retournai près du ballon.

Quelque désir qu'on ait de remonter dans ses souvenirs, l'actualité vient toujours vous tirer par la manche et dire : — Je suis là !

En donnant la liste des voyageurs qui s'étaient embarqués dans le *Géant* (1re expédition) j'ai nommé madame la princesse de la Tour-d'Auvergne.

Il me semble encore la voir monter dans la nacelle, car moi aussi je devais faire ce grand voyage qui a si malencontreusement abouti à Meaux. Vêtue d'une robe de crêpe rose, la princesse avait plutôt l'air de partir pour un bal que pour une ascension. C'était du reste une grande voyageuse qui bouclait aussi facilement sa valise pour Jérusalem que je le ferais pour Saint-Mandé.

Chose singulière! Nadar, le farouche républicain, était aux petits soins pour la princesse; on ne se serait jamais douté à le voir qu'il était aussi radical qu'il voudrait le paraître.

C'est qu'au fond la logique est impitoyable, et que sans creuser beaucoup sa cervelle, Nadar sait bien, lui, le grand organisateur, le photographe célèbre, que ce ne sont pas les frères et amis qui grossissent les commandites, et que les portraits de souverains et d'évêques qu'il a faits lui ont plus rapporté que ceux des meilleurs démocrates de la terre.

En effet, les citoyens qui payent peu leurs commandes de portraits-cartes, s'en font donner plus de douzaines que les véritables clients, et l'élément com-

mercial de toute entreprise ne trouve guère son compte au chapitre des sympathies politiques.

Je m'en rapporte du reste aux secrètes réflexions que se fait Nadar, quand, caché sous sa serge verte, l'œil dardant à travers son objectif, il a devant lui un prince, un archevêque ou un lecteur du *Rappel.*

.·.

Revenons au Champ-de-Mars, et à ce qui s'y passait le jour de l'ascension du *Géant.*

Pendant le temps de cette longue discussion avec Nadar, l'Empereur, resté devant le ballon, l'examinait avec beaucoup d'attention, ne se doutant pas des émotions que causait son arrivée.

Je le regardais, et j'aperçus, causant avec lui, Feray, un coiffeur de la rue Vivienne qui avait inventé une eau merveilleuse. Tout Paris a connu Feray, et voici le portrait que Nadar en a fait lui-même :

« Barbe blonde en toute venue, chauve comme dix académiciens — fait miroiter dans toutes les rues de la ville, au soleil parisien et à la pluie, depuis tout à l'heure vingt ans, son crâne toujours nu et blanc comme l'ivoire. Ce crâne provoquant, en mouvement toujours, semble appeler les alouettes... Cet ange de la calvitie, ce genou exaspéré exerce une profession honorable en même temps qu'inouïe : l'honnête et

chauve Feray vend de l'eau — *pour conserver les cheveux!* »

Cette fois je me dis que la partie était gagnée; je retournai au fiacre et je dis à Nadar :

— Votre châtiment ne s'est pas fait attendre, Feray est avec l'Empereur, qui est convaincu qu'il cause avec vous et qui certainement le trouve très-bien.

Puis je le quittai, laissant à d'autres le soin de le sermonner. Mon but était, en causant à droite et à gauche, d'aider à passer le temps et de laisser à Nadar celui d'arriver.

Je rencontrai le maréchal Magnan que je connaissais beaucoup.

— Où est Nadar? me demanda-t-il.

— Mon Dieu, lui répondis-je, il est en ce moment auprès d'une de ses parentes à qui l'émotion d'un pareil voyage a donné des attaques de nerfs.

— Ah çà! me dit le maréchal en me regardant dans le blanc des yeux, vous voulez vous f... du maréchal Magnan; je lis dans votre jeu : vous cherchez à amuser le tapis, c'est clair!

Qui avait décidé Nadar? je l'ignore; toujours est-il que je le vis bientôt se diriger vers l'Empereur, qu'il salua à peine.

J'étais à quelques pas du groupe formé par eux, et je haussai les épaules en voyant ce grand garçon gêné,

travaillant pour la galerie, tandis qu'il eût pu être bien heureux, lui inventeur, de voir que le souverain s'intéressait à sa découverte.

Pendant ce temps, le *Géant*, prêt à partir, donnait un mal infini à un cercle de soldats qui le retenaient par ses cordes. Je m'amusais beaucoup en les regardant suivre, pour les maîtriser, les oscillations de ce colosse.

Un d'eux surtout attira mon attention. On eût juré que c'était Lassagne alors qu'il jouait dans *Drin Drin*. Petite veste courte, pantalon garance au fond ballonné, cheveux ras, nez en sifflet de voleur, rien n'était plus comique que de voir ce garçon faire tous ses efforts pour maintenir sa portion de *Géant ;* à certains moments, il était presque soulevé de terre par la corde où il se cramponnait.

— Mon ami, lui dis-je de mon air le plus sérieux, prenez bien garde de vous laisser enlever, le voyage coûte mille francs !

Immédiatement, il lâcha la corde.

L'Empereur, qui avait suivi cette petite scène du coin de l'œil, ne put s'empêcher de rire.

*
* *

Voici comment Nadar raconte, dans le volume qu'il a publié sur le voyage du *Géant*, son entrevue avec l'Empereur :

« Je m'avance rapidement :

« — Je suis M. Nadar.

« — Ah! monsieur Nadar, vous tentez une grande chose!

« Un silence.

« — ... Et on me dit qu'après cela vous pensez vous diriger dans l'air au moyen d'appareils purement mécaniques.

« — Très-certainement nous devons y arriver.

. . . .

« — Et combien d'argent, monsieur Nadar, vous faut-il pour réaliser votre hélicoptère?

« — Je n'en sais pas assez long pour le dire, — mais je n'ai demandé d'argent à personne et je n'en désire de personne; — je veux mériter l'honneur de donner les premiers fonds à CECI...

« Puis — deux secondes et deux pas — et me voilà sur la plate-forme du *Géant*.

« Pendant que le *Géant* s'élève; j'entends la voix de tout à l'heure qui nous crie :

« — BON VOYAGE, MONSIEUR NADAR! »

(*MORALITÉ*)

Eh bien! franchement je relis cette petite scène et je trouve qu'elle est plus à l'avantage de celui que Nadar appelle *la voix de tout à l'heure* (il ne dit pas une seule

fois l'Empereur) qu'elle ne fait l'éloge de celui qui, encouragé dans son œuvre par Napoléon III, eût pu doter l'humanité d'une merveille si le ciel avait fait de lui un grand inventeur.

Lorsque le *Géant* quitta le sol, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Quelqu'un a-t-il des lettres pour le courrier de Meaux?

Je ne sais pas si Nadar goûta beaucoup cette saillie. En tout cas ce fut la dernière note gaie qui retentit alors de la terre à son oreille.

Le voyage fut terrible, et dans un volume écrit de main de maître, Nadar en a fait le récit le plus émouvant que j'aie jamais lu. J'ai publié dans le *Figaro* plusieurs fragments des *Mémoires du Géant*.

Entre autres passages qui ont singulièrement impressionné tout le monde, je citerai celui-ci :

. . . .

« La rapidité de notre projection ne permet à nos yeux que de saisir quelques épisodes.

« De bien loin en bien loin, un arbre isolé, perdu, accourt sur nous, — rapide comme l'éclair...

« Nous venons de le briser comme un fêtu, et nous n'en avons même pas tressailli.

« Deux chevaux épouvantés, les naseaux en terre, la crinière au vent s'efforcent, ventre à terre, de fuir devant nous.

« Mais nous brûlons les distances. — Ils sont déjà bien loin derrière...

« Un parc de moutons répandus passe au-dessous de nous, entre deux de nos bonds, — comme un rêve...

« Mais voici le danger, — le vrai danger !

« A ce moment où, harassés déjà, nos compagnons doivent ressentir comme moi ces fourmillements, ces crampes qui engourdissent et paralysent mes articulations, — nous apercevons devant nous, menaçante, en haut de son remblai, perpendiculaire à notre course, une locomotive en marche traînant son tender et deux wagons !...

« Quelques tours de roue de plus, — et tout est bien fini ! — car une fatalité géométrique veut que nous nous précipitions avec elle, par une coïncidence infernale de temps et de lieu, juste sur le même sommet d'angle !

« Que va-t-il arriver ?

« Précipités dans notre vol d'ouragan, nous allons soulever du coup et renverser la lente machine et ce qu'elle traîne, — ceci ne fait pas l'ombre d'un doute !. — mais nous sommes broyés !...

« Quelques mètres à peine nous séparent de l'ennemi...

« De nos poitrines s'échappe un cri, — un seul ! — mais quel cri !...

« Il a été entendu !

« Le sifflet de la locomotive nous répond... — Elle a ralenti sa marche : elle s'arrête, comme semblant hésiter... et recule enfin, tout juste à temps pour nous livrer passage.... — et le mécanicien nous salue, sa casquette au bout de son bras tendu. . . . .

« — GARE AUX FILS !!!

« Les voici en effet sur nous, ceux-là que nous n'avions pas aperçus, ces quatre fils du télégraphe électrique, — quatre guillotines !...

« Nous avons baissé nos têtes... — Heureusement nous nous trouvons raser bas à ce moment précis. — C'est sur le cercle et ses gabillots inférieurs qu'a lieu la rencontre : un ou deux de nos câbles seulement ont porté sur ces rasoirs...

« — Et nous entraînons ces câbles pendants derrière nous, — comme la queue d'une comète échevelée, — avec les tringles télégraphiques sans fin et les poteaux déracinés qui les soutenaient tout à l'heure !...

« Combien de temps va durer encore l'invraisemblable agonie de ces bonds ?

« Si seulement nous la tenions, cette malheureuse corde de soupape ! Depuis que nous souffrons tous ces supplices, le ballon eût au moins eu le temps de perdre quelque chose de sa force meurtrière !

« Si, au moins encore, elle était à la place désignée,

la prudente échelle de cordes — notre vie peut-être en ce moment — que Delessert avait préparée, mais qui, dédaignée par Louis Godard comme nouveauté superflue, gît pour l'heure à fond de cale... comme à cent lieues de nous !

« Vain regret ! Fouettant de ses zigzags — bien au-dessus de nos têtes et comme pour l'exciter encore — la bourrasque trop lente à son gré contre ces téméraires qui ont appelé la mort, — la damnée corde semble se rire de nous...

« — Jules !... Monte sur le cercle !... — s'écrie Louis.

« Le jeune homme lève les yeux, — et sa tête se baisse avec découragement.

« — Impossible !... a-t-il répondu d'une voix étranglée.

« Trop impossible en effet, même alors à la souplesse exercée de ce gymnaste de vingt ans. En supposant que ses muscles meurtris ne soient pas déjà hors de service comme les nôtres, — comment trouverait-il entre ces bonds dévergondés, les quelques secondes de calme à peu près parfait pour se hisser des deux ou trois brasses qui nous séparent du cercle...

« Pourtant c'est là, là seulement pour tous, que peut s'entrevoir une lueur de salut...

« — Monte !!! dit l'aîné.

« Obéissant, il tente — et d'un choc, retombe haletant sur notre plate-forme oblique...

« — MONTE ! ! !

« — Je ne pourrai jamais ! — dit l'autre avec désespoir... — Je suis trop las !...

« Il essaye encore pourtant...—et retombe encore...

« C'était trop certain ! Pourquoi alors cette tentative folle ? Notre destin à tous n'est-il donc pas décidé ? Est-il une puissance humaine qui puisse nous arracher à l'arrêt prononcé ? N'en avons-nous pas pris notre parti, tous tant que nous sommes là ?

« — Pourquoi donc séparer et dépêcher avant nous celui-ci ?

« Ce n'est pas le dévouement que vous lui imposez, c'est le sacrifice !... — un sacrifice plus qu'inutile, inique !...

« — MONTE ! ! !... — dit l'aîné, encore.

« — MONTE ! ! !...

« Deux voix que je connais s'élèvent :

« — Ne montez pas, Jules ! vous vous tuez !

« — Ne montez pas, monsieur !...

« Thirion — j'en étais sûr ! — a eu la même pensée, — car il parle de décharger son revolver dans le ballon.

« Je lui crie de n'en rien faire... Que produiraient six balles chétives sur cette immensité ? — Et puis le temps, — le temps seulement de tirer l'arme de sa poche !... lorsque nos deux poignets ensemble ne suffisent même pas à nous retenir ?... — Quant au risque d'inflammation du gaz par l'explosion de la

poudre, cette alternative, à l'heure qu'il est, n'offre guère d'intérêt...

« Pour la troisième fois, le jeune homme est en l'air... sur les épaules d'Yon et de Thirion, les plus valides et les moins empêchés, qui sont parvenus à se rapprocher sous lui, — l'échelle vivante se tasse et se relève, — il se hisse rapidement au cordage tendu... — il monte... un dernier effort encore !...

« Il y est !!!

. . . .

« Mais voici quelque chose de plus sérieux :

« — Que peut être — bien loin encore — ce point qui s'obstine depuis un instant devant nous ?

« Il approche, droit devant, toujours : il est rouge, — d'un rouge de sang versé, — ce point sombre, fascinant qui grossit de seconde en seconde comme une sinistre menace... Il avance vers notre œil, — sûr comme la balle visée... le voici... — Il n'y a plus à douter.

« C'est une large et haute maison !

« — C'est la mort, pour ce coup ! Eh bien ! non : — elle vient de changer d'avis au moment dernier, cette maison de bourreau !... — La voilà qui se précipite sur notre gauche...

« Elle est bien loin !... »

* * *

Je ne puis que renvoyer au volume qui a été publié par Nadar lui-même pour se rendre compte des différentes péripéties de ce drame de l'air.

J'ajouterai à cela que Nadar avait, outre ses amis, emmené malgré lui sa femme avec lui, et qu'il a dû souffrir toutes les douleurs qu'un homme doit ressentir.

Mais pensant que l'un des deux a précédé l'autre dans la tombe, je ne puis, toute proportion gardée, mieux comparer cet homme qu'à l'empereur Napoléon III qui, parti aussi légèrement pour une expédition non moins hasardeuse que celle du *Géant*, a vu s'effondrer son empire, tomber les amis qu'il avait entraînés, pour [illegible] de laisser un grand nom à sa femme et à son fils.

On ne saura jamais le dernier mot de l'orgueil humain!

* * *

D'où je conclus que Nadar eût mieux fait de constater que la nature avait fait de lui un charmant caricaturiste, un homme d'esprit créé pour rire des travers de tous les gens qui politiquent, sans se compromettre dans aucun parti.

Mais on ne raisonne guère avec les enthousiastes. Allez donc réglementer les élans du cœur ou de l'esprit de celui qui, rencontrant un de ses amis, avant



ou pendant la Commune, lui dit avec l'autorité de la conviction :

— Retenez bien ces paroles, souvenez-vous-en toute votre vie : Millière c'est l'avenir de la France !

Son ami se garda bien de le contredire, mais ce qui prouve qu'il avait bien compris la prédiction de Nadar, c'est qu'une heure après il prenait le chemin de fer et fuyait la capitale !

Nous ne nous voyons plus aujourd'hui avec Nadar; il n'est cependant pas plus mon ennemi que je ne suis le sien. Nous avons fait route différente. Je suis resté ce que j'étais; il s'est laissé entraîner très-volontairement dans un certain courant qui ne devait pas être le sien et qui le repoussera toujours.

La dernière fois que je l'ai vu, c'est un hasard qui nous a fait nous rencontrer.

C'était à l'exposition des sculpteurs qui concouraient pour la statue du *Figaro*.

Nous nous trouvâmes face à face; pas de fuite possible.

Nadar, l'homme hardi, le grand *tutoyeur*, me parut un peu embarrassé; il ne savait comment me parler; allait-il ou non me tutoyer? Le *vous* est bien dur après le *toi;* on n'ose pas l'employer, on aime mieux les circonlocutions, on espère tout dire avec des *on*, des troisièmes personnes un peu gauches, qui font faire au langage des détours d'une demi-lieue!

Oh! les enfants!

— C'est très-bien tout cela! me dit-il en me désignant les statues qui nous environnaient.

— Mais oui, répondis-je, je suis très-satisfait.

Et comme il n'osait pas me dire : *tu as* ou *vous avez* toujours de la chance, il accoucha de :

— Toujours de la chance!...

— Mais oui, lui répondis-je, et en voici la raison : c'est que depuis vingt ans je travaille comme un mercenaire et que toutes mes pensées, mes actions, je les rapporte à mon *Figaro*.

Puis, il ajouta, toujours sans *vous* ni *toi* :

— Et on se porte bien?

— Toujours très-bien!

La conversation réduite à ce point ne pouvait se prolonger bien longtemps.

Nadar se retira aussi embarrassé qu'il était venu; il regardait du coin de l'œil tous ceux qui passaient près de nous dans la crainte peut-être de voir quelqu'un de connaissance et d'être compromis.

Et moi j'avais cette phrase sur les lèvres : N'ayez pas peur, mon cher Nadar, Pelloquet n'est plus là, et pour emprunter le langage des frères et amis : *il a cassé sa pipe!*

*
* *

Un long détour, une excursion dans la vie de Nadar m'a fait retarder la fin de l'histoire de la *Villa-*

Soleil. La belle lettre qu'il m'avait écrite a été cause de cette diversion.

En tous cas, elle prouve que l'idée fut bien accueillie partout. J'étais parti pour Nice et avec l'ardeur qu'on me connaît, emmenant avec moi presque toute la commission provisoire chargée d'explorer les localités qui m'étaient signalées à Hyères, Saint-Pierre-des-Horts et au golfe Juan, Saint-Raphaël, Antibes, etc.; cette commission était composée de moi, de M. Dumont, de MM. Dennery et Siraudin, représentant les auteurs dramatiques, Paul Féval, représentant la Société des gens de lettres, Victor Massé, représentant les compositeurs de musique, de Rochefort et Adrien Marx, représentant les journalistes.

Après avoir visité presque toute la côte, nous nous arrêtâmes à un endroit qui paraissait remplir toutes les conditions du programme.

La situation qui fut choisie était merveilleuse; la mer, les montagnes, les bois d'oliviers, d'orangers, nous donnaient comme vue et comme pureté d'air tout ce qu'on pouvait désirer. Tout était prévu pour que cet asile offert aux gens de lettres et aux artistes n'eût rien de l'hospice. Il fallait que chacun se crût chez lui et y fût réellement. Un casino devait être établi près de là et devait, dans la belle saison, produire des soirées fructueuses à notre œuvre. Tous les artistes, et la Patti elle-même, s'étaient mis à notre disposition. Les voyages gratuits en chemin de fer

étaient assurés à nos malades; ceux qui auraient pu payer l'auraient fait; quant à ceux qui n'auraient pas eu les moyens d'acquitter les frais de pension, ils auraient été assurés de la discrétion la plus complète.

Nous avions pensé à tout, jusqu'aux omnibus, jusqu'aux télégraphes, jusqu'aux plus petites choses.

Que pensez-vous que dirent la plupart des journaux en apprenant ce que je venais de faire?

Un de ceux qui représentent le mieux la presse infime, et qui avait à sa tête un maître chanteur de bas étage (inutile de le désigner davantage), me tourna en ridicule; on parla du Petit-Manteau bleu, on cria que je voulais me faire de la réclame. Naturellement, je m'occupai peu de ce monde-là, qui ne saurait guère que dire si le *Figaro* venait à disparaître. Dédaigneux, comme je l'ai toujours été, des injures qui partent de trop bas, je continuai à faire ce que je croyais, — ce que je crois encore une bonne action.

Sarcey lui-même, un homme intelligent celui-là, crut devoir me lancer aussi une flèche: il blâma l'idée dans le fond et dans la forme, la critiqua en disant que ce n'était là qu'une aumône blessante, etc., etc. — Dans ce cas, ajoutait-il, je demanderai une part en argent.

J'étais déjà dans cette affaire de plusieurs milliers de francs, tirés de ma poche, lorsqu'un jour, déjeunant avec une personne à qui je venais d'expliquer mon projet, j'eus l'étonnement de m'entendre dire par

elle : — Vous avez raison, tout naturellement vous allez accaparer une grande quantité de terrains et vous les vendrez le prix que vous voudrez. Jamais vous n'avez fait une plus belle affaire!

Celui qui m'adressait ce compliment, sans penser qu'il pouvait m'être désagréable, était un homme très-expert en affaires, mais qui ne comprenait pas grand'-chose à la philanthropie.

Le dégoût me prit immédiatement; l'idée de penser que je pouvais être méconnu par d'honnêtes gens me fit renoncer à un projet que les criailleries infimes n'auraient jamais pu ébranler.

Je renonçai à la *Villa-Soleil*, et jamais depuis je n'ai pensé à m'en occuper.

Je ne pus cependant m'empêcher de me rappeler de temps en temps qu'en cette affaire, comme en bien d'autres, j'avais l'imprudence de puiser dans ma propre caisse quand tout le monde croyait que c'était dans celle du journal, et que pendant que je jetais mon argent un peu au hasard, mon associé, M. Dumont se faisait scrupuleusement rendre cent sous par le *Figaro*, quand d'impérieuses nécessités avaient pu le contraindre à les tirer de son porte-monnaie.

A ce sujet Adrien Marx, qui était des nôtres dans ce voyage à la découverte, vint nous dire un matin :

— Vous savez la nouvelle? M. Dumont va remporter à l'Exposition universelle un des plus grands succès qu'on ait jamais vus ; il est l'auteur d'une découverte

que lui envieront tous les mécaniciens de l'univers entier.

— Mais, fit l'un de nous, il n'est pas ingénieur?

— Mieux que cela, il est ingénieux, continua Marx, il va exposer un mécanisme tout à fait extraordinaire; c'est une machine à couper les liards en quatre!

Peut-être bien que si mon idée avait été mise à exécution, bon nombre de ceux que M. Firmin Maillard a couchés dans la fosse commune n'y seraient pas maintenant; mais qu'y faire? il est des jours où les gens vous retirent jusqu'au plaisir de faire un peu de bien!

Le projet, je l'ai dit, est toujours bon; ce que je n'ai pu faire, un autre l'exécutera peut-être. Sur cet endroit charmant entre tous, M. Pletscheïeff a fait construire un superbe hôtel. J'ai assisté à son inauguration que tout Nice avait voulu voir. Je n'ai cependant pas eu le courage de me mettre à déjeuner dans cet hôtel qui me rappelait l'insuccès d'un projet que j'avais tant caressé; je pris un prétexte pour ne pas m'asseoir à table, et je partis le cœur gros.

Dennery s'est installé à côté de ce bel hôtel, sur le terrain même que j'avais choisi, et qui était couvert de huit magnifiqnes chênes verts, car nous avions, nous, les membres de la commission, choisi chacun 1,500 mètres de terrain, que nous avions tenu à payer, pour qu'on ne crût pas à une spéculation. Dennery a bien fait de toutes façons, car il a réalisé en petit ce

que je voulais organiser en grand, en ce sens qu'il a fait de sa propriété une sorte de *Villa-Soleil,* où l'on trouve toujours quelque artiste en convalescence. Plouvier, Breton, y ont passé tour à tour, Cormon y a retrouvé la santé; c'est là qu'avec Dennery il a fait *les Deux Orphelines,* ce qui prouve qu'une bonne action porte quelquefois bonheur.

*
* *

Je continue la revue de mes rédacteurs, et je tombe sur ce nom : Paschal Grousset.

Je dirai tout à l'heure quel était le fond du caractère de cet homme, qui devait jouer plus tard un rôle si étrange parmi les acteurs de la Commune.

En regardant Paschal Grousset, on eût été à cent lieues de supposer que c'était ce que l'on appelle un républicain. Figurez-vous un homme soigné, élégant jusqu'à la recherche, pantalonné, gileté d'une façon irréprochable, coiffé d'un chapeau luisant et brossé comme s'il sortait de chez le chapelier. C'était ce qu'on appelle un joli garçon, aux grands yeux ombragés de longs cils, qui se rendait compte de son aspect, et qui n'eût pas toléré l'écart d'un poil à sa barbe noire taillée à la Henri III.

Il était instruit, grand parleur, quoique, disons-le, sans esprit. Ce qui ressortait surtout de ses conversations, c'est qu'il était dévoré par une ambition ef-

frénée et par un amour-propre à rendre des points au cabotin le plus endurci.

Inutile de dire qu'il y avait en lui aussi bien l'étoffe d'un orléaniste, d'un légitimiste ou d'un bonapartiste que d'un républicain ; comme aucune des trois premières de ces opinions ne paraissait disposée à se l'attacher, il se laissa descendre à la quatrième, et comme le hasard l'avait fait se rencontrer avec des démocrates, il permit qu'on le prît pour tel.

Ajoutons en passant que dans ma carrière de journaliste, j'ai toujours reconnu les républicains qui me demandaient à travailler chez moi à certains manques de formes, qui leur sont si familiers qu'ils les commettent sans s'en douter ; la *carotte*, pour dire le mot, est le signe fatal auquel on peut les reconnaître tous.

Un exemple ; c'est Paschal Grousset justement qui me le fournit. Un beau matin qu'il avait plus besoin d'argent que de coutume, le futur ministre des affaires étrangères de la République communarde vint me trouver à Nice et m'expliqua qu'il éprouvait un désir immodéré de faire un feuilleton pour le *Figaro*. Je lui expliquai que c'était plutôt l'affaire de mon associé à cette époque, M. Auguste Dumont qui, ayant d'ailleurs un journal de commerce, payait fort peu la copie, en denrées coloniales, en fromages peut-être, et dont la parcimonie était l'effroi des gens de lettres.

Je ne sais quelle corde Paschal Grousset fit vibrer en moi, toujours est-il que quelques jours après l'affaire était conclue.

Un beau matin Grousset me remit son manuscrit et je m'engageai à le publier.

— Je voudrais bien pourtant, lui dis-je, le lire avant de le faire imprimer.

— Prenez-le de confiance, me répondit-il, et soyez assez aimable pour me remettre un billet de mille francs à-compte.

— Mais, combien cela fera-t-il de feuilletons?

— Oh, très-peu !

Et il me donna un manuscrit écrit serré comme un papier d'huissier et où n'était pas écrit le mot *fin ;* un de ces manuscrits que l'on croit devoir être terminés au bout de huit jours et qui durent éternellement.

Je remis les mille francs d'avance à Grousset et la publication de son feuilleton commença, juste le jour où l'on découvrit le crime de Troppmann.

Cela s'appelait *Madame de Leojac*, et je puis dire que c'était exécrable.

Ici je place un conseil à l'adresse de mes confrères :

Gardez-vous de jamais prendre un feuilleton qui ne soit pas entièrement terminé jusqu'au mot final. L'auteur peut vous mener aussi loin qu'il lui plaît, et le tribunal lui donnera raison, quelque ennui qu'éprouve le lecteur.

Il est certain qu'un autre que Grousset n'eût pas cherché à me tromper à l'aide d'un artifice d'écriture sur la durée de son feuilleton. Ce sont là de petites observations, mais elles ont une signification et je tiens pour certain qu'un garçon scrupuleux n'eût pas ainsi agi avec moi.

Ajoutons qu'il me demanda à signer Léopold Viret, sous prétexte qu'un traité avec un autre journal l'empêchait de rien signer dans aucune feuille jusqu'à une certaine époque.

C'était un petit mensonge, et il ne le faisait que pour se ménager les sympathies de républicains entre les mains desquels il était tombé.

J'ai parlé de M. Dumont et de sa parcimonie légendaire.

C'était un plaisir pour moi de faire souffrir son avarice. Je me rapelle, à ce sujet, l'anecdote suivante :

Le *Figaro* publiait un roman qui avait beaucoup de succès et qui était signé Gontran-Borys.

Je demandai à M. Dumont qui était ce romancier.

— C'est, me dit-il, un de mes amis intimes, qui a perdu sa fortune et qui m'a donné son roman pour presque rien.

Je lui demandai de me faire rencontrer avec lui, et nous prîmes rendez-vous pour déjeuner le lendemain.

Arrivé chez le restaurateur, je vis un jeune homme

charmant et qui, effectivement, n'avait pas l'air de porter, comme on disait jadis, le Pactole dans ses poches.

— Monsieur, lui dis-je, pour m'amuser de la figure de Dumont, j'ai confiance en vous, bien que je ne vous connaisse que depuis une heure; voulez-vous me faire le plaisir d'aller prendre à la caisse une gratification de mille francs?

— Volontiers, monsieur, me répondit Gontran-Borys.

A partir de ce jour, M. Dumont ne me mit plus en relations avec les jeunes gens de lettres qu'il découvrit.

Grousset ne fit pas seulement ce long feuilleton au *Figaro ;* il y écrivit aussi un *Courrier des sciences*, une étude sur *miss Mary Walker*, qu'il surnommait l'*ange de l'infanticide*, puis des articles intitulés : *le Pôle nord*, *le Grisou*, *le Crâne d'Eguisheim*, *Galilée*, et des profils de médecins, qui furent assez appréciés.

Dans son étude sur Galilée, je trouve la pensée suivante qui pourrait établir une fois de plus qu'on n'exécute pas toujours sur le champ de bataille les programmes qu'on trace dans son cabinet :

« Galilée ne devait pas faiblir. Un honnête homme se doit toujours de donner sa vie pour ses opinions ! »

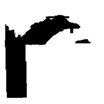
Ce qui prouve surabondamment que, tout en brûlant leurs vaisseaux, messieurs les démocrates ont toujours soin de conserver une chaise de poste. Demandez plutôt au citoyen Félix Pyat et autres qui savaient bien pour filer qu'ils seraient protégés par les Prussiens.

Pauvre Grousset! je me rappelle qu'un jour nous dînions ensemble (c'était à l'époque où il tâchait de me glisser son roman), je dis en le montrant : Vous voyez ce beau garçon à l'air crâne et intelligent, eh bien, je vais le faire rentrer d'un mot sous terre : c'est un républicain!

Il se mit à rire, se défendit un peu mollement et partit enchanté; son tour était fait, et j'avais pris le roman.

— Pourquoi, lui disais-je toujours quand il venait au bureau du journal, pourquoi êtes-vous républicain? Vous verrez que quelque jour cette opinion, pour laquelle vous n'êtes pas né, vous fera prendre dans quelque filet et envoyer en Algérie! Ce qui vous perd, c'est le faible que vous avez pour la publicité; laissez la politique, et puisque vous avez fait de bonnes études médicales, soyez donc médecin, quand ce ne serait que pour vous séparer de la singulière compagnie que vous fréquentez, et qui vous jouera certainement un mauvais tour!

L'événement a prouvé si je disais vrai, et s'il fallait



qu'il aimât le tapage pour s'être laissé faire ou avoir même demandé à être ministre des affaires étrangères. Ministre des affaires étrangères! lui! Sans doute, comme disait Rochefort, parce qu'il était étranger à toutes les affaires!

Je me contenterai, pour prouver si mes prédictions sur Paschal Grousset étaient justes, de rappeler le triste rôle que joua ce garçon intelligent au milieu des effroyables brutes qui composèrent le gouvernement de la Commune et au milieu desquels Courbet lui-même paraissait une intelligence.

C'est avec épouvante qu'en ouvrant le *Journal officiel de la Commune*, on voit un homme comme Grousset discuter en séances publiques avec des Ferré, Cournet, Urbain, Raoul Rigault, Régere, Oudet, Clément, Jourde, Babick, Rastoul, Arthur Arnould, Dereure, Avrial, etc., etc., sans compter les Tridon et les Billioray, maigres successeurs de Louis XIV, comme disait si bien Eugène Gauthier.

Je lis dans le journal de ces drôles, qui se prenaient autant au sérieux que ceux de l'*Officiel* du 4 Septembre, et qui ne valaient ni plus ni moins, des notes dans le genre de celle-ci :

« Jeudi 6 avril.

« La note suivante a été adressée hier aux représentants, à Paris, des puissances étrangères par le citoyen

Paschal Grousset, membre de la Commune, délégué aux relations extérieures :

« Le soussigné, membre de la Commune de Paris, délégué aux relations extérieures, a l'honneur de vous notifier officiellement la constitution du gouvernement communal de Paris.

« Il vous prie d'en porter la connaissance à votre gouvernement, et saisit cette occasion de vous exprimer le désir de la Commune de resserrer les liens fraternels qui unissent le peuple de Paris au peuple de N***.

« Agréez, etc.

« PASCHAL GROUSSET.

« Paris, le 5 avril 1871. »

Franchement, cette prétention de l'auteur de ***Madame de Léojac*** de resserrer les liens fraternels qui unissent le peuple de Paris au peuple de N... me paraît un peu exagérée; comme scène burlesque, par exemple, celle qui suit me paraît assez considérable; je copie textuellement :

« *Séance du 27 avril* 1871.

« Le citoyen COURBET demande que l'on exécute le décret de la Commune sur la démolition de la colonne Vendôme. On pourrait peut-être laisser subsister le soubassement de ce monument, dont les bas-reliefs

ont trait à l'histoire de la République, on remplacerait la colonne impériale par un génie représentant la Révolution du 18 mars.

« Le citoyen J.-B. Clément insiste pour que la colonne soit entièrement brisée et détruite.

« Le citoyen Andrieu dit que la commission exécutive s'occupe de l'exécution du décret.

« La colonne Vendôme sera démolie dans quelques jours.

« Le citoyen Gambon demande que l'on adjoigne le citoyen Courbet aux citoyens chargés de ces travaux.

« Le citoyen Grousset répond que la Commission exécutive a confié ces travaux à deux ingénieurs du plus grand mérite et qu'ils en prennent toute la responsabilité. »

Les deux *ingénieurs du plus grand mérite*, choisis pour jeter une colonne à terre, n'est-ce pas un pur chef-d'œuvre ?

Quelque soin qu'on y apportât, l'affaire de la colonne Vendôme traînait en longueur, aussi les Régère, etc., etc., demandent-il à Grousset un compte sévère et ne comprennent-ils pas pourquoi il a tant tardé à faire faire une sottise :

« Le citoyen Président lit une proposition du citoyen Piflot relative à la chute de la colonne Vendôme.

« Le citoyen Régère. Mais c'est voté !

« Le citoyen Léo Meillet. Régère nous dit que c'est voté, je le sais bien ; mais vous n'ignorez pas qu'il ne suffit pas de voter une chose pour qu'elle soit exécutée.

« Le citoyen Paschal Grousset. Il y a des ingénieurs qui y travaillent, et la démolition doit avoir lieu le 5 mai. Demain il y aura une note à l'*Officiel* à ce sujet.

« Le citoyen Léo Meillet. Le comité de salut public a désiré faire tomber la colonne au moment où l'on procéderait à la démolition des statues en bronze de Paris.

« Nous avons été arrêtés par les ingénieurs qui nous ont déclaré que pour le 5 mai cela était impossible, et que l'on attendrait au 8 mai.

« Il est, parait-il, aussi facile de faire tomber la colonne tout entière que la statue seule.

« Le citoyen Demay. Si vous vous fiez aux ingénieurs, vous ne l'abattrez jamais: il feront trainer en longueur dans leur intérêt.

« Le citoyen Paschal Grousset. Nous avons traité à forfait. »

Nous avons traité à forfait me parait tout à fait charmant; ce qui est intéressant aussi c'est de voir que les ingénieurs de la Commune, tout comme les fournisseurs du 4 Septembre, songent à faire leurs affaires et *traînent* en longueur.

Mais la situation se corse, il faut stimuler le zèle des

fédérés qui se noie dans le petit bleu; toutes les inventions imbéciles ont cours forcé, Victor Hugo et le *Rappel* affirment que le passe-temps le plus doux des grandes dames réfugiées à Versailles est de tremper les bouts pointus de leurs ombrelles dans les plaies saignantes des fédérés, et on les croit.

Malgré tout l'homme de lettres, le savant, l'homme qui prévoit peut-être, font faire à Paschal Grousset de sages réflexions ; il sait bien que si l'on pille et si l'on vole pendant les glorieuses journées de nos grandes révolutions, il vient toujours un moment où il faut rendre des comptes devant les tribunaux. Aussi lit-on à l'*Officiel* du 13 mai (Séance de la Commune) :

Samedi 13 *mai* (suite).

« Le citoyen Paschal Grousset. Il y a aussi chez Thiers des pièces appartenant aux archives, des pièces on ne peut plus curieuses; il serait bon que, dans la commission que l'on va nommer, il y eût des historiens, des hommes de lettres.... (la clôture!) »

C'est ici que vient se placer cette grande circulaire qu'il eût payée cher si les moyens d'évasion n'existaient pas ; relisez cette fin de la proclamation et dites si celui qui l'a écrite ne devait pas être considéré comme un simple fou; elle est datée du 15 mai :

AUX GRANDES VILLES.

« Après deux mois d'une bataille de toutes les heures, Paris n'est ni las ni entamé.

« Paris lutte toujours, sans trêve et sans repos, infatigable, héroïque, invaincu.

« Paris a fait un pacte avec la mort. Derrière ses forts il a ses murs; derrière ses murs, ses barricades; derrière ses barricades, ses maisons, qu'il faudrait lui arracher une à une et qu'il ferait sauter, au besoin, plutôt que de se rendre à merci.

« Qu'attendez-vous donc pour vous lever? Qu'attendez-vous pour chasser de votre sein les infâmes agents de ce gouvernement de capitulation et de honte qui mendie et achète, à cette heure même, de l'armée prussienne, les moyens de bombarder Paris par tous les côtés à la fois.

« Attendez-vous que les soldats du droit soient tombés jusqu'au dernier sous les balles empoisonnées de Versailles ?

« Attendez-vous que Paris soit transformé en cimetière et chacune de ses maisons en tombeau?

« Paris fera son devoir et le fera jusqu'au bout.

« Mais ne l'oubliez pas, Lyon, Marseille, Lille, Toulouse, Nantes, Bordeaux, et les autres...

« Si Paris succombait pour la liberté du monde, l'histoire vengeresse aurait le droit de dire que Paris a été

égorgé parce que vous avez laissé s'accomplir l'assassinat.

« *Le délégué de la Commune aux relations extérieures,*

« PASCHAL GROUSSET. »

Mais les affaires s'embrouillent; Grousset tout le premier a compris qu'il y a danger à laisser publiques les réunions du gouvernement où se discutent sérieusement tant de criminelles sottises; le huis clos lui paraît préférable; il le demande et termine son discours par une phrase qui rendrait rêveurs les démocrates, si ces pauvres diables lisaient autre chose que les journaux empoisonnés du venin qu'ils aiment.

Mercredi 17 mai.

« Le citoyen PASCHAL GROUSSET. . . . . . .

« *Quant à nous, nous ferons notre devoir;* NOUS RESTERONS *jusqu'à la victoire ou JUSQU'A LA MORT*, au poste de combat que le peuple nous a confié. »

*
* *

Je ne veux pas revenir sur le ridicule que son travestissement a jeté sur Paschal Grousset, au moment de son arrestation.

Je l'ai vu au Conseil de guerre; je n'osais pas le regarder tant il m'était pénible de sentir un de nos

anciens collaborateurs assis auprès de cet idiot de Courbet, ce conspirateur à tête stupide qui venait toujours à l'audience portant un rond de caoutchouc hygiénique enfilé à son bras.

Je ne pus m'empêcher de prier Mᵉ Carraby de dire à Grousset la peine que j'éprouvais à le voir ainsi, et de lui demander si je pouvais lui être bon à quelque chose en allant frapper à telle ou telle porte.

Il me répondit immédiatement par un petit billet écrit au crayon et ainsi conçu :

« Tous mes remerciements à M. de Villemessant, à M. de Pont-Jest et à mes anciens camarades du *Figaro ;* on n'oublie point ces choses-là.

« PASCHAL GROUSSET.

« Versailles, 21 août 1871. »

Qui le croirait? à peine fut-il embarqué sur le navire qui devait l'emporter, qu'il reçut fort mal celui de nos rédacteurs qui vint le visiter; sans doute il craignait de s'être compromis aux yeux des frères et amis, et se plaignit disant que nous avions, en publiant son billet dans *l'Autographe*, fait de la publicité sur son dos.

Malgré tout, sa nature reprenait toujours le dessus, et même avec la vareuse du prisonnier il était aussi habillé que lorsqu'il était des nôtres.

J'ai trop connu Grousset pour lui souhaiter le terrible châtiment qui l'a conduit si loin qu'il n'en fût

jamais revenu sans une invraisemblable évasion ; mais je crois qu'il eût été moral, autant pour lui que pour les imbéciles qui se font tuer sans savoir pour qui ni pour quoi, de le punir de la manière suivante :

On l'eût amené à l'audience dans le costume sous lequel on l'avait pris, c'est-à-dire, déguisé en femme, avec un vaste chignon rouge, une gorge extravagante, et on eût dit aux frères de Belleville, de Montmartre et des faubourgs : Regardez votre ministre des affaires étrangères, et dites-moi si c'est pour mourir avec vous, comme il l'annonçait, qu'il avait pris cet accoutrement !

Celui-là m'eût bien étonné qui m'eût dit il y a quelques années que j'aurais des membres de mon ancienne rédaction jusque dans l'île des Pins. Cela n'est que trop vrai ; chacun suit son chemin, mais mon étonnement est toujours profond quand je pense à celui que les hasards ont fait tout à tour député, membre du gouvernement provisoire, commandant des barricades, rédacteur d'une feuille démocratique, et finalement déporté dans une enceinte fortifiée.

J'avoue que sur le front bombé, sur la physionomie étonnée de Rochefort, je n'aurais jamais lu une aussi fantastique destinée. Je n'entreprendrai pas de refaire sa biographie ; tout le monde ne la connaît que trop. Je me contenterai de donner des impressions personnelles sur celui que les hasards ont amené près de moi et ont emporté à l'autre bout du monde d'où nous avons eu l'étonnement de le voir revenir.

Avant tout, je tiens à ce que mes lecteurs ne me prennent pas pour un prophète après coup, et ne pensent pas que les derniers événements de la vie politique de Rochefort aient pu modifier les jugements que je pourrai porter sur lui. J'extrais dans ce but quelques pages du *Diable à quatre*, une publication que nous fîmes il y a cinq ans, Duchesne, Lockroy, Albert Wolff et moi, au moment où la *Lanterne* venait d'être supprimée en France. Je prends mon récit à partir du moment où il dut partir pour Bruxelles sans y changer un seul mot, sans y ajouter ni retrancher une virgule.

. . . .

« Le jour même où la cour d'appel confirmait le jugement qui avait condamné Rochefort à quatre mois de prison pour les soufflets décernés par lui à l'imprimeur des *écrivains* que vous savez, on vint me dire qu'il était possible, même probable, qu'il fût arrêté immédiatement ou le lendemain, sans tenir compte de la sanctification du dimanche, qui n'est pas jour de repos obligatoire pour MM. les agents. Son incartade n'étant pas considérée comme délit de presse, on l'introduirait tout naturellement dans la compagnie des malfaiteurs et des gens auxquels les lois de nature ne sont pas sacrées.

« De plus, il avait à acquitter une petite facture de douze mois et il lui était ouvert un compte courant



qui devait se solder par un bénéfice à peu près égal. (Tout le monde sait que cette prévision fut justifiée, et que la note de Rochefort se monta bientôt à vingt-neuf mois d'emprisonnement.) On allait donc le prier, avant qu'il prît ses vacances, de régler la bagatelle qu'il devait à la geôle. « *Tu Thémis* dans un bel état, » aurait pu lui dire un vaudevilliste de ses amis.

« Vivement alarmé, comme on le comprend, je fis chercher Rochefort, l'homme le plus difficile à trouver que j'aie jamais connu. (Croira-t-on que, pendant qu'il a publié les onze premiers numéros de la *Lanterne*, je l'ai vu tout au plus deux ou trois fois, dont une à la police correctionnelle ?)

« Tous les samedis, je pars pour Seine-Port à quatre heures. A quatre heures moins quelques minutes, Rochefort arriva au bureau du journal. Si j'entre dans des détails si précis, c'est pour faire ressortir le hasard sans lequel notre exilé aurait en ce moment le déplaisir de payer sa dette à la justice de son pays.

*
* *

« Continuons.

« Rochefort se refusait énergiquement à m'accompagner à Seine-Port. Il m'alléguait une foule de pauvres raisons, réservant pour lui la vraie, qui était sa ferme intention de subir sa peine. Il n'était pas pré-

paré à cette petite promenade, il n'avait prévenu personne, etc., etc.

« — Ne vous préoccupez de rien, lui dis-je. Je vais faire prévenir chez vous. Là-bas vous trouverez le nécessaire, du linge, une veste de jardin, un chapeau de paille ; que vous faut-il de plus pour être à votre aise ? Seulement, je vous en avertis, je ne vous laisserai causer avec aucun des Brutus à bon marché qui veulent vous prouver, qu'à l'exemple de Béranger, vous devez goûter les douceurs de l'écrou.

« Ceux qui vous donnent ces conseils héroïques, mais trop désintéressés, iront vous voir deux ou trois fois dans votre cellule, et ce sera tout. Vous êtes un boulevardier — ce qui est plus qu'un Parisien ; — ni vos instincts, ni vos goûts, ni vos habitudes ne vous prédestinent à la claustration. Je ne vois pas en vous l'étoffe d'un martyr. Vous constituer prisonnier, c'est exposer de gaieté de cœur à un naufrage presque certain votre vie ou votre raison, l'une et l'autre peut-être. Vous croyez que vous triompheriez des dangers de la solitude en travaillant avec acharnement. Espoir téméraire, pauvre ami ; vous n'êtes pas de la pâte des Lamennais, des Blanqui, des Proudhon qui faisaient tourner au profit de l'étude les loisirs qu'ils n'avaient point souhaités.

« Bref, je parvins, non sans beaucoup de peine, à enlever Rochefort. Il était dans un état d'extrême irri-



tation, ne rêvant que de Latude et du baron de Trenck.

« Quand nous fûmes arrivés chez moi, je le calmai, sans toutefois ébranler sa résolution qui paraissait irrévocable.

« Ce ne fut que le lendemain dimanche, à huit heures du soir, que ma persistance l'emporta. Nous étions au dessert, et naturellement nous ne parlions que de la situation exceptionnelle de cet entêté. J'avais eu recours à tous les moyens, inutilement : je pris le parti de me fâcher. Je lui dis que je ne lui pardonnerais pas de me forcer le lendemain à parodier la scène d'Hernani et de son hôte quand on viendrait l'arrêter, ce que je considérais comme certain.

« — Nous vous demandons tous comme service, ajoutai-je, de filer immédiatement en Belgique : si plus tard la fantaisie vous reprend de goûter de la prison, soyez tranquille, il sera toujours temps ; il n'est guère probable qu'on rase Sainte-Pélagie en votre absence pour vous faire une malice.

*
* *

« Il céda enfin à nos sollicitations.

« Il céda. Mais il faut qu'on sache qu'il n'a jamais existé un distrait de sa force, y compris feu M. Ampère lui-même. — Il suffit de dire qu'au bésigue, un jeu où il a de grandes prétentions, il porte avec persévérance le deux cent cinquante à cœur quand il retourne pique, et comme pris d'une inspiration

subite, coupe avec un as d'atout, à la grande joie de ses adversaires, qui s'attendaient à un cinq cent, et le voient marquer dix de retourne imperturbablement et non sans majesté. — J'avais donc quelques raisons de craindre, ou bien qu'on le fît changer d'idée en route, ou bien qu'il ne se rendît par mégarde au parquet, au lieu de prendre son billet pour Quiévrain.

« En conséquence, je priai un vieux camarade à moi de l'escorter sans le perdre de vue une seconde et de ne l'abandonner à ses propres inspirations que sur le sol hospitalier de la Belgique.

« Voilà comment Rochefort est encore libre à cette heure, si toutefois c'est jouir de la liberté que de vivre en exil.

« On me demande pourquoi Rochefort rédigeait sa *Lanterne* avec tant de violence, et pourquoi je ne m'appliquais pas à modérer ses allures tapageuses.

« Puisque l'occasion s'en présente, je vais enfin pouvoir répondre avec une entière franchise à ces deux questions.

« Si j'avais écrit il y a quelques mois les lignes qu'on va lire, j'aurais eu l'air de *lâcher* mon collaborateur : maintenant c'est presque de l'histoire.

« Je ne m'étais assuré ni arrogé, qu'on le sache bien, aucun droit de censure sur la *Lanterne*. Je n'avais accepté — et bien à mon corps défendant — un intérêt dans cette publication qu'afin de pouvoir interdire par traité à mon ancien chroniqueur la

faculté d'écrire dans un autre journal ; car j'étais persuadé qu'après la promulgation de la loi qui permettait à tout le monde de créer des feuilles politiques, le journal qui se fonderait avec Rochefort pour ténor ferait au *Figaro* une concurrence dont il faudrait tenir sérieusement compte. Le succès immense de la *Lanterne* a prouvé surabondamment que j'avais raison.

« Je lisais donc la *Lanterne*, après tirage, comme un simple abonné : la meilleure preuve que je puisse en donner, c'est que pendant tout le temps que Rochefort a chroniqué au *Figaro*, il n'a jamais eu de démêlés avec la sixième chambre.

« Je ne cessais de lui répéter :

« — L'entreprise que vous menez est d'une importance capitale ; votre succès n'a pas de précédent dans l'histoire du journalisme ; mais n'oubliez pas que, de toutes les conditions, la plus indispensable, c'est de vivre. Souvenez-vous de ce que disait excellemment notre maître à tous, le bon M. Michaud, de la *Quotidienne*. — Il prétendait que les polémistes devaient imiter les oiseaux de basse-cour : quand vous leur donnez à manger, la vue du grain les attire, ils s'approchent, ils vous entourent, ils sont presque sous votre main ; faites-vous un mouvement pour les prendre, ils vous glissent entre les doigts et s'éloignent en se moquant de vous.

« Mais au lieu d'amadouer ses adversaires, Roche-

fort les traitait avec une brutalité peu ordinaire, et je dois convenir, avec la franchise qui m'est habituelle, que, si j'avais été le gouvernement, je me serais, dès le début, défendu contre ses attaques.

« Maintenant, pourquoi Rochefort gardait-il si peu de mesure? Il est facile de se l'expliquer. D'abord, on l'avait excessivement irrité en lui refusant — assez puérilement — l'autorisation de publier un journal, puis plus tard en lui interdisant la vente sur la voie publique. Deux fautes.

*
* *

« Autre cause — secondaire celle-là, si vous voulez, mais très-naturelle — du ton ultra-passionné de Rochefort dans ses polémiques.

« Comme presque tous les écrivains, Rochefort est affecté d'une paresse chronique, et il attend, pour livrer sa copie, le dernier jour, la dernière heure. Il venait le jeudi soir à l'imprimerie, s'asseyait à un coin de table et se mettait à écrire avec cette fièvre particulière dont sont empoignés les rédacteurs en retard. Les compositeurs lui prenaient des mains, au fur et à mesure, les feuillets dont l'encre n'était pas encore séchée.

« Le plus souvent, il était venu sans provisions, il ne savait pas, au juste, ce qui allait défrayer son numéro. Quelquefois, il se doutait bien un peu que ce

numéro serait *creux* — comme nous disons en argot du métier. Alors, pressé par le temps, et n'ayant plus le choix des moyens, il plaquait sur ces pages, qu'il jugeait incolores, des tons d'un rouge trop foncé. Au lieu d'administrer à ses ennemis des pichenettes savantes, il flanquait de prodigieux coups de poing. Et c'est ainsi qu'au dernier moment, la violence — à l'aide de laquelle on se fait toujours lire — venait au secours de sa paresse.

« Rochefort est un esprit singulièrement malléable sur lequel le dernier venu marque aisément son empreinte. Il est toujours sous l'influence de l'*ami* qui vient de le quitter. Vous comprenez à quelles suggestions dangereuses, avec un caractère si flexible, il a dû céder dans ces derniers temps ; que de haines et de mauvais conseils on lui a soufflés !

« Si j'avais eu sur lui une autorité que son entourage n'eût à chaque instant neutralisée, personne ne m'empêchera de croire qu'il serait encore à Paris et qu'il y publierait régulièrement sa *Lanterne* avec un succès toujours croissant, en attendant que les électeurs de Paris l'investissent de l'inviolabilité parlementaire. »

* * *

Voilà ce que j'écrivais sur Rochefort dans le premier numéro du *Diable à quatre;* les événements n'ont fait que confirmer mes appréciations; je puis donc, sans qu'on puisse me croire impressionné par les faits qui se

sont produits, raconter les souvenirs que j'ai conservés de Rochefort.

Voici de quelle façon nous entrâmes en relations, Rochefort et moi :

Un jour, Siraudin vint me dire qu'il existait au *Charivari* un garçon fort intelligent dont le talent était rétribué 150 francs par mois; grand amateur de bibelots, de curiosités artistiques, il devait se trouver bien gêné pour satisfaire ses fantaisies, bien que ce fût au fond pour lui un petit commerce.

— Amenez-le, dis-je à Siraudin.

Mes lecteurs savent aussi bien que moi la place que Rochefort prit bientôt au *Figaro*. La tournure vraiment originale de son esprit, une certaine naïveté apparente me le rendirent immédiatement sympathique. Tout le monde pensa comme moi; excepté cependant Jouvin, qui, tout en reconnaissant sa valeur, ne put jamais surmonter la répugnance instinctive que lui inspirait ce futur homme politique.

— Croyez-moi, me disait-il, ce n'est point là ce qu'on appelle un bon enfant; si *la rouge* venait, il nous ferait tous guillotiner!

Jouvin le trouvait d'ailleurs fort peu instruit, surtout de l'histoire de la Révolution.

— Il est, me disait-il, ignorant comme une carpe. C'est un vulgaire ambitieux.

On ne sait que trop si Jouvin avait deviné juste.



*
* *

Tout étourdi, tout fantaisiste qu'il est, Rochefort a toujours beaucoup tenu à l'argent.

Je me rappelle qu'il me quitta un jour pour entrer au *Soleil*, parce que Millaud, qui en était propriétaire, lui avait offert quelques cents francs de plus par mois.

Au bout de quelque temps, je pensai bien que, le *Soleil* déclinant un peu tous les jours, je ne tarderais pas à reprendre Rochefort.

Je priai Siraudin de me faire déjeuner avec lui.

Le lendemain nous nous trouvions tous trois chez Brébant. Rochefort fut charmant. On parla du *Soleil* et il s'exprima sur son compte, comme s'il n'eût pas appartenu à sa rédaction.

— Figurez-vous, me dit-il, que personne ne connaît ce journal-là. L'autre jour je revenais en chemin de fer avec un de mes amis; nous nous trouvâmes avec des officiers de sa connaissance; il me présenta et l'un des militaires me dit avec beaucoup d'expansion : Pourquoi donc n'écrivez-vous plus? Je n'osai pas dire que j'écrivais depuis près d'un an dans le *Soleil!*

Peu à peu nous reparlâmes de sa collaboration au *Figaro;* je sentis qu'il était un peu honteux de ce qu'il avait fait.

— Revenez donc chez moi, lui dis-je en riant.

— Je le voudrais bien, me répondit Rochefort avec un soupir, mais comment quitter Millaud?

— Comme vous m'avez quitté moi-même!

— Mais il est si aimable!

— Le suis-je moins? lui dis-je; je vous offre ces trois mille francs comme argent de poche. Et je tirai cette somme de mon portefeuille.

Rochefort parla bien un peu du besoin qu'il avait de réfléchir, etc.

Siraudin qui était là comme *racoleur* lui dit en riant:

— Ne consulte personne que... *ta conscience!*

Ce que fit Rochefort en acceptant les trois mille francs.

Voilà comment, après avoir quitté le *Figaro* pour le *Soleil*, Rochefort quitta le *Soleil* pour le *Figaro.*

Qu'on ne croie pas que la gêne ait jamais poussé Rochefort à faire ceci ou cela. A partir du moment où Rochefort a écrit, il a toujours gagné beaucoup d'argent, autant comme écrivain que comme amateur et marchand de curiosités.

Ce qui le ruinait, c'était le jeu. Presque tout ce qu'il a gagné pendant qu'il était à Bruxelles a été dévoré par le trente-et-quarante et la roulette de Spa.

L'élément féminin n'a jamais eu une grande importance dans la vie de Rochefort; il émettait même des opinions d'une extrême sévérité quand il parlait du beau sexe.

C'est ici que vient se placer une observation bien délicate, et dont ceux qui l'ont connu constateront la vérité.

Rochefort était-il bien ou mal portant, je ne saurais dire; mais tous ceux qui lui ont parlé de près peuvent se rappeler ce qu'avait de redoutable son rire de Méphistophélès, bien qu'il fût agrémenté de trente-deux magnifiques dents.

A ce point qu'un jour que je traversais avec lui une allée remplie de lilas fleuris à Seine-Port, je dus remarquer à mon déplaisir que le parfum des lilas était remplacé désagréablement.

Ceux qui ont fréquenté les grands chanteurs, les grands parleurs savent bien ce que je veux dire.

Je n'ai du reste pas été le seul à faire cette remarque sur Rochefort, car un de mes amis m'a rapporté les vers suivants qu'il avait trouvés écrits au crayon sur une table du café des Mille Colonnes à Bruxelles :

Comme Monsieur.....
Rochefort
A le tort
De porter un rat mort
Dedans son estomac!

La forme est peut-être légère, mais le fond est si vrai!

On ne saura jamais ce que le jeu a coûté à Rochefort.

Bienheureux s'il s'était contenté de jouer au loto comme il le faisait chez moi ! car Rochefort est un des rares collaborateurs que j'aie admis dans mon intimité.

Tous ceux qui l'ont connu savent à quel point il était distrait ; rien ne lui était plus difficile que de mener deux idées de front ; c'était déjà un effort énorme pour lui de suivre sur les cartons les numéros à mesure qu'on les appelait. Je ne manquais jamais d'appeller ceux que je voyais figurer dans son jeu.

— Quine ! s'écriait-il dès que les cinq cases d'une ligne de ses cartons étaient remplies !

— Vérifions ! répliquais-je immédiatement.

Naturellement on ne trouvait aucun des numéros qui composaient le fameux quine et Rochefort, écarquillant ses yeux, élevait des sourcils étonnés qui faisaient notre joie.

Un autre jour que nous venions de jouer au bésigue (c'était à Seine-Port) et qu'il n'avait pu arriver à faire le *cinq cent*, je l'emmenai pour pêcher avec moi dans le bras de la Seine qui passe dans ma propriété. Les lignes étaient posées depuis le matin. Rochefort arrive au bord de l'eau, en lève une et qu'est-ce qu'il voit enfilé dans l'hameçon ? quatre cartes à jouer : deux valets de carreau et deux dames de pique ; le cinq cent qu'il cherchait depuis le matin et que j'avais mis là moi-même à son intention ! Je crois bien qu'il voulut le marquer et que je le lui permis.

Rochefort, quoique bien plus intelligent au point de vue des affaires qu'on ne le croit communément, était d'une rare crédulité ; c'était même ce côté naïf qui, joint à la singularité de ses formules, lui donnait son principal relief.

Rochefort admettait de fort bonne grâce les plaisanteries dont il était victime, il en riait le premier et n'était jamais si content que lorsqu'il avait, comme on dit — *coupé dans le pont.* — Un des nôtres, avec lequel il fut lié intimement et que son naturel portait à faire des plaisanteries, imitait un soir devant nous, dans une pièce voisine de celle où Rochefort écrivait un article, le bruit d'une discussion. Son ami contrefaisait la voix de son contradicteur et répondait d'un accent timide aux vociférations de son faux adversaire.

— Que vous avez de patience ! lui cria Rochefort, envoyez donc promener cet intrus !

Et comme la querelle continuait...il se leva pour aller aider son intime à expulser le factieux. Il le trouva seul et se tordant de rire.

Un soir ce même camarade mit en voiture Rochefort, qui le pria de donner son adresse, et dit tout bas au cocher.

— Conduisez monsieur à Charenton... il est doux, mais s'il réclamait, ne tenez aucun compte de ce qu'il vous dira.

Et voilà le fiacre qui prend la direction de la Bastille alors que Rochefort voulait aller à la Madeleine. Ce que voyant, Rochefort sort le buste du fiacre et dit à son cocher, avec colère :

— Où me menez-vous donc? Je vous ordonne de changer de direction.

— Mon garçon, répliqua le cocher en brandissant son fouet... ne fais pas le méchant, ou je cogne.

Un jour, deux de ses amis intimes, M... et B..., résolurent de lui faire une nouvelle mystification, ils avisèrent un de ces bureaux de tabac dont le détenteur tient conjointement un débit de vins et liqueurs. Ils laissèrent Rochefort à la porte, achetèrent des cigares et revinrent en tenant le colloque suivant :

— Le vin est bon, dit B...

— Un peu cher pour douze sous le litre! dit l'autre compère.

— Comment! dit Rochefort, vous buvez du vin pendant la journée?

— Oui!

Cent mètres plus loin nouvel établissement, nouvelle comédie des mystificateurs.

Et le soir, à dîner chez Brébant, Rochefort les présentait à Siraudin, disant avec cet air ahuri qu'on lui connaît :

— Je ne comprends pas comment ils font pour se

tenir sur leurs jambes... à ma connaissance, ils ont bu plus de dix litres de vin cette après-midi !

Rien de pittoresque et de « spécial » comme les demeures de Rochefort.

Son dernier domicile, rue Montmartre, en face de l'Hôtel de France et Champagne, était des plus étonnants, — c'était une enfilade de pièces immenses, hautes comme des cathédrales, où l'on voyait à la fois des meubles hideux et des chefs-d'œuvre, un bahut merveilleux à côté d'une étagère commune en noyer, un lit de fer moderne avec une table de nuit en marqueterie, des poteries à trois sous à côté de plats de Bernard de Palissy. Beaucoup de tableaux à terre, en l'air, au plafond, et tous excellents, achetés par Rochefort pour rien, — il était connaisseur merveilleux et a toujours gagné 20,000 francs par an à acheter et revendre des toiles de maîtres.

Il vivait dans ce logement avec ses enfants, ainsi qu'avec un marchand de toile et sa femme. Un de ses amis nous disait qu'il vit une fois son fils qui tirait à l'arbalète dans un panneau de grand prix signé Tiepolo, tandis qu'un autre enfant cognait à coups de marteau sur un émail cloisonné d'une valeur de plus de mille francs ou cassait des émaux italiens sous son talon.

Cet appartement avait une terrasse sur la cour. Là, vivaient les amis de Rochefort, une grenouille et deux énormes lézards. Il a toujours eu et aimé des lézards,

il en avait à Sainte-Pélagie, et au 4 septembre, jour de la délivrance, il alla en triomphe à l'Hôtel-de-ville avec ses lézards dans sa poche. C'était probablement une façon de dire aux républicains ses amis, que les immortels principes lui étaient toujours sacrés.

En effet, si le lézard leur est cher comme étant l'emblème de la paresse, on sait quel amour ils nourrissent pour la *grenouille* qui le leur a si bien rendu.

Le comique de sa manière d'écrire consistait surtout à dire gaiement des choses sérieuses et à traiter sérieusement des choses gaies; plus tard son procédé s'est tellement accentué que beaucoup de gens dans le petit journalisme étaient arrivés à faire du Rochefort.

Il disait par exemple :

— Pourquoi consulterais-je mes auteurs, alors qu'ils ne me consultent jamais?

— La princesse de Lamballe qui avait l'habitude de porter sa tête au bout d'une pique.

— La France qui compte 36 millions de sujets, sans compter ceux de mécontentement...

— L'aigle impérial a volé de millions en millions, jusqu'aux tours Notre-Dame.

— La mort, pour Marie-Antoinette, a été une fière réclame.

— L'impératrice décréta, du haut de son faux chignon et tout en mâchant des pâtes, etc., etc.

Au lieu de dire des juges il écrivait : — Quatre ou cinq vieillards en jupons noirs, etc., etc.

Pendant que je cite ses mots, il faut que je rende à qui de droit la fameuse phrase que Rochefort dit à la tribune, en parlant du morceau de lard qu'il prétendait que le prince Louis avait dans son chapeau.

C'est Cochinat qui lui avait rappelé, en riant, et un our qu'il déjeunait avec lui, ce cancan déjà ancien ; Rochefort s'en empara et monta à la tribune pour le jeter à ses électeurs, comme remerciement.

Cochinat n'a jamais réclamé et il a bien fait.

Tous ceux qui ont causé avec Cham, cet homme charmant et sympathique entre tous, savent ce que Rochefort a gagné à le connaître.

Le père littéraire de Rochefort c'est Cham ; c'est à lui qu'il a pris ses allures, ses formules gaies ; sentant bien qu'il avait affaire à un homme essentiellement parisien, Rochefort l'a servilement copié et lui a emprunté ce côté original qui a été la seule raison de succès de tout ce qu'il a écrit.

Peu soucieux de cet emprunt forcé, les républicains étonnés se sont écriés un matin en lisant Rochefort :

— Tiens ! nous avons de l'esprit ! Ils l'ont accaparé, poussé comme une catapulte contre le pouvoir existant, et Rochefort, étonné de son importance, a fait toutes les sottises que l'on sait pour se maintenir à la hauteur où le hasard l'avait juché !

J'ai tenu à donner à mes lecteurs une idée exacte du

caractère de Rochefort qui était loin d'être celui d'un homme d'État.

En feuilletant mes papiers, j'y retrouve une lettre qui m'était adressée en 1867 par un de mes collaborateurs, son ami intime.

« ..... Je suis à Cabourg, où j'ai retrouvé Rochefort et X... Si nous menons bonne vie, ne me le demandez pas. C'est un éclat de rire qui commence le matin et finit le soir. Parfois nos accès de folle gaieté se prolongent dans la nuit... Minuit, qui pour les uns est l'heure du crime, est pour moi l'heure des farces... Donc hier, il y avait bal au Casino. Rochefort qui ne danse pas, causait dans un coin avec madame T..., cette femme dont la voix est si puissante, qu'il prétend que lorsqu'elle cause sur la plage on l'entend à New-York — situé juste en face... donc, Rochefort était absorbé dans son entretien. Je fis un signe à X... et nous montâmes dans sa chambre. Là, nous défîmes son lit, et, prenant le drap de dessous, nous le ramenâmes sur la couverture, en sorte que ce drap formait un véritable sac, absolument invisible, car à l'extérieur le lit avait l'apparence de tous les lits. Ce genre de niche, très connu d'ailleurs, s'appelle au collége un portefeuille.

« Nous venions à peine de préparer ce guet-apens que Rochefort entra.

« — Que faites-vous ?

« — Nous cherchons un tire-botte.

« — Je vais me coucher.

« — Bonsoir !

« Ici une fausse sortie.

« — Oh ! restez, nous dit Rochefort d'un ton suppliant, je vais me mettre au lit et nous bavarderons.

« Rochefort adore, comme jadis le cardinal de Mazarin, avoir du monde à son chevet et s'endormir en faisant la causette. Il se déshabilla méthodiquement, puis, fidèle à son habitude, sauta d'un bond sur le lit et se prépara à s'insinuer entre les draps, en prenant bien soin de ne pas déborder ses couvertures. Nous le suivions de l'œil. Il se coula pour ainsi dire moelleusement et son visage reflétait la jouissance qu'il éprouvait au contact du linge frais. Mais tout à coup sa figure prit une expression de dépit... Ses pieds avaient rencontré le fond du sac et ils luttaient contre l'obstacle inattendu.

« — Ah ! nous dit-il, que ces garçons d'auberge sont infects !... Voilà des gens qui gagnent facilement leur vie...

« Ici un coup de pied violent.

« — Ils ne savent même pas faire un lit, je ne sais comment ils ont plié mes draps...

« Autre coup de pied plus violent — mais celui-là de côté, ce qu'à la campagne on appelle un *coup de pied de vache ;* il cherchait à vaincre par un mouvement tournant.

« — Et ils mettent sur la note 2 francs de service par

jour !... Quel service rendent-ils donc, ces misérables !

« A ce moment Rochefort se dressa tout debout. (Il ressemblait absolument au chevalier de la Triste-Figure le soir de l'indigestion.) Et arrachant drap et couverture, il se pendit à la sonnette.

« Pour nous, blottis dans un coin obscur, nous nous mordions les lèvres au sang.

« A la fin, nous éclatâmes, il comprit tout et comme toujours rit de ce rire franc et sonore qui lui est particulier. »

. . . .

On voit que l'existence du membre du gouvernement du 4 septembre ne se passait pas uniquement à gémir sur les malheurs du peuple.

*
* *

Je n'aurais qu'à ouvrir mon *Figaro* pour me rappeler quelles étapes suivit Rochefort, depuis son entrée chez moi jusqu'au jour où devenu trop bruyant, trop tapageur, je lui donnai l'idée de créer une feuille à lui.

Il faut dire qu'à cette époque je jouais tous les jours la vie de mon journal à cause des articles de Rochefort.

Heureusement qu'il y avait à la tête du ministère de l'intérieur un homme d'un grand esprit, du meilleur monde et qui savait se faire accorder par la douceur et la persuasion ce que d'autres n'auraient jamais pu obtenir même escortés de toutes les rigueurs de la loi.



C'était le marquis de la Valette.

Je me rappelle lui avoir dit, un jour qu'il me reprochait de faire à Rochefort une aussi grande part dans mon journal :

— Vous devriez au contraire me remercier, monsieur le marquis. Si je n'avais pas Rochefort chez moi, s'il avait jamais la bride sur le cou, il serait capable à lui seul de faire sauter un gouvernement.

Quelques précautions que je prisse, on doit bien penser qu'avec le système de liberté que j'ai toujours admis pour mes rédacteurs, je ne pouvais guère imposer mes idées à Rochefort.

— Mon cher ami, lui dis-je un beau matin, vous avez beaucoup de talent, mais il est évident qu'un jour ou l'autre vos sorties contre le gouvernement, et surtout contre les gouvernants, me joueront un mauvais tour ; je ne veux pas que le *Figaro* soit supprimé et je ne veux pourtant pas vous réduire au silence. Vous avez assez de valeur pour posséder une clientèle personnelle ; faites une brochure, votre public vous suivra.

On chercha le titre et c'est moi qui le trouvai. Restait à fixer le format sous lequel paraîtrait cette publication.

— Essayer de faire un journal serait imprudent, dis-je à Rochefort ; quelle chance de succès pourrait avoir une feuille nouvelle qui forcément ressemblerait à toutes les autres ? Prenez mon journal, par exemple, pliez-le en trente-deux, ce qui vous donnera 64 pages

de texte ; mettez une couverture à tout cela, ce qui vous permettra de vendre comme volume ce qui n'est qu'un simple journal, c'est-à-dire pour 30 ou 40 centimes ce que tout le monde vend 15 centimes.

Tout fut décidé, et M. Dumont, alors mon associé qui avait ses bureaux rue Coq-Héron, se chargea de l'achat du papier et de tout le côté matériel de la publication.

La *Lanterne* était fondée.

Aussitôt ses amis, qui tenaient à l'accaparer, sachant sans doute que, moi et M. Dumont, nous avions un petit intérêt dans cette affaire, firent croire à Rochefort que c'était dans la crainte de la concurrence d'un journal fait par lui que je lui avais conseillé de publier une brochure. J'écrivis aussitôt à M. Dumont une lettre datée de Trouville : je le priai de la lire à Rochefort, qui ne pourrait pas ainsi dire qu'il ne l'avait pas reçue.

Rochefort me répondit immédiatement, par une lettre fort amicale, qu'il se mettrait en travers de la porte si je voulais partir ; qu'il me devait tout, le titre, le prix, le format, etc., etc.

La paix fut faite.

Les événements se multiplièrent autour de la *Lanterne*, si bien que Rochefort dut quitter Paris et se réfugier à Bruxelles.

Je lui écrivis alors :

« Mon cher Rochefort,

« Je n'ai pas pris à la caisse seulement un sou de ce qui me revient sur la *Lanterne ;* vous êtes père de famille, faites-moi donc le plaisir de me dire à combien montent mes bénéfices que je vous prie de garder et que je considère comme vôtres.

« H. de Villemessant. »

Rochefort gagnait à cette époque douze mille cinq cents francs par semaine ; ma part était de vingt-huit mille francs.

Il me répondit très-délicatement qu'il ne pouvait pas accepter mon offre, dont il m'était toutefois bien reconnaissant.

« Je savais, lui répondis-je à mon tour, que vous repousseriez ma proposition ; mais vous ne le pourrez plus maintenant que je vous adresse ci-joint un mandat. »

Le mandat me fut également renvoyé.

C'est alors que je partis avec Marx pour voir Rochefort à Bruxelles.

J'ai dit comment j'y fus reçu par lui et par les fils de Victor Hugo ; je leur rendis à mon hôtel un souper fort gai, auquel je conviai mon ancien collaborateur Jean Rousseau ; comme ces messieurs étaient tous joueurs et que je n'étais pas un ennemi acharné du trente-et-quarante, on me proposa de m'emmener à Spa.

Mes affaires me rappelaient à Paris, mais cette excursion me tentait beaucoup.

— Jouons cette partie à pile ou face, leur dis-je.

Une pièce fut jetée.

Ils demandèrent pile, ce fut face qu'elle tomba et voilà pourquoi je ne suis pas allé à Spa avec eux.

*
* *

J'ai dit plus haut que le procédé littéraire de Rochefort avait trouvé de nombreux imitateurs. Parmi ces derniers, il faut citer en première ligne Edouard Lockroy, un de mes anciens rédacteurs les plus sympathiques, et à qui, malgré son grand esprit, la politique a fait faire et dire de bien singulières choses.

Quelle étrange destinée que la sienne; ce charmant homme qui aurait été bien embarrassé pour tenir seulement le livre de sa blanchisseuse, s'est trouvé à la Chambre, au conseil municipal, chargé de mettre de l'ordre dans son pays.

Mon Dieu, doit-il rire dans sa barbe, lui né pour voir toutes choses par leur côté comique, quand il se trouve avec les frères et amis qui croient qu'il les représente. Je n'oublierai jamais la casquette de loutre dont il s'était coiffé à Bordeaux pour faire pendant au képi de Victor Hugo. Je vous assure qu'il a dû raconter en petit comité, sur toutes ces aventures-là, des impressions bien fines et bien amusantes!

Ah ! si jamais il écrivait sa campagne de Bordeaux,



quels sujets de vaudevilles, quels *Chapeaux de paille d'Italie* ne lirait-on pas !

Parmi ceux qui ont plus ou moins pris à Rochefort, il faut citer Gaston Crémieux qui est mort pour lui avoir emprunté un mot. Rochefort avait dit le mot *ruraux* pour désigner tout ce qui n'était pas la clique radicale ; Crémieux lança l'expression à la tribune ; elle eut un succès fou, Crémieux fut mis en lumière, poussé par son parti qui le mena naturellement jusqu'au peloton d'exécution.

Beaucoup s'étonneront peut-être de voir que je parle avec si peu d'amertume de Rochefort qui, une fois qu'il a trébuché pour tomber jusqu'où il est descendu, n'a cessé de m'injurier, de m'insulter et de me diffamer. La raison de mon calme est bien simple : j'ai trop connu Rochefort pour le considérer comme absolument responsable de ses actes.

Il est certain, comme je l'ai dit au commencement de ces Mémoires ou plutôt de cette conversation, que tous les intérêts de sa vie ont toujours été consacrés au *mot de la fin* et que presque toujours, au lieu de guider sa plume, il a été entraîné par elle.

Rochefort avait cette faculté rare de travailler dans le bruit. Ses meilleures chroniques — je parle de celles du *Figaro* bi-hebdomadaire — ont été écrites au courant de la plume dans des cafés. Le café de l'Ambigu, où l'entraînait un de ses amis qui avait des rela-

tions dans le personnel féminin de la maison, a été longtemps son cabinet de travail.

Nous l'avons vu, un jour, écrire un article sur le billard. Des joueurs vinrent qui lui demandèrent la place.

— Une ligne et je finis! dit Rochefort.

Et comme il était long, bien que les joueurs fissent tout ce qu'ils pouvaient pour ne jouer que sur un coin du billard, les boules d'ivoire venaient renverser son encrier, ébrécher sa plume, effacer son écriture, il allait, il allait, et l'on sait si ce qu'il écrivait était drôle!

Je le répète; Rochefort, pour moi, n'était pas complétement responsable de ses actes; l'incohérence se rencontre à chaque pas dans sa vie; exemple :

Il est très-certain que Rochefort ne croit pas à notre religion. Cela ne l'empêche pas d'être parrain devant l'Église des fils de Charles Hugo. Son père, avant de mourir, se confesse à un prêtre de ses amis; Rochefort entre dans la chambre, ne salue même pas celui qui assiste son père à ses derniers instants, et fait procéder à l'enterrement civil de celui qui finissait chrétiennement son existence. Ce qui n'empêche pas le même Rochefort, venant se marier dernièrement à Versailles, pour légitimer ses enfants, de faire bénir son mariage par l'Église.

On le voit, ce n'est pas par une logique trop sévère

que pèche celui sur la fermeté et le caractère duquel je ne sais combien de cent milliers d'électeurs avaient compté pour régénérer la France.

En se conduisant, au lit de mort de son père, comme il le faisait, Rochefort était surtout préoccupé du soin de sa popularité. L'opinion des frères et amis, de ses électeurs de Belleville, était son seul guide, et il sentait bien que la présence du clergé autour du corps de son père ne pouvait que lui nuire auprès des républicains.

Moi, qui connais à fond Rochefort, je suis le premier à dire qu'il faut beaucoup passer à sa légèreté et à sa distraction : mais je ne puis retenir mon indignationdevant ce manque de cœur, cette mauvaise action.

Car, en résumé, il devait tout à son père, qui par un mouvement de délicatesse l'avait fait élever, l'avait reconnu en lui donnant son titre et son nom

Si républicain qu'il se soit dit, Rochefort est très-fier d'être comte, et ses amis savent bien qu'il portait toujours sur lui deux espèces de cartes de visite, une sur laquelle on lisait : HENRI ROCHEFORT et l'autre gravée d'une couronne de comte, au-dessous de laquelle était écrit : LE COMTE H. ROCHEFORT DE LUÇAY. Cette dernière lui servait dans les grandes occasions.

Le hasard m'a fait rencontrer à Enghien l'abbé Denys, curé de Saint-Eloi, qui avait assisté le père de Rochefort dans ses derniers moments.

Voilà la lettre qu'il m'écrivit à ce propos et que je publiai alors dans l'*Autographe :*

DIOCÈSE
ET
VILLE DE PARIS

PAROISSE
SAINT-ÉLOI

« Très-honoré Monsieur,

« Vous me demandez quelle a été, dans les der-
« niers temps de sa vie, surtout à l'approche de sa
« mort, la nature de mes relations avec M. le comte
« de Rochefort de Luçay, — père du trop célèbre
« Henri Rochefort, auteur de la *Lanterne*, fondateur
« des journaux *la Marseillaise*, *le Mot d'Ordre* et autres
« publications de la même nature, — décédé dans ma
« paroisse, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 210, dans
« une pension bourgeoise, où il occupait une chambre
« fort petite et très-pauvrement meublée.

« En faisant mes visites pastorales, j'eus occasion
« de voir M. le comte de Rochefort dans son étroite et
« pauvre demeure ; c'était un vieillard magnifique, à la
« longue chevelure blanche, et à la figure majestueuse
« et pleine de douceur, aux manières distinguées et
« de la plus exquise politesse. Non-seulement il m'ac-
« cueillit avec son extrême politesse de gentilhomme,

« mais il ne tarda pas à me rendre la visite que je « lui avais faite, et revint de temps en temps me voir. « Il causait volontiers avec moi de certaines connais- « sances communes que nous avions parmi les hom- « mes de lettres, les écrivains politiques, les auteurs « dramatiques, les poëtes, les savants, les journalistes « de différentes époques, surtout de son temps, etc. « Sa conversation était charmante, variée, intéres- « sante, comme celle d'un homme qui a longtemps « vécu et s'est trouvé en relation avec infiniment de « personnages de toutes sortes.

« M. de Rochefort aimait aussi à parler de religion; « et plus d'une fois, dans l'effusion de son âme, il « m'a répété, avec l'accent de la vérité :

« — Monsieur le curé, ma vie a été bien agitée, « quelquefois même très-orageuse et tourmentée; « mais au milieu de mes plus grandes préoccupations, « des plus entraînantes séductions, *jamais je n'ai* « *perdu la foi.* »

« Son fils était souvent le sujet de ses conversations. « Il déplorait ses principes, soit en politique, soit en « morale, soit en religion. Il condamnait non moins « sévèrement sa conduite plus que légère et ses écrits « scandaleux.

« Quant à son caractère, il reconnaissait surtout « en lui un entêtement que rien ne pouvait fléchir « ni éclairer, ainsi qu'une excessive vanité, consé- « quence inévitable de son aveugle confiance en

« lui-même et de son amour-propre sans limites.

« Si son père lui adressait des observations, si « justes, si raisonnables, si sensées qu'elles fussent, il « se contentait de lui répondre : A votre âge, mon « père, vous ne pouvez juger les idées du temps au « milieu duquel je vis. Elles sont tout à fait diffé- « rentes de celles du monde dans lequel vous avez « vécu; vous ne pouvez les comprendre..... Comme « si la vérité, la justice, l'ordre et la sagesse n'étaient « pas de tous les temps et les mêmes pour toutes les « générations humaines. Malgré les écarts de ce fils « oublieux de tous ses devoirs envers son père, quoi- « qu'il ne fît rien pour lui et le laissât dans un état « voisin de la misère, M. de Rochefort n'en conser- « vait pas moins pour lui, au fond de son cœur, un « sentiment de tendresse paternelle qui me touchait « quand il en parlait. J'ajouterai même que, dans sa « simplicité, il poussait ce sentiment jusqu'à croire « que ce fils si peu reconnaissant envers un si digne « père conservait encore un peu d'amour filial dans « le fond de son âme. Cette pensée le consolait.

« Quand M. le comte de Rochefort tomba sérieuse- « ment malade, il me fit demander. Je me rendis « immédiatement à son appel. C'était le samedi saint, « 8 avril 1871.

« Au moment où je me présentai dans sa chambre, « ses deux filles s'y trouvaient, ainsi qu'une de ses « nièces. Comme elles ne connaissaient pas les rap-

« ports qui existaient entre leur père et moi, ma pré-
« sence parut non-seulement les étonner, mais les
« effrayer, dans la crainte, sans doute, que la vue d'un
« prêtre ne l'impressionnât trop vivement.

« Mais aussitôt qu'il m'aperçut, il me tendit affec-
« tueusement la main et me fit asseoir à côté de son lit.

« Ses filles, ainsi que sa nièce, voyant l'accueil
« empressé que me faisait le malade, se retirèrent au
« bout de quelques instants.

« Cet homme, qui avait vécu plus de 80 ans, sentant
« que sa vie ne pouvait se prolonger indéfiniment et
« se voyant aux portes de l'éternité, — comme, selon
« qu'il le disait lui-même, il n'avait jamais perdu la foi,
« — songea à se réconcilier avec Dieu. Il se confessa à
« plusieurs reprises avec une parfaite lucité d'esprit et
« se prépara comme un chrétien convaincu à recevoir
« les sacrements de l'Église destinés aux malades.

« La nièce de M. de Rochefort qui s'était retirée avec
« ses cousines, ne partageant par leurs idées qui
« paraissaient celles de leur frère, était revenue
« pour assister à l'administration des sacrements qui
« devaient être conférés à son oncle. Pendant tout le
« temps de la cérémonie, elle demeura silencieuse et
« recueillie, pieusement agenouillée au pied de son lit,
« nous édifiant par la ferveur avec laquelle elle priait
« en même temps que nous pour son cher malade.

« Pendant ma vie pastorale, j'ai assisté bien des
« malades qui touchaient aux portes de l'éternité,

« mais je puis le déclarer, ce digne vieillard est certainement un de ceux qui m'ont le plus profondément touché par leur tenue respectueuse, la manifestation sans affectation de leurs dispositions, à l'approche de cette heure, non moins effrayante que solennelle, où un homme voit que tout va finir pour lui en ce monde.

« M. le comte de Rochefort de Luçay mourut quelques jours après la cérémonie religieuse qu'il avait lui-même provoquée, dans les sentiments d'une véritable soumission à la volonté de Dieu.

« Malgré cette manifestation publique de sentiments religieux et de son adhésion à toutes les lois de l'Église, le fils de M. le comte de Rochefort ne lui en fit pas moins faire un enterrement civil, passant devant la porte principale de l'église de sa paroisse.

« Il est vrai que déjà le règne de la Commune commençait, mais jusqu'alors l'exercice du culte continuait dans l'église de Saint-Éloi.

« Ma lettre vous paraîtra peut-être un peu longue ; mais, pour répondre à vos intentions, j'ai cru devoir entrer dans certains détails particuliers.

« Croyez, très-honoré monsieur, à mes meilleurs sentiments de haute estime et de cordial attachement.

« L'abbé A. Denys,
« curé de Saint-Éloi.

« Paris, ce 15 juillet 1872. »

Je crois inutile d'insister sur la signification de ce document qui donnerait bien à réfléchir aux citoyens démocrates s'il leur était permis de juger leurs dieux.

Rochefort était au fond très-vaniteux, très-fier de son titre et *aristo*, comme disent les siens, dans toute l'acception du mot. Vous ne l'auriez pas fait voyager en wagon de troisième classe, même pour consolider la République, et il prétendait que le peuple *puait* (c'est sa propre expression). Ses collaborateurs du *Figaro* savent avec quelle complaisance et quelle satisfaction mal contenue il leur disait qu'il était comte et leur montrait un énorme cachet de famille portant ses armes gravées.

Et, à ce sujet, une anecdote qui me fut rappelée jadis par un ami intime de Rochefort, qui venait de la lui conter à l'instant avec une très-grande émotion.

*
* *

Rochefort eut pas mal de ses aïeux guillotinés ou fusillés en 93. Un de ses grands-oncles fut arrêté à Lyon avec son jeune fils âgé de douze ans. Ils passèrent tous deux devant le tribunal révolutionnaire qui les condamna à mort, et on les mena séance tenante sur la place des exécutions. Je ne sais par quel concours de circonstances la guillotine avait dû être remplacée par un peloton de gredins armés de fusils. Les communards de ce temps-là procédaient déjà comme ceux de

la rue Haxo. On « colle au mur » M. de Rochefort, et il tombe foudroyé devant son fils qui le regardait fixement et sans trahir la moindre émotion. Les misérables rechargent leurs armes et attendent l'ordre de leur chef. Celui-ci s'adresse en ces termes à l'enfant :

— Tu as vu comment nous traitons nos ennemis!.. les aristocrates! Eh bien! crie vive la République et tu ne seras pas fusillé!

A ces mots le rouge monte au front de l'enfant; il se dirige vers le cadavre de son père, et, posant dessus son petit pied sanglant, il regarde les bourreaux d'un air de défi, jette son chapeau en l'air et crie : Vive le Roi!

Tant de courage ne toucha pas ces monstres ; ils le fusillèrent aussitôt.

Il est dur de penser qu'un homme qui a eu de tels exemples dans sa famille, et qui les raconte avec une certaine fierté, ait arboré plus tard l'opinion de ceux-là mêmes qui mettaient les siens à mort, et se soit rangé du côté des fusillards.

Il était écrit que ce pauvre garçon devait passer par tous les ridicules qu'il plairait à son parti de lui infliger. Ne poussa-t-on pas l'amour de la gaieté jusqu'à le nommer directeur des barricades! Blum et Ulbach étaient sous ses ordres. Ce pauvre Ulbach qui eût pu intercepter le passage d'une rue à tout un corps d'armée rien qu'en se mettant en travers !

Singuliers travaux, du reste, que ceux de cette commission des barricades; que de liasses de billets de Banque dépensées pour détériorer nos chaussées! Il faut avoir vu les pièges enfantins que ces singuliers stratégistes avaient inventés; autrement on n'y croirait pas. Ils avaient imaginé, par exemple, de faire des trous dans toute l'étendue de l'avenue de l'Impératrice, pour que les chevaux des Prussiens s'y prissent les pieds. Pour comble de malice ils avaient enfoncé au fond de chacun de ces trous un gros piquet. Ce n'est pas tout! on avait recommandé aux habitants de Paris de monter aux étages supérieurs quelques pintes d'eau pour éteindre les incendies, et on avait amoncelé des sacs de sable dans les maisons pour y amortir la chute des obus; on étendait du sable jaune avec des petits râteaux, etc., etc., comme si Paris aurait jamais pu se défendre une fois que l'ennemi y serait entré!

Le prétendu patriotisme ne reculait du reste devant aucune sottise; on trouvait tout un quartier en émoi parce qu'on avait vu briller une lumière derrière un rideau. Un bataillon de gardes nationaux résolus à être des héros envahissait la maison, on cernait toutes les sorties, et les plus intrépides montaient l'escalier. Régulièrement on trouvait quelqu'un qui se déshabillait pour se coucher, ou une pauvre fille qui, pour gagner de quoi acheter le pain noir et le cheval, le chien et le rat que le patriotisme des gens du 4 septembre, partis en ballon, ui octroyait, travaillait à la

lumière d'une petite lampe. Parisiens, dormez! dormez! disaient les *sang-impurs*, et ils se retiraient en mauvais ordre pour cueillir de nouveaux lauriers.

Le lendemain, les mêmes sang-impurs partaient, drapeau en tête et de l'air le plus sérieux, pour manifester devant la statue de Strasbourg, place de la Concorde; il eût été de mauvais goût de se rendre là sans être muni d'une immortelle à sa boutonnière.

Ceux qui aiment à observer, les gourmets de sottise humaine, et je suis de ce nombre, ne manquaient pas d'aller au coin de la rue Drouot et du boulevard Montmartre pour voir défiler ces héroïques bataillons qui descendaient, clairons en tête, des hauteurs de Belleville ou de la Villette. Tout le monde sait qu'il existe au coin de ce boulevard un dépôt d'eaux minérales, orné de glaces extérieures, qui reflètent les passants, voitures, etc.

Eh bien, je puis certifier que lorsque ces étranges régiments passaient par là, il n'est pas un de ceux qui les composaient qui, tout en marchant, ne se soit offert la satisfaction de s'y mirer; tous étaient également contents, surtout ceux qui, ayant retroussé les coins de leurs capotes à la façon du vrai soldat en campagne, prenaient de faux airs féroces et se disaient avec conviction : — C'est égal, j'ai l'air d'un rude lapin! Ils avaient beau être, les uns gros et courts comme des

pains ronds, les autres longs comme des flûtes à potage, rien n'y faisait, chacun jetait son coup d'œil vers les glaces en se redressant.

On arrivait ainsi devant la pauvre statue de Strasbourg, que des mains patriotes avaient ornée de couronnes et coiffée sur le coin de l'oreille d'une espèce de bourriche qu'on avait agrémentée d'immortelles; ah! si la gueule d'une mitrailleuse prussienne s'était montrée par la porte du socle, quelle volée de perdreaux! quelle fuite! et combien plus modeste eût été l'attitude de ces guerriers!

Mais la mitrailleuse ne parut pas, heureusement, et chacun d'eux se couchait le soir en se disant : Allons, je n'ai pas perdu ma journée! Et de fait, ces processions ne sont pas encore ce que notre garde nationale a fait de plus bête!

N'oublions pas ce citoyen ingénieux qui avait ouvert sur une table, au pied de la statue, un registre où il faisait signer d'un air digne les héros qui avaient traversé Paris pour manifester! Certes, cet individu, qui recevait des sous pour cet acte de facile patriotisme, était moins sot que les autres. C'est à lui que je m'adresse instamment, pour le prier de me vendre à un prix convenable ce registre qui doit contenir de bien drôles de signatures.

Que sont devenus ces étonnants tacticiens qui, tout en marchant dans la rue, vocalisaient des : *arrrche! croiséééez ette!* afin d'arriver au lieu de l'exercice avec

la plénitude de leurs moyens vocaux? Où sont ces képis, ces bandes rouges de pantalons? Qui les retrouvera pour constituer enfin le musée du peuple souverain? L'étonnante vitrine qu'on meublerait avec ces oripeaux, au moins aussi curieuse que celle que Victor Hugo avait autrefois établie chez lui, et dans laquelle on voyait étalé, comme une chasuble, son manteau de pair de France! Probablement, le manteau est remplacé aujourd'hui par son immortel képi sans numéro.

Le souvenir de ces gens sera éternellement gravé dans ma mémoire. Décidés à rester gardes nationaux jusqu'à la fin de leur vie, ils ne voyaient pas sans inquiétude le moment où il faudrait reprendre les travaux habituels. Ils ne permettaient pas qu'on doutât de la quantité des approvisionnements et qu'on évaluât à moins d'un an leur durée. Ils ne voulaient pas tolérer qu'on pût espérer se tirer de là avec une demi-victoire : il leur fallait une victoire entière.

Un jour, vers les derniers jours du siége, poussé à bout, au cercle, par un monsieur qui, en dégustant une cuisse de canard, m'affirmait que nous avions encore six mois de pain, un an de vin, quatre mois de fourrages, etc., je lui répondis :

— Eh bien! je suis encore mieux informé que vous.

— Allons donc!

— Oui, je tiens d'un de mes amis, qui est très-lié avec les honorables membres du gouvernement pro-

visoire, que nous avons encore six mois d'ipécacuanha et deux ans d'huile de ricin !

Il n'eût pas fallu jouer ce jeu-là, par exemple, en public, devant la mairie de la rue Drouot : on eût été simplement écharpé par les outranciers de trottoir.

Mieux que personne j'ai été à même d'observer ce coin de Paris. Comme je demeurais dans la maison à côté de la mairie où se placardaient toutes les dépêches, je pouvais tous les soirs observer les scènes qui suivaient la lecture des documents officiels.

Il y avait entre autres lecteurs un Marseillais dont je n'oublierai jamais l'accent. Personne mieux que lui n'a su prononcer le nom : *Leonne Gammbêttta!*

Dès qu'une dépêche arrivait, tout le monde criait : Lisez ! lisez ! On interceptait le passage, non aux voitures, car les chevaux étaient mangés, mais aux piétons. Mon Marseillais lisait. Dès qu'il avait fini, on entendait une voix stridente, fébrile, étranglée, crier convulsivement : *Vive la Républiiique!...* Une voix plus grave et qui avait l'air de sortir du fond d'une cave y répondait parfois : *Vive la France!* et la rue était rendue à la circulation, à moins que des orateurs improvisés ne se fussent mis à discuter.

Quelquefois, à l'arrivée d'un télégramme de la fabrication des citoyens du 4 septembre, un imprudent prenait sur lui de le lire à la foule anxieuse. Ce lecteur était ému, tremblant : — *Plus haut ! plus haut !* lui criait-on

[illegible] fût bien en état de céder la place : alors un [illegible] Marseillais reprenait le document et le lisait avec une emphase qui transportait d'aise le peuple souverain. Les citoyens se moquaient bien de savoir que nous étions battus ; ils ne guettaient que le moment où le lecteur avait dit : *Le ministre de l'intérieur*, Léon Gambetta, pour avoir l'occasion d'expectorer un nouveau « Vive la République » et la même voix de contre-basse prud'hommesque, répliquait invariablement « Vive la France ».

Comme je l'ai dit plus haut, les querelles n'étaient pas rares après ces lectures. Dès que la foule était ou se croyait informée, on entendait un bourdonnement général, chacun se livrant à ses impressions. Tout à coup s'élevait le bruit d'une discussion. Un *peuple souverain* disait à un autre : — Mais vous êtes donc un Prussien alors ? et autres aménités qui se terminaient généralement par une volée de coups de poing.

Un jour que j'assistais à l'une de ces scènes, je vis deux interlocuteurs se jeter l'un sur l'autre comme des chiens qui cherchent à se mordre. Deux gardiens de la paix, sortis de la mairie, s'emparèrent de l'un d'eux et l'y entraînèrent immédiatement. Je quittai ma fenêtre de la rue Drouot pour regarder, par celle de mon cabinet de toilette, qui donnait sur la cour de la mairie, ce qui allait se passer. Je fus très-étonné de ne rien voir venir. Désappointé, je revins vers la rue et quelle ne fut pas

ma surprise d'apercevoir mes deux forcenés, causant tranquillement et se donnant du feu !

Un instant après c'étaient de nouveaux cris, de nouvelles scènes, qui se terminaient invariablement chez le marchand de vin du coin où se donnaient rendez-vous ces fameux gardes nationaux qui, selon le mot de Gavarni, « abandonnaient leurs fusils pour prendre un canon. »

Ah ! que le nombre des outranciers eût diminué si toutes les fois qu'un monsieur criait : Mort aux Prussiens ! la lutte jusqu'à la mort ! on l'eût incorporé dans un régiment de marche et mis aux avant-postes !

* * *

Je reviens à Rochefort qui, trop étroitement compromis dans les ridicules d'un gouvernement improvisé, ne pouvait échapper à l'odieux de la Commune, sa conséquence inévitable.

Mes relations avec lui ont justement cessé au mois de novembre 1869, quand il revint en France comme député.

Lorsqu'il dut quitter Paris pour aller en Belgique, je facilitai son départ par tous les moyens. Ce n'est pas tout, j'allai le voir à Bruxelles, comme je l'ai dit plus haut. Entraîné par les écarts de sa plume, Rochefort écrivit contre moi bien des choses qu'il ne

pensait pas ; je lui en gardai si peu rancune, que ce fut une véritable joie pour moi quand j'appris son retour à Paris, et quand son secrétaire, car il avait un secrétaire! vint nous annoncer qu'il viendrait le soir même au *Figaro*. Nous voulûmes lui préparer une réception originale ; nous achetâmes de grandes images coloriées, représentant des tambours-majors, des soldats, l'Empereur lui-même, et nous les collâmes de tous côtés dans les bureaux ; je fis prendre un certain nombre de trompettes, de tambours, pour exécuter une fanfare et battre aux champs à son arrivée. Moi-même, je me passai un tambour autour du cou, je fis allumer toutes les lampes, tous les becs de gaz, et j'attendis.

La porte s'ouvrit et on annonça qui? M. Pouyer-Quertier, qui venait causer très-sérieusement de son élection.

Un peu vexé d'abord de compromettre ainsi ma dignité devant un étranger, je repris bientôt ma gaieté, et quand M. Pouyer-Quertier fut parti, je me préparai de nouveau à saluer l'arrivée de Rochefort.

Il eut le mauvais goût de ne pas venir à cette fête d'enfants. Dès ce jour nous avions perdu l'un des nôtres. Il se tourna définitivement contre le *Figaro* et appartint corps et âme aux Bellevillois.

J'en ai fini avec Rochefort, dont la personnalité m'a conduit au moment du siége. Puisque j'y suis, j'y reste, car je trouve dans cette époque, — où le triste

coudoie le ridicule, — ample matière à souvenirs et à racontars.

Je viens de relire la collection du *Figaro* d'alors, et je m'applaudis d'avoir fait mettre de côté plusieurs séries de ces exemplaires inconnus des provinciaux... Je ne crains pas de promettre à ceux qui les liront des sensations multiples et diverses. Ils verront que les Parisiens étaient devenus absolument fous et avaient perdu toute notion du juste et du vrai, pour s'abandonner aux rêves les plus creux et aux utopies les plus absurdes. Pour moi, ce n'est pas sans orgueil que j'ai feuilleté ces pages où, mes collaborateurs et moi, nous n'avons pas marchandé la vérité à qui que ce soit, — aux politiques sérieux comme aux plaisantins de la Défense nationale, — aux exagérés de la réaction comme aux frères et amis.

Je prends au hasard, et comme ils viennent, quelques coups de plume et quelques échos qui me passent sous les yeux.

Ainsi je lis dans un petit entrefilet intitulé :

Les Conquérants en robes de chambre, le fragment de dialogue suivant entre M. de Bismarck et le roi de Prusse :

« Bismarck. — Notre affaire n'est pas d'assiéger Paris, c'est de nous installer. Vous comprenez bien que deux millions de Parisiens ne pourront jamais rester enfermés ensemble pendant un mois sans inventer quelque sottise colossale, sans se donner le plaisir d'une petite guerre civile. . . . .

Ils [illegible] eux-mêmes de leur répu-blique [illegible] ils ne savent même pas ce que c'est. Pour les [illegible], c'est la [illegible] ; pour les bourgeois, [illegible] c'est le fruit de ne pas travailler et [illegible] à [illegible] tous les quinze jours [illegible] la meilleure, la plus [illegible] des répu-bliques. [illegible] dès demain, [illegible] gouvernement provi-soire [illegible] à culbuter ceux qui y sont pour se mettre à leur place. Je vous le répète, la vic-toire est assurée et [illegible] mieux les portes de Paris que tous les canons de Moltke ! »

[illegible] ce qui s'est passé.

Je lis [illegible] :

« — [illegible] est dans la garde nationale !

« [illegible]

« On le met en faction devant le poste avec la con-signe de ne laisser [illegible] passer qu'il ne dise le mot.

« Soudain, dans la nuit, les hommes endormis sont éveillés par cette voix bien connue des amateurs du Palais-Royal.

« — On ne passe pas !... Le mot de ralliement. Hein ? vous ne le savez pas ! Oh ! vous ne passerez pas... Vous avez beau me regarder avec vos grands yeux bêtes... Au large, ou je fais feu !

« A cette menace, tout le poste sort vivement pour porter secours à Gil Pérez.....

« On le trouve face à face avec deux ânes égarés qui rôdaient par là... »

Aux remparts, pendant la nuit, le cri : *Sentinelles, prenez garde à vous!* jeté de bouche en bouche, se trouve soudain interrompu.

Vainement il est répété... Rien!

L'inquiétude prend naissance et grandit à chaque seconde avec rapidité. Évidemment il est arrivé malheur au factionnaire qui ne l'a pas transmis!

Tout le poste est sous les armes. On s'avance avec précautions... et l'on trouve la sentinelle blottie dans un trou.

— Eh bien! que faites-vous là? demande le caporal.

— Dame! on m'a crié de prendre garde. Eh bien! je me suis mis à l'abri.

Un prisonnier prussien conduit aujourd'hui par quatre soldats de la ligne à la place de Paris, voyant un grand embarras de voitures à la hauteur du Palais-Royal, prend tout à coup la parole et dit en excellent français à nos troupiers :

— Oh! mon Dieu! nous aurons aussi court de prendre par la rue Saint-Honoré.

Un garde national, poussé à l'expansion par la prise de quelques canons (rien de ceux des Prussiens) disait hier soir à son fusil qu'il portait dans ses bras comme un enfant :

— Moi! te lâcher!... jamais!... qu'ils viennent donc essayer de te prendre!... Mais tu es un père pour moi... Tu me donnes trente sous par jour!... tu es mieux que cela!... tu es mon atelier national!

Rien de plus curieux que de voir aujourd'hui descendre le faubourg Saint-Antoine par six bœufs, au milieu desquels trottait un petit âne bien maigre, mais portant orgueilleusement la tête.

Le tout se rendait probablement à un abattoir voisin et l'âne, tout fier de se trouver en pareille compagnie, semblait se dire à lui-même : Nous autres bœufs!...

X..., garde national de marche, part pour les avant-postes; sa femme l'accompagne jusqu'aux fortifications.

— Sois prudent, lui dit-elle au moment des adieux; ne t'expose pas trop... Songe que tu es marié.

— Oh certes! soupire-t-il en haussant les épaules.

Et il fait un nœud à son mouchoir.

Mardi dernier, un espion prussien des plus huppés entre comme une trombe chez M. de Moltke.

— Mon général, vous ne pouvez plus songer à prendre Paris par la famine !

— Pourquoi donc ?

— Ils mangent du chameau ! Et ils n'ont commencé que ce matin.

(Pour bien saisir les côtés exquis de celle qui suit, il faut rappeler qu'elle paraissait à une époque où — qu'on me passe le mot — la toquade favorite du Parisien était de croire que Gambetta était allé faire lever la province et marchait « à sa tête » sur les ennemis qui nous cernaient.)

Au bastion. — L'aube point.

Un garde national en faction consulte sa montre.

— Cinq heures du matin... La province se lève !

Un garde national rentre chez lui vers huit heures du matin. Sa femme dort encore, il ne veut pas la réveiller et s'approche de son lit sur la pointe du pied ; il contemple avec la fierté d'un propriétaire la pose gracieuse de son épouse et surprend sur ses lèvres un sourire de céleste satisfaction.

— C'est, se dit-il en lui-même, quelque songe agréable qui vient charmer son sommeil!

Mais il fait un maladroit mouvement en voulant se retirer et heurte un meuble! la jeune femme s'éveille.

— Que rêviez-vous donc, ma bonne amie? lui demande le garde national avec bonté.

— Ah! mon ami, répond la belle dormeuse en prenant tout à coup un air indigné, je rêvais qu'un Prussien était entré ici et que je subissais le dernier outrage!

En même temps que le *Figaro* continuait ses boutades, pensant qu'il valait mieux ne pas jeter la consternation dans les esprits en criant à l'avance que tout était perdu, il publiait courageusement, je puis le dire, des articles qui faisaient facilement prévoir quel serait son sort quand la canaille serait au pouvoir.

Et pourtant le *Figaro* avait été républicain!

Deux mots d'explications à ce sujet.

Quelques jours avant le 4 Septembre, bien triste de tout ce qui se passait, j'étais resté malade à Grenoble; M. Dumont mon associé m'écrivait de Paris que tout allait pour le mieux. Un beau matin, en ouvrant mon journal, j'appris que non-seulement nous étions tombés en République, mais de plus que j'étais républicain et

que je dirigeais un journal républicain ! En effet, M. Dumont, pris d'un beau zèle au 4 Septembre, avait fait lui aussi sa révolution, il avait inauguré une nouvelle rédaction qui me laissait traiter de citoyen jusque dans les colonnes du *Figaro !*

Indigné, comme on doit le penser, je me préparais à partir, lorque je reçus à Grenoble la visite de mon collaborateur Albert Millaud qui m'était dépêché par ma rédaction ; il venait me faire le récit de l'odieux carnaval qui allait rendre le *Figaro* la risée de tous les honnêtes gens et qui ne pouvait que le tuer.

Prétextant une courte absence et disant à ma famille que je ne m'absenterais que deux ou trois jours, je vins immédiatement à Paris. Je descendis tout droit au *Figaro*, j'y vis M. Dumont et les siens ; je lui expliquai mon mécontentement en termes excessivement nets, et je congédiai la troupe de collaborateurs qu'il s'était adjoints.

M. Dumont fut sans doute bien puni, car lui qui m'avait écrit que son idée bien arrêtée comme républicain était de se faire tuer sur les remparts, se trouva bientôt par hasard à Monaco. Son patriotisme eut sans doute à souffrir, mais il fallut bien qu'il acceptât son sort et attendît là-bas bien tranquillement la fin du siége !

*
* *

Le principal était fait pour moi, j'avais nettoyé les bureaux du *Figaro;* naturellement je ne voulus pas abandonner mes rédacteurs que je savais tous déterminés à rester sur la brèche, et bien que j'eusse à Nice et à Grenoble toute ma famille, ma femme, mes filles, mes petits-enfants, mon gendre, je jugeai que ma place était à Paris et j'y restai.

Il me suffit du reste de quelques jours, quand j'eus entendu les gardes nationaux du 4 septembre, qui passaient devant mon journal, vomir leurs : Vive la République! à bas le *Figaro!* pour comprendre que je ne devais pas déserter mon poste et qu'il était temps que chacun fît de son mieux pour maintenir la canaille lâchée par un troupeau d'ambitieux parvenus au pouvoir. Je savais bien que tôt ou tard ceux qui avaient déchaîné ces utiles imbéciles, les Thiers, Favre, Picard, Jules Simon, tout le 4 septembre enfin, seraient les premiers à les canonner quand ils n'en auraient plus besoin, mais nous n'en étions pas encore là !

Paris une fois bloqué, l'égoïsme de chacun se développa dans toute sa majesté ; on se cachait ses ressources dans la crainte de les partager, etc., etc. ; chacun faisait ou plutôt avait fait ses petites provisions, bien décidé à les consommer sans en rien dire ; on ne pensait qu'à manger, à s'approvisionner; moi-même, l'homme le plus sobre d'Europe, je ne crains pas de le

dire, du matin au soir je courais chez les marchands de conserves. J'avais écrit à ma famille une lettre se terminant ainsi :

« Ne vous préoccupez de moi en aucune façon ; j'au-
« rai toujours quelque chose dans quelque coin, et
« quand les autres seront pâles de faim et toucheront
« à leurs derniers moments, moi je trouverai encore
« une conserve dans ma cachette et j'aurai toujours
« pour trois ou quatre jours de plus que les au-
« tres ! »

Je suis pourtant moins égoïste que ma lettre ne le ferait croire, car comprenant que la vie serait difficile à mes collaborateurs qui ne pouvaient pas courir les restaurants et prendre leurs repas avec ces individus bizarres que les républiques sont forcées de remettre en circulation à chaque révolution, j'établis une table commune, une *popotte* chez moi, rue Drouot. Je me mis immédiatement en courses, et apprenant que Chevet venait d'exposer en vente certaines conserves, je m'y rendis immédiatement accompagné de mon collaborateur Ph. Gille. Comme rarement la gaieté perd ses droits chez moi, j'entrai comme si j'étais mourant de faim, en me cramponnant aux comptoirs, aux chaises, aux buffets.

— Donnez-moi, dis-je d'une voix faible, quelques-unes de vos conserves ; oh ! la faim ! la faim !

Malheureusement, je n'avais guère le ventre ni le

teint de l'emploi; Gille encore passe, il est pâle, il est svelte comme un lévrier ! mais moi j'étais de la plus belle coloration et du plus brillant embonpoint.

Il paraît néanmoins que je jouai bien la comédie, car une dame qui se trouvait là avec ses filles s'empressa de me glisser une chaise.

Je la remerciai d'un regard à demi voilé par l'inanition et, d'une voix toujours faible, je commandai une trentaine de boîtes de conserves variées. A mesure qu'on les empilait mon visage s'épanouissait, et quand la dernière fut emballée je me levai allègre et dispos en disant, comme un homme qui vient de bien dîner : — Ah ! je me sens mieux !

Puis nous partîmes laissant cette dame et ses filles profondément étonnées de ma résurrection.

Revenons à ma *popotte*.

Non content de ce premier succès, j'allai trouver Brébant, l'ami de naissance de tous les gens de lettres avec la plupart desquels il a fait ses études, et que je trouve (ceci n'est point une réclame, j'en ai horreur) l'homme le plus complet, le plus aimable, le plus sensé que je connaisse; il possède une qualité très-précieuse pour moi, celle que j'apprécie entre toutes, un bon sens toujours en éveil. Si je voulais absolument savoir ce que vaut tel ou tel projet, je convoquerais tout simplement Brébant et son ami Siraudin, je

leur soumettrais ma question et j'accepterais sans sourciller leur décision, tant je leur sais d'honnêteté et de justesse d'esprit.

Je connais de Brébant bien des traits qu'il croit que j'ignore et que je dirai quelque jour. Pour le moment je me contente de celui-ci :

Un homme de lettres qu'il connaissait à peine tombe malade; on l'envoie dans une maison de santé ; il faut qu'il y suive un long traitement. Sans rien dire à personne, Brébant lui a fait parvenir, tout le temps qu'il est resté dans cette maison, son déjeuner et son dîner, et je vous prie de croire que personne au restaurant n'a été mieux servi que lui.

C'est que Brébant a le cœur bon et que, contrairement aux frères et amis qui ont le genre humain en horreur, il aime à rendre service à tout le monde ; ce qui ne lui a pas porté malheur et ne l'a pas empêché de faire fortune, au contraire.

Que d'excellents conseils n'a-t-il pas donnés à Rochefort avant que celui-ci fût descendu jusqu'aux Bellevillois; Rochefort avait l'air tout disposé à les suivre, mais il rencontrait quelque imbécile, et tout était oublié !

Puisque le nom de Rochefort revient encore sous ma plume, je répondrai par l'anecdote suivante à ceux qui mettraient en doute ses coquetteries nobiliaires que je signalais plus haut.

Elle est parfaitement authentique, j'en garantis entièrement l'exactitude, et Rochefort lui-même ne saurait la nier.

Lorsque, après son arrestation, Rochefort fut amené à Versailles, il fut incarcéré à la prison Saint-Pierre. C'était un dimanche; or, le lundi à la première heure, un commissaire de police se présentait pour lui faire subir un premier interrogatoire. Il fut d'une grande politesse et tout à fait homme du monde, il affectait même un petit air aristocratique. Vous savez qu'il s'était fait raser complétement, et couper les cheveux très-court, ce qui lui donnait une singulière physionomie.

Le procès-verbal terminé : — M. le commissaire, dit Rochefort, voulez-vous me permettre de vous demander un renseignement?

— Très-volontiers, répond le magistrat, de quoi s'agit-il?

— Vous savez que j'ai un fils et que je suis comte de Rochefort et marquis de Luçay, j'ai des opinions que je ne me crois pas en droit d'imposer à mon fils; je suis républicain, mais je le laisse libre d'être ce que bon lui semble, je ne veux donc pas le priver de porter mes titres s'il veut être légitimiste ou orléaniste et je désire me mettre en règle à ce sujet.

— Mais, lui répond le commissaire de police, votre fils est un enfant naturel, il ne peut porter vos titres.

— Je l'ai reconnu! s'écria Rochefort.

— Vous l'avez reconnu, et il a le droit de porter le nom de Rochefort, mais non pas les titres. Votre fils est bâtard, et un bâtard ne peut porter un titre qu'en vertu d'une ordonnance royale, et dans les circonstances que nous traversons, il n'est guère possible d'obtenir une aussi grande faveur.

— C'est bien, dit Rochefort, qui n'était pas convaincu, je consulterai mon notaire!

*
* *

Retournons à l'expédition que j'avais entreprise et à ma lutte contre la famine qui nous menaçait. Je tins à peu près ce discours à Brébant :

— Mon cher ami, la république qui devait n'avoir qu'à dire son nom pour faire tomber en poussière les armées commandées par des tyrans, nous forcera bientôt, non-seulement à subir les plus horribles défaites qu'on puisse imaginer, mais à manger jusqu'aux semelles de nos bottes ; pourriez-vous nous garantir seulement que nous pourrons mettre deux fois par semaine notre petit pot-au-feu?

— Vous le mettrez tous les jours! me répondit Brébant.

Et, en effet, pas une seule fois nous n'avons manqué d'un ample morceau de viande de boucherie. Tant que quelqu'un, à Paris, a pu avoir du bœuf, il nous en a fourni. Quand le cheval lui a succédé, nous en avons

eu, et du meilleur ; si bien que moi, qui avais juré de n'en point manger, j'arrivai à la fin du siége, croyant que j'avais eu du bœuf jusqu'au dernier jour. Seuls mes rédacteurs étaient dans la confidence.

Non content de cela, j'avais aussi organisé une chasse chez mes amis absents. Je faisais mille bassesses pour arracher des provisions à leurs domestiques. J'imaginais des dépêches, par lesquelles leurs maîtres leur disaient : « Donnez conserves, margotins, charbon de terre, haricots, à mon excellent Villemessant. »

Presque tous tombaient dans le traquenard, ce dont se réjouissait fort notre association.

J'avais, je puis le dire, poussé ces visites domiciliaires jusqu'au génie. Je me rappelle avoir manqué une vache d'une heure ! Quel gibier pour nous ! quelle gloire pour moi ! Un de mes amis vint m'apprendre qu'il était resté chez M. de Jacquemin, 7, rue Laffitte, une petite vache qui lui fournissait son lait. M. de Jacquemin était parti, je fabriquai mon télégramme en ces termes :

Remettez immédiatement à mon cher Villemessant, à mon meilleur ami, notre petite vache, lui seul peut la sauver.

DE JACQUEMIN.

Armé de cette pièce, je me présentai rue Laffitte ; j'y fus reçu par un domestique qui me dit, les larmes aux yeux : « Ah, monsieur ! si j'avais su cela ! elle vient d'être réquisitionnée il y a une heure ! »

Elle m'avait été ravie par ordre du gouvernement du 4 Septembre ! C'est là un des traits que je lui pardonnerai le plus difficilement.

Je ne me décourageai pas cependant, et je continuai mes expéditions.

C'est ainsi (ceux qui ont lu mon procès se le rappellent) que j'allai chez mon associé, M. Dumont, pendant qu'il pleurait sur les malheurs de sa mère-patrie, à Monaco. Je me dis : lui, dont les appointements très-gros courent toujours sans lui donner le moindre mal à gagner, il sera enchanté d'être utile à la rédaction ; aussi emportai-je sans vergogne, et contre un reçu que j'écrivis sur un livre de la bonne, une boîte de sardines, quelques haricots, un petit sac de pruneaux et une cinquantaine de margotins ; je donnai 10 francs de pourboire et je revins au bureau avec ma fortune.

Disons en passant que nos frais de table, non payés par le *Figaro*, ont atteint le chiffre de 30 à 32,000 francs !

De temps en temps, j'offrais un dîner à ces messieurs ; parfois une dinde qui à cette époque ne

coûtait pas moins de 140 francs. J'extrais du reste du *Journal du Siége*, que nous avons publié jour par jour, cette taxe de l'alimentation du mois de décembre, qui en dira plus que je ne saurais le faire :

Le céleri, 1 *fr.* 50 *le pied — la mâche*, 3 *fr. la livre — un lapin*, 40 *fr. — un dindon*, 180 *fr. — un gigot a été acheté* 175 *fr. — pommes de terre*, 28 *fr. le boisseau — ours, chameau*, 15 *fr. la livre — éléphant*, 15 *fr. la livre; la trompe*, 40 *fr. — Fromage de gruyère*, 30 *fr. la livre — beurre frais*, 40 *fr. — œuf frais* 3 *fr.*

Est-ce assez effrayant ! Heureusement que l'illustre Trochu avait son plan !

* * *

Je reviens à mes provisions. Je ne devais pas garder sur ma conscience les margotins et les haricots pris chez M. Dumont. Le fait est que la somme qu'ils représentaient devait être bien nécessaire à un pauvre diable qui, sans compter son gain pendant qu'il était au *Figaro*, doit toucher pendant cinq ans, à partir du jour où il m'a quitté, des bénéfices qui, pour cette année seulement, ont mis 58,000 francs dans sa poche, et qui, cinq ans encore après ces cinq ans-là, lui donneront moitié de ce qu'il touche présentement !

L'élément dramatique ne manqua pas au procès que j'eus avec lui. Qu'on juge de la scène, et qu'on dise si un Dennery, un Sardou, n'y trouveraient pas un effet théâtral.

M. Dumont devait me quitter à la fin du mois; ses appointements, bien entendu, couraient toujours. Pendant ce temps il créait un journal, une concurrence au *Figaro*, lui qui avait en sa possession par ses fonctions mêmes les bandes de nos abonnés.

Malgré ce fait bien avéré, M. Dumont protestait devant le tribunal de commerce qu'il ne figurait que comme conseil dans l'administration et la fondation du journal l'*Évènement*.

Les débats étaient clos, le tribunal allait prononcer.

Je demandai s'il m'était permis d'ajouter quelques mots.

Alors je dis au tribunal : Messieurs, vous venez d'entendre la plaidoirie de Me Bra, agréé de M. Dumont; il a affirmé que jamais son client n'avait été pour rien ni directement ni indirectement dans les affaires de l'*vénement*. Eh bien, je connais M. Dumont pour un homme de bonne compagnie, et jusqu'à preuve du contraire, je le crois incapable de prêter un faux serment. Que M. Dumont veuille bien (ici j'enfonçai ma main droite dans la poche intérieure gauche de ma redingote, en sorte qu'on eût pu croire

que je tenais la main sur mon cœur), que M. Dumont veuille bien, dis-je en plongeant mes yeux dans les siens, affirmer qu'il n'avait aucun intérêt dans l'*Événement*, il n'y aura plus lieu à jugement, je retire immédiatement ma plainte, la cause est entendue et le procès est terminé.

M. Dumont resta muet. Je me tournai vers les juges, et je leur dis : Vous voyez, messieurs, à quoi a servi la longue plaidoirie de Me Bra ! Tout naturellement je gagnai mon procès.

M. Dumont, sachant parfaitement qu'il avait signé des actes, a pu croire que j'avais dans ma poche une de ces pièces qu'on avait voulu me vendre quelques jours auparavant et que j'avais absolument refusées ; ce moyen répugnant trop à mes habitudes.

Inutile d'ajouter que M. Dumont se retira tout à fait de l'*Événement*, et que bien qu'il prétendît n'y être pas associé, il sut en sortir avec une indemnité. Demandez à ceux qui y sont restés s'il ne touche pas une pension assez grassouillette.

J'oubliais de dire que M. Dumont nous ayant adressé une lettre que nous étions condamnés à insérer, si médiocre qu'elle fût, nous envoya son huissier avant même qu'elle fût signifiée ; nous dûmes lui payer 1,500 francs pour non insertion.

Bien plus, l'huissier ayant ordre de saisir dans le cas de non payement immédiat, était arrivé au *Figaro* avec ses alguazils ; ce que voyant, M. Prévet, président de mon conseil d'administration, les reconduisit avec tous les honneurs dus à leur rang.

Mentionnons encore un fait bien caractéristique.

M. Dumont m'avait fort obligeamment prêté, je dois le dire, une somme de 200,000 francs. Il était tout naturel que je les lui rendisse en nous séparant.

C'était un samedi matin : je payais M. Dumont en un chèque de 200,000 francs. Mon caissier, ayant examiné la note de M. Dumont, lui fit remarquer que, payé le samedi matin, il y avait porté les intérêts comme devant être comptés jusqu'au lundi soir.

— Mais, fit M. Dumont, c'est demain dimanche, et je ne pourrai pas faire de placement !

Pour compléter cette petite étude, j'ajouterai que, lorsque je lui demandai la note des déprédations de haricots, margotins, etc., que j'avais commises chez lui pendant le siége, il me remit très-sérieusement le feuillet que j'avais écrit sur le registre de sa bonne ; il l'avait acquitté.

Le montant était de 36 francs !

J'intitulerai, si vous voulez, cette petite étude :

SOUVENIR D'UN ADMINISTRATEUR.

Elle pourrait être précédée du sommaire suivant

L'administrateur modèle. — Le joli glaneur. — Les journaux, ou l'art de manger à plusieurs râteliers et de s'en faire pas mal de revenus. — Haricots et margotins. — Patriotisme intermittent et appointements continus. — Intérêt de l'intérêt des intérêts de l'intérêt des intérêts, etc.

OU

LES PETITS RUISSEAUX

FONT LES GRANDES RIVIÈRES.

Si je ne me trompe, il y aura là un grand succès de librairie.

Je me suis attardé. Je jette à la hotte tout ce qui touche à cette affaire et je reviens à ma *popotte*.

Elle eut un succès fou. Nous avions justement un appétit infernal. Les mets, accommodés avec des graisses de conserves, nous paraissaient excellents ; les convives, tous jeunes, résolus, causants, ne manquaient pas un rendez-vous, et je puis dire que c'est à cette table que sont éclos ces chroniques, ces échos, ces boutades qui, en contribuant à conserver

là gaieté des Parisiens, ont plus servi à la défense de Paris que les : *Frères, il faut mourir!* des pleurards du 4 septembre.

Une des raisons qui me font croire que nos dîners n'étaient pas trop ennuyeux, c'est que bien des gens d'esprit sont venus les partager quelquefois : entre autres MM. Victorien Sardou, Gondinet, Decourcelles, etc.

Comme les Anglais qui ont le bonheur d'avoir une reine et qui lui portent un toast traditionnel dans leurs festins, nous commencions nos repas en trinquant à tout ce que nous aimions le mieux, en envoyant les meilleurs souhaits de nos cœurs à nos familles absentes, à nos amis éloignés.

Il est difficile de parler longtemps de l'époque du siége et de celle du 4 septembre comme je viens de le faire, sans que le nom de M. Thiers arrive forcément sur les lèvres. En effet, quelle destinée que la sienne! et quand je relis ce que j'ai dit de lui dans le troisième volume de ces Mémoires, il y a des instants où je me croirais prophète. Je reviendrai plus loin sur cet éminent homme d'État; parlons présentement d'un projet que j'ai eu autrefois.

J'avais l'intention, à cette époque où j'espérais pouvoir faire de mon *Figaro* un journal absolument littéraire (heureux temps; si jamais il pouvait revenir !).

de publier un certain nombre d'articles dont j'avais cherché les cadres.

Entre autres sujets, j'avais choisi celui-ci :

Je voulais démontrer par A plus B, à ce peuple braillard, fainéant, envieux, irrité par tout ce qui brille, tout ce qui lui paraît au-dessus de lui, que s'il n'était pas descendu au dernier échelon de la bêtise humaine, il pourrait constater que ce sont ceux-là justement qu'il croit les plus heureux qui travaillent le plus. Je voulais prendre la journée d'un de ces soi-disant privilégiés et prouver que celle d'un commissionnaire, d'un homme de peine était moins rude que la sienne.

Je choisissais l'Empereur par exemple, je le prenais depuis l'heure de son lever jusqu'à celle de son coucher, je le montrais bon gré, mal gré, forcé de se mettre au travail, de recevoir ses ministres, de donner ses audiences particulières, ses audiences officielles, prenant ses repas à une table pleine de monde quand il eût préféré dîner avec l'Impératrice et le Prince Impérial, n'ayant pas le droit de se reposer ni de disparaître une minute, sous peine de voir la Bourse baisser sur la nouvelle d'une indisposition. Il lui fallait sortir tous les jours, montrer un visage calme et souriant, quelque préoccupation morale, quelque douleur physique qu'il pût éprouver, pour que personne ne tirât de conjectures ; sans compter les diffamations, les injures,

et jusqu'aux tentatives d'assassinat des républicains.

Je voulais, après cette journée, dont je ne cite pas la centième partie du sommaire, donner celle du baron de Rothschild. Un grand financier comme celui-là, doit, selon le sentiment populaire, faire la grasse matinée, un tour de bois, déjeuner largement, procéder à sa sieste, faire encore une promenade; puis vient un dîner exquis, le spectacle, la soirée, le bal, etc.

Mon but était au contraire de montrer le célèbre baron tel que je l'ai connu. Se levant à cinq heures du matin, toujours à son bureau, passant sa vie à lire les dépêches du monde entier, pour être toujours informé sur les cours et faire ses combinaisons. Menant une administration aussi importante qu'un ministère, discutant tout avec ses chefs de service, lisant la correspondance la plus nombreuse qui existe, fixant le chiffre de ses œuvres de bienfaisance; déjeunant, dînant au galop, comme un simple commis, travaillant plus que tous les employés de sa maison; se couchant le dernier pour être le lendemain réveillé le premier, etc.

La journée du Pape me paraissait aussi intéressante à raconter. Il y avait bien des préjugés à bouleverser en montrant que cet homme, qu'on croit uniquement occupé à bénir et à faire baiser sa mule, est le souverain de l'Europe le plus absorbé par le travail; en effet, non-seulement il lui faut administrer des États

constamment attaqués, riposter à la politique par la politique, mais diriger et accorder le clergé du monde entier, chose bien difficile si on veut y songer un instant.

Ce travail fait, et pour mieux le souligner, je voulais mettre en regard de la journée du souverain, du pape, du financier, faite par plusieurs de mes rédacteurs, la journée d'un agriculteur, par exemple.

J'ai vécu à la campagne, et je garantis que je ne me serais pas trompé. J'aurais établi que se levant de bonne heure aux champs, il respire un air pur et vivifiant; son travail le fortifie, il ne roule pas dans sa tête ces mille projets qui usent nos cerveaux, il rentre chez lui avec un appétit toujours en éveil, il y trouve une de ces soupes aux choux que je sens d'ici et dont l'idée seule me creuse l'estomac; il la mange comme il veut, à l'heure qui lui plaît. Il est maître et seigneur, servi par les femmes, qui ne s'assoient pas à sa table, comme cela se pratique dans la Beauce. Le fermier est appelé maître! maître Pierre! Il est l'égal de tous, dîne avec des gros bonnets de l'endroit, ce qui n'arrive jamais ni au menuisier, ni au charpentier, etc.; il n'a pas besoin de faire toilette pour être admis, il se met avec son costume ordinaire à cette table où les autres ne seraient pas reçus, même endimanchés. Il vit loin des tracas de la politique, ne s'occupant que de faire rendre à la terre ce que la *fripouille* des villes lui fait perdre, etc.

La conclusion de ces articles était bien simple: je voulais qu'après leur lecture on n'eût plus trouvé personne qui daignât accepter d'être pape, empereur ou banquier.

Ce travail a été commencé, j'en ai le dossier sous les yeux. L'Empereur est mort, M. de Rothschild n'est plus, et la triste situation du Saint-Père n'est plus à prouver. Je le laissai là, mais décidé à le reprendre avec d'autres personnages. A ce moment M. Thiers était à la Présidence. Il me sembla que comme exemple d'activité, de force de travail, il pouvait entrer naturellement dans le cadre que j'avais rêvé; je chargeai un écrivain qui le connaissait beaucoup, qui vivait presque de sa vie, de me faire le procès-verbal pour ainsi dire d'une de ses journées.

Mais sur quoi compter? Arriva bientôt la dégringolade de M. Thiers, et ce travail dut rentrer dans mes cartons.

Je viens de le relire, et comme je le trouve remarquablement bien fait à tous les points de vue, comme forme et comme vérité, je veux en offrir la primeur à mes lecteurs. Je ferai suivre cette étude de quelques alinéas de ma modeste prose, rapportant aussi fidèlement que possible le récit de deux longues entrevues que j'eus avec M. Thiers, et qui me paraissent intéressantes.

On pense bien que je ne parlerai d'un homme aussi important que M. Thiers qu'avec tous les égards

qu'on doit à celui qui, s'il n'a pu vaincre la Prusse, a du moins donné à la démocratie française la plus dure et la plus sanglante leçon qu'elle ait jamais reçue. Je n'aurai aucune arrière-pensée en parlant de ses actes; il est du reste bien difficile, quand on se trouve en présence d'un homme de cette valeur, de penser à autre chose qu'à son talent.

Je me souviens d'avoir entendu Paganini vers la fin de sa carrière (cela ne me rajeunit pas, mesdames!). Quand on voyait cet homme étrange, à tête longue, pâle et maigre, aux longs cheveux, aux yeux pleins de fièvre, prendre son violon, en faire sauter trois cordes et jouer la *Prière de Moïse* sur la quatrième, chant, variations, sons harmoniques, on était dominé, fasciné, on suivait haletant ce génie effrayant où il lui plaisait de vous mener, et on ne pensait pas un instant, je vous le jure, qu'on avait sous les yeux un homme qu'on disait avoir tué sa femme! Le virtuose seul existait, on ne connaissait pas l'autre homme!

De même pour le personnage de l'importance de M. Thiers : fasciné par son talent, sa virtuosité, je n'ai jamais pensé, quand j'ai été sous la magie de sa parole, que j'avais sous les yeux l'homme qui avait fait arrêter cette bonne, excellente et courageuse duchesse de Berry, dans l'intérêt politique d'une monarchie dont il ne se soucie guère aujourd'hui.

Ceci posé, je passe la plume à mon collaborateur :

M. Thiers coadjuteur. — La cervelle d'un grand homme. — Ses habitudes, sa nourriture, ses appartements. — Sa manière de travailler. — Ses réceptions. — Confection d'un discours.

« Le petit bourgeois, » comme il s'appelle lui-même avec tant de modestie, a inspiré des montagnes de livres, d'études, de revues et d'articles de journaux. Mais rien de tout cela n'est définitif, l'homme d'État et l'orateur ayant pris plaisir, en quelque sorte, et comme s'il eût voulu dérouter ses apologistes et ses critiques, à se métamorphoser ou à se compléter après chaque appréciation de sa carrière et de son talent. Les deux volumes de M. Alexandre Laya et celui de M. Martin ne sont que de longues biographies louangeuses limitées à la monarchie de juillet, de même que les portraits tracés par M. Guizot et M. de Loménie, et les esquisses plus ou moins fantaisistes de Loewe-Weimars, de Cormenin, dans ses *Orateurs,* et de Roqueplan et Malitourne, dans les *Nouvelles à la main,* — cette dernière on ne peut plus réussie, mais ne montrant que le côté *Charmettes* de cette grande figure depuis le grenier de l'étudiant jusqu'à l'hôtel du ministre.

Le Thiers d'aujourd'hui n'est pas là. Comme ce pays dont il est le personnage le plus en vue, il a changé cinq ou six fois de gouvernement et de forme, et ses

dernières évolutions sont toujours les plus pittoresques et les plus retentissantes. Puis-je dire moi-même que, le lendemain du jour où paraîtront ces lignes toutes contemporaines, saisies sur le vif et l'actuel, il ne m'aura pas fourni matière à quelque observation nouvelle ?

Quand j'entends parler de la retraite et des chères études où il compte finir sa vie, je me rappelle une anecdote peu connue de Chateaubriand. On sait que « ce génie amer », comme a dit Victor Hugo, adorait les chats, dont il avait les grâces exquises et quelquefois féroces. Le jour où il fut renvoyé du ministère des affaires étrangères, un des intimes venus avant l'aurore, pour saluer sa disgrâce, le trouva dans sa chambre à coucher, occupé à émietter un biscuit à sa chatte préférée, et tellement absorbé par ce travail, ou par ses réflexions, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée du visiteur matinal, lequel entendit, précédée d'un soupir profond, cette phrase tomber de ses lèvres : — « Eh bien ! Blanchette, il va donc falloir nous remettre à manger des souris ? »

Sous la monarchie, sous la République, sous l'Empire, M. Thiers a toujours voulu transporter dans l'élément civil et politique une dignité qui avait jusqu'ici exclusivement appartenu à l'Église : celle de coadjuteur. Coadjuteur de royauté, de gouvernement, de dictature; chef de faction, quand il n'était pas

chef du conseil ; de Retz, quand il n'était pas Mazarin. Visant, ainsi que ses prédécesseurs, au génie de la guerre, regrettant de ne pas commander les armées, mais défaisant et refaisant les batailles de tous les généraux. Le maréchal Soult disait : — Je croyais avoir gagné la bataille de Toulouse d'après mon propre plan. Thiers m'a démontré que c'était d'après le sien. — On l'a entendu, de nos jours, déclarer que si Mac-Mahon avait pris Paris, c'était pour avoir exécuté à la lettre les indications du chef de l'État ; — renouvelant ainsi l'excellente scène du Mazarin avec le grand Turenne (*Voir* Voltaire, premières pages du *Siècle de Louis XIV*) auquel l'Italien voulait escamoter et acheter le gain de la bataille des Dunes, sous prétexte qu'il lui en avait donné les ordres et suggéré le plan.

* * *

On disait en 1848, lors des élections pour la présidence de la République : « Il n'y a que trois hommes en France qui sachent présider : Dupin une assemblée, Girardin un journal, et Thiers n'importe quoi. » En ce temps-là, son rêve était déjà un directoire parlementaire dont il eût été le premier ou plutôt l'unique consul. Il l'a réalisé, mais à vingt-deux ans de distance, et maintenant, descendu du pouvoir, c'est encore la prétention de 1848 qui le domine, et la voix de l'entourage qui lui crie, moins haut pourtant

que sa propre conscience, le « Meurs ou tue » de Corneille : — Préside ou disparais, gouverne ou tais-toi !

*
* *

Un des nouveaux rédacteurs du *Figaro* a dit de lui, dans un petit portrait académique de quelques lignes, que si l'écrivain pouvait être jugé au définitif, l'homme d'Etat ne le serait jamais qu'au provisoire. Le mot est doublement vrai : d'abord, parce que dans l'état d'incertitude immense où nous vivons, les ressources de ce merveilleux esprit et le souvenir des services qu'il a rendus sont une des probabilités les moins contestables ; ensuite, parce qu'avec sa taille exiguë, sa voix grêle et malgré les soins minutieux dont on entoure sa santé, M. Thiers est sans contredit, au physique comme à l'intellectuel, la constitution la plus robuste, la vitalité la plus infatigable et la vieillesse la plus étonnamment conservée de ce siècle.

Tous les médecins vous répéteront que deux hommes seulement, Napoléon et Cromwell, ont eu le développement prodigieux de matière cérébrale qu'on a constaté chez M. Thiers, qui n'a à redouter, Dieu merci ! ni la maladie de foie contractée par le premier à Sainte-Hélène, ni le graind de sable si magistralement placé par Pascal dans « l'urètre » du second. Ses amis et sa famille ne tarissent pas sur la validité et le fontionnement de chacun de ses organes, et

M. Barthélemy Saint-Hilaire qui vous dit avec tant d'émotion : « Il commande au sommeil! » entre, à propos de son estomac et de ses poumons, dans une analyse capable de faire croire qu'il voit à travers la peau de son bien-aimé maître. On ne lui a jamais connu ni une passion, ni une habitude, ni un vice ; ses seuls excès sont ceux du travail, qui est la force par excellence, et de la parole, qui est l'exercice à son degré le plus normal.

∴

Réglé, soigné, choyé, entretenu, levé et couché avec des soins ingénieux comme la tendresse d'une mère, et rigoureux comme la précision d'un chronomètre, il faudrait un accident, — et c'est de quoi l'on se gare le plus autour de lui, — pour suspendre la marche de ce mécanisme aussi bien surveillé qu'appareillé. Son café au lait, ses soupes, le vin dont il humecte ses lèvres à la tribune, la température de son appartement, l'étoffe et la coupe de ses vêtements, l'élasticité de ses voitures, tout est préparé, choisi, apporté, ménagé, appliqué par des mains fanatiquement attentives et délicatement idolâtres. Huit heures de sommeil (pas une minute de plus ou de moins), dont six au lit, où il entre à onze et d'où il sort à cinq, et deux dans le jour, une après chaque repas. Deux heures de promenade, de visites ou d'explorations et quatorze de travail, — tel est l'emploi, depuis qua-

rante ans, invariable, de cette existence si remplie, dont les voyages, les révolutions, les ascensions ou les abaissements de fortune n'ont jamais dérangé le programme.

Mais c'est le travail qui est inouï. A six heures du matin, m'ont raconté ceux qui ont vécu dans son intimité à Versailles, rasé, habillé, boutonné, il avait déjà ouvert toutes ses dépêches, travaillé avec MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Aude, Andrieux et Lerouge, conféré avec les capitaines Fayet et Salignac-Fénelon, ses officiers d'ordonnance, et donné des ordres pour la journée au chef de sa police particulière. De sept à neuf heures arrivaient et étaient reçus M. Léon Renault avec son chef de la police municipale, les préfets de la Seine et de Seine-et-Oise, le général Appert, chargé de la justice militaire, le colonel de la gendarmerie mobile; puis, les directeurs généraux des administrations et des ministères, les députés, les fonctionnaires des départements, les amis, les journalistes, les agents secrets, les personnes munies de lettres d'audience, etc., etc.

A onze heures, le conseil des ministres, puis le déjeuner, toujours peuplé et animé, et la sieste jusqu'à l'heure de la Chambre. Au retour de la séance, où l'occupation n'avait pas manqué, soit dans la salle, soit dans les bureaux, le dîner, la deuxième sieste, et la réception du soir, qui n'était pas la partie la plus inactive et la plus silencieuse de la journée; car

jusqu'à onze heures, tenant le dé de la conversation, répondant à tous et toujours brillant, spirituel, inépuisable, il fallait que madame Thiers vînt lui montrer la pendule... et l'emmener. Et ainsi tous les jours, si ce n'est quand, préparant un discours, sa porte était absolument close : malheur alors à l'indiscret qui forçait la consigne ou à l'huissier qui l'oubliait! Un juron formidable et une colère bleue mettaient le premier en fuite; quant au second, son expulsion ne tenait qu'à un fil.

Admiration de madame Thiers pour son mari. — La retraite du 23 mai. — « Cette Chambre! » — L'Élysée pendant les élections Rémusat et Barodet. — M. Thiers monarchiste, impérialiste et républicain. — Sa philosophie.

Pas plus méchant pourtant qu'un enfant, poli et doux avec tout ce qui l'entoure, M. Thiers fut regretté de tout le personnel de la Présidence, qui se consola plus facilement, par exemple, du départ de madame, — une maîtresse de maison qui ne plaisantait pas plus avec le service qu'avec la dépense, et qui pardonnait encore moins un oubli qu'une faute. Aussi fière de son mari qu'elle lui est attachée, l'admirant en femme supérieure et le dorlotant en garde-malade, elle exerce sur lui une influence d'autant plus universelle qu'elle est la seule

qu'ait jamais acceptée ce caractère hautain que la résistance exaspère, qui n'admet pas qu'on le discute et qui, bien que dédaigneux de l'injure, se montre impitoyable pour la moindre contradiction. Sa femme le connaît bien; il n'a jamais écouté qu'elle, et je n'en veux pour preuve que l'histoire, connue de bien peu de gens, de sa retraite au samedi 23 mai.

Après la séance, suspendue à six heures, où venait d'être adopté l'ordre du jour Ernoul, et qui devait être reprise le soir, tous les ministres avaient apporté leur démission, et l'on délibérait sur la forme en laquelle on allait la notifier à l'Assemblée. Quelques amis s'étaient joints aux membres du cabinet. Parmi les assistants, le plus grand nombre étaient d'avis que le vote de la majorité ne frappant que le ministère, le chef de l'État devait se borner à informer M. Buffet qu'il venait d'accepter la démission de ses collègues, et s'occupait de former un nouveau cabinet plus conforme aux vœux du pouvoir législatif.

M. Thiers semblait indécis. — « Votre pouvoir, lui disait-on, ne peut cesser que par un vote spécial de ceux qui vous en ont investi, et qui n'oseront pas aller jusqu'à une motion directe contre vous. D'ailleurs, c'est demain dimanche : il peut se produire d'ici à lundi tel mouvement d'opinion qui désagrége cette majorité moins hostile qu'égarée. »

Madame Thiers, qui n'avait pas prononcé une parole, se leva alors : — « On vous outrage, dit-elle; on pousse

l'ingratitude jusqu'à l'insolence, et vous resteriez? Pourquoi? pour qu'on recommence dans quinze jours. » — M. Thiers, comme réveillé et éclairé par cette fermeté virile, redevint lui-même, et tendant la main à sa femme : — « Vous seule êtes dans le vrai, » dit-il. Et il libella sa démission.

*
* *

Jusqu'au dernier moment, il s'était fait illusion. Lorsqu'on était venu, une demi-heure auparavant, lui communiquer le chiffre des votes, il s'était écrié : « Que ça? » croyant que cette majorité était en sa faveur.

Quelques jours avant la rentrée, pendant qu'il s'occupait de modifier son ministère, M. Pascal, alors sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, le rencontrant dans la cour, au moment où il allait sortir, le conjurait à mains jointes de ne pas se séparer de M. de Goulard : — « Je sais ce qui se passe, monsieur le Président, et vous ne pouvez l'ignorer, une coalition est prête et toutes les mesures sont prises pour vous renverser et vous remplacer, même en une séance. » Il avait les larmes aux yeux. M. Thiers, qui l'avait écouté avec le plus bienveillant calme, le regarda en souriant, et, avec un indéfinissable mouvement d'épaules : — « Cette Chambre? » répondit-il. Et il tourna le dos, et, de plus en plus gai, monta dans sa voiture, laissant le pauvre sous-secrétaire d'État aussi ébahi que le témoin de qui je tiens cette scène, et qui n'en perdit pas un mot.

Le fait est que M. Pascal, après ce qui s'était passé pour l'élection Barodet, perdait son temps et sa peine. Au cours de cette campagne parisienne, M. Thiers, ne doutant de rien, ne décolérait pas contre les radicaux. Consigne était donnée chaque matin aux écrivains officieux, aux comités, aux correspondants de la presse étrangère, de présenter le sieur Barodet, cette nullité grotesque, comme la personnification de la Commune, le précurseur de la guerre civile et l'ange du pétrole. Les feuilles dévouées ne chantaient plus, sur tous les tons, que cette plainte comminatoire, et le jour même de l'élection, un dernier appel, vibrant comme un clairon, était adressé aux citoyens qui ne voulaient pas revoir incendier le Louvre et fusiller les otages.

Pendant toute la journée, on vécut à l'Elysée dans une inexprimable angoisse. Vers neuf heures du soir, la certitude finale était apportée par M. Calmon et reçue, il faut le dire, avec autant d'indignation que de stupeur : il y avait de quoi ! — Mais la nuit porte conseil, et, le lundi matin, c'est-à-dire quelques heures seulement après le triomphe du radicalisme et l'échec de M. de Rémusat, les premiers arrivants, ceux-là mêmes qui avaient plus gémi, tonné et prophétisé dans le sens conservateur, trouvaient M. Thiers, allègre, guilleret, radieux, se frottant les mains, et démontrant avec cette abondance pétillante qui ne permet pas à l'interlocuteur de placer un mot :

« Que tout était pour le mieux dans la meilleure des républiques ; — que la leçon s'adressait exclusivement à la majorité monarchique de l'Assemblée; — que Paris, voulant affirmer sa résolution de conserver la République, avait nommé, pour que cette résolution fût plus évidente, ce qu'il y avait de plus foncé en républicanisme ; — que M. Barodet enfin, homme honnête et inoffensif, n'était élu ni pour lui-même, ni pour ses opinions, mais pour M. Thiers et pour le message du 12 novembre. »

Et l'ordre était donné en même temps, et exécuté, cela va sans dire, de développer cette thèse dans les journaux, et nous savons tous s'ils s'en sont fait faute.

*
* *

Infatuation, dira-t-on, orgueil, entêtement? C'est bien possible ; mais convenons qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette foi en soi-même. On ne se refait pas, d'ailleurs, à cet âge, et tel est aujourd'hui M. Thiers, tel il était au temps où voulant substituer le ministérialisme à la royauté, il entendait que Louis-Philippe fût à sa discrétion, lui qui n'eût voulu, ni comme ministre, ni comme homme, être à celle du roi. Nos lecteurs se souviennent de ce curieux entretien de Neuilly, « recueilli » en 1839 par Armand Malitourne, et que le *Figaro* a publié dans son numéro du 20 février dernier. M. Thiers est là tout entier, après trente-cinq ans, toujours le même, sous ses diverses transforma-

tions, qui n'ont de différence que celles des événements, parlant le même langage, doué des mêmes qualités et des mêmes travers, agissant sous la même impulsion, dirigeant hommes et choses de la même manière, ne croyant, n'attribuant, ne reportant tout qu'à lui, et, pour le résumer d'un mot, créé et mis au monde pour être le premier de l'opposition, quand il n'est pas le premier du pouvoir, et réciproquement.

Au pouvoir, nul n'est plus conservateur; dans l'opposition, nul n'est plus révolutionnaire : — conséquence nécessaire et naturelle de sa riche organisation. Sauver son pays de la ruine et de l'anarchie, ou le précipiter aux catastrophes et à la décadence, il a tout ce qu'il faut, et il l'a prouvé, pour jouer ces deux rôles, — l'autorité d'une part et le prestige de l'autre, une aptitude incroyable à tout éclairer et une habileté non moins miraculeuse à tout embrouiller. Rien ne lui est étranger, mais rien ne lui est sacré. Patriote comme pas un, il aime la France jusqu'à lui sacrifier tout, excepté son ambition qui est de la gouverner, — et cette ambition, légitime ou non, explique seule et tout à la fois le bien et le mal qu'il a fais, le bien et le mal qu'il peut faire encore.

*
* *

Rien ne lui coûtant pour réussir, rien ne lui répugne pour combattre. Scrupules, souvenirs, amitiés,

haines, bienfaits, griefs, moralité, corruption, — bagatelle! La fin justifie les moyens. Son arme favorite et toute-puissante, devenue grâce à lui le levier fondamental de la politique française, c'est la coalition, — mais comme moyen, je le répète, et jamais comme but ou comme doctrine. Pas plus radical quand il traîne à sa suite le troupeau dont M. Gambetta est le bouc, qu'il n'était légitimiste quand il se liguait avec Berryer, défenseur de la duchesse de Berry, par lui emprisonnée, — ou bonapartiste quand il préparait et servait la présidence de Louis-Napoléon, — ou républicain quand il tenait la tête de l'opposition au Corps législatif. Il se sert de tous les partis, mais il n'en sert aucun. Il rend volontiers à chacun la justice qui lui est due, mais il n'en est pas un qu'il estime assez pour lui donner autre chose que des ordres.

La monarchie parlementaire, qu'il déclare impossible, tout en prétendant qu'elle réalise son idéal; — l'Empire dont il est l'irréconciliable adversaire, après en avoir été l'historien le plus enthousiaste et le protecteur le plus fidèle, n'ont pas eu de vulgarisateur plus efficace et de démolisseur plus dangereux. La République, elle-même, objet de ses prédilections actuelles, n'a été par personne plus vilipendée que par lui; mais pourquoi, quand les républicains affectent de manquer de mémoire, se souviendrait-il de

Saint-Merry, des lois de Septembre et de la Commune? Coalition, tout est là. Demain, s'il le faut, il sera pour le Stathoudérat ou pour l'Appel au peuple, qu'il n'aime ou ne hait pas plus que le reste, n'aimant que ce qu'il utilise et ne haïssant que ce qui lui nuit, mais une fois revenu au pouvoir, oubliant aussi facilement les dévouements que les injures. Et jusqu'où cependant peuvent aller les uns et les autres, Dieu sait si jamais homme en ces derniers temps l'a plus expérimenté que lui!

L'éloge le trouve aussi indifférent que la satire. Pour ce qui est de ses écrivains officieux, outre qu'il ne les payait — car la prodigalité n'est pas son défaut — qu'en raison de leur valeur, c'est-à-dire fort maigrement, et sur les fonds secrets du ministère de l'intérieur encore, c'était plutôt avec M. Barthélemy Saint-Hilaire qu'ils s'abouchaient. Ceux-là seulement qu'un talent élevé, un caractère irréprochable, une situation acquise rendaient dignes de son intimité, étaient reçus par lui et traités avec cette familiarité paternelle et charmante qui le rend irrésistible. — On lui a reproché de laides accointances avec des homme tarés et des faiseurs de bas étage, sans se dire qu'un chef d'État a souvent besoin de subir certaines approches, et sans savoir que, dans son entourage le plus affectueux, on protestait avec force contre la présence de certaines gens à certaines heures matinales. Mais, comme disait M. Barthélemy Saint-Hilaire : « Il a ses

idées là-dessus, et s'il reçoit ces gredins (*sic*), c'est qu'ils le servent. »

La cause de la haine de M. Thiers contre Napoléon III. — Origine de sa fortune. — La vérité sur l'intérieur de sa maison. — Ses soirées et réceptions. — M. Mignet et M. Barthélemy Saint-Hilaire. — Quelques citations historiques. — Le roi Louis-Philippe, le comte Molé, etc. — Appréciation inédite de Malitourne sur M. Thiers.

Ce que M. Thiers supporte difficilement, par exemple, c'est qu'on ait l'air de ne pas compter avec lui, *vulgo* de ne pas le craindre. Sa haine contre Napoléon III, provint, non du coup d'État comme attentat, ou de la façon brutale dont on l'arrêta de nuit pour le jeter à Mazas, — mais de l'espèce de dédain avec lequel on le laissa partir pour la Belgique, suivi de loin par un agent, afin de sauver les apparences et de donner à croire qu'il avait demandé à sortir de prison. Il était désespéré quand il arriva à Londres : — « Me voilà, disait-il, passé à l'état de Polonais! » Parole lamentable et profonde, pleine d'amertume et d'orgueil blessé, et qui rappelle celle des empereurs romains à leur lit de mort : « Je sens que je deviens dieu. »

Il fallut, pour le tempérer un peu, la guerre de

Crimée, qu'il apprécia avec tant de bon sens, et la fameuse allusion dans un discours du trône à « l'historien illustre et national. » — Du reste, respectueux, comme toute haute nature, à l'endroit des personnes augustes, il ne parla jamais de l'Empereur qu'avec une dignité et une modération qui n'enlevaient rien à l'indépendance de ses jugements contre les actes et les hommes de l'Empire, qu'il avait déclaré « fait » dès 1851, et qu'il tint pour « payé » après la prise de Sébastopol.

Mais en 1852, il ne contenait ni sa langue, ni sa plume, et l'on se souvient d'une lettre acerbe au docteur Véron, où, à propos des décrets du 22 janvier que M. Dupin venait d'appeler : « Le premier vol de l'Aigle », on lisait cette phrase : — « Voilà « vos gens qui sont gris; cela ne m'inquiète pas outre « mesure; mais quand ils seront saoûls, bon Dieu ! que « feront-ils ! »

*
* *

L'immense fortune qu'on lui attribue est celle de sa femme et de sa belle-sœur, fille du receveur général Dosne, le plus considérable actionnaire des mines d'Anzin. Il n'a, quant à lui, que les cinquante mille livres de rente qu'il a gagnées avec ses deux grandes œuvres historiques; ses seules dépenses sont les objets d'art. Sa collection, en bronzes anciens surtout et en vieilles gravures, vaut plus de deux millions, —

et la Commune n'en a rien détruit ou distrait, grâce à Courbet qui, par calcul ou par sentiment artistique, entreprit la conservation de tant de merveilles. Ce n'est un mystère pour personne que la dérisoire condamnation dont fut frappé, au grand émoi de la conscience publique, le misérable qu'on eût dû fusiller place Vendôme, en expiation et sur le théâtre du plus lâche des crimes de lèse-patrie, — que cette condamnation fut le payement de la reconnaissance de M. Thiers et le résultat des démarches actives de MM. Jules Simon et Barthélemy Saint-Hilaire.

On a parlé de la simplicité plus que bourgeoise de son intérieur quand il était chef de l'État, — reproche qui ne lui incombe en aucune manière. Il n'y a chez lui ni faste, ni fêtes, ce qui s'explique par le deuil que ces dames n'ont pas quitté depuis la mort de leur mère; mais la maison est excellente, hospitalière, attrayante entre toutes, au point de vue de la conversation et des relations, et, quoique un peu entachée de coteries et de manies, parisienne depuis le salon jusqu'à la loge du concierge. Il y a, tous les jours, dix ou douze convives, sans compter les vieux amis dont le couvert est mis depuis trente ans, et qui sont chez lui comme chez eux. Depuis qu'il habite le faubourg Saint-Honoré, porte à porte avec le maréchal-président, M. Rouher et M. Grandperret, ses réceptions se bornent presque toujours aux mêmes personnes.

Parmi ceux qui ne manquent aucune de ses soirées, MM. de Rémusat père et fils, Jules Simon, Jules Ferry, Ernest Picard, Cochery, Casimir Périer, Waddington, Jaurès représentent plus spécialement la politique courante et les vagues aspirations de la session qui va se rouvrir. Mais les lettres, la diplomatie, la science, l'armée, la banque et l'industrie, y envoient, comme toujours, ce qu'elles comptent de plus intelligent, de plus respectueux, de plus supérieur aux rancunes et aux compétitions de notre triste régime parlementaire.

*
* *

Deux hommes d'un mérite réel et d'un très-noble caractère, M. Mignet, le compagnon des premiers combats dans la vie, et M. Barthélemy Saint-Hilaire, le confident et le collaborateur en titre, font partie intégrante de la famille. Le premier, type accompli de cette dignité dans le repos dont parle Tacite, est ce doux et beau vieillard qui, pour ne plus descendre, n'a plus voulu monter, et a fait, comme il le dit lui-même, un bail à vie avec l'Institut. — Le second, académicien aussi, mais actif, vigoureux, toujours en mouvement de corps ou de pensée, Grec d'autrefois par le stoïcisme, Grec de la Renaissance par l'érudition, Grec moderne par la subtilité, est une des figures les plus curieuses et les moins connues de ce temps.

On [1] ne voit en lui que l'épistolier officiel et banal

[1] J'ai tenu à ne rien changer aux éloges que mon collabora-

dont la plume, les alliances et les indiscrétions, ont plus d'une fois compromis son chef de file. On n'y voit pas assez le journaliste de race qui donnait la pâture et les idées à dix feuilles à la fois; — le savant et le philosophe qui rappelle à la fois Henry Estienne, qu'il eût confondu comme polyglotte, et Victor Cousin, qui lui légua sa chaire et sa fortune; — le travailleur opiniâtre qui a traduit l'Iliade vers pour vers (!!), enrichi le *Journal des Savants*, et la *Revue des Deux Mondes* de recherches sans nombre; — le républicain convaincu, et en quelque sorte unique, dont les opinions datent du collége, et qui, après les avoir conservées au ministère, sous la monarchie, et au gouvernement sous Cavaignac, leur sacrifia sa situation dans l'enseignement, et resta pauvre pour ne pas prêter serment à l'Empire; — le fonctionnaire désintéressé qui n'accepta de M. Thiers la rude besogne de secrétaire général qu'à la condition de ne pas toucher un sou de traitement. Caprice, amour-propre ou austérité, le fait n'en est pas moins authentique et rare. Ses fonctions, d'ailleurs, lui déplaisaient, non parce qu'elles étaient difficiles et écrasantes, — mais parce qu'elles l'empêchaient de continuer son Aristote, dont il lui restait, disait-il,

teur anonyme adresse à M. Barthélemy Saint-Hilaire — et qui s'appliquent d'ailleurs au lettré bien plus qu'à l'homme politique — pour bien démontrer qu'au *Figaro* nous n'avons aucun parti pris, même contre nos adversaires, et M. Barthélemy Saint-Hilaire est un des plus réussis.

H. de V.

quinze volumes à traduire. — « Ce pauvre Saint-Hilaire, disait M. Thiers en quittant la Présidence, il est si heureux de retourner à ses livres, que je me pardonne presque de l'en avoir éloigné pendant trois ans. »

*
* *

QUELQUES CITATIONS HISTORIQUES

M. Thiers n'est libéral que de ses sarcasmes, et M. Guizot que de ses promesses.

(Le roi LOUIS-PHILIPPE.)

M. Guizot cède souvent au roi, mais sans le flatter. M. Thiers lui désobéissait, mais en le flattant.

(La reine MARIE-AMÉLIE.)

Duchâtel se préparait à l'improvisation par le frottement des députés ; Guizot par la solitude, Thiers par le caquetage des femmes et des journalistes ; s'abstraire au milieu du bruit est pour lui un repos, et causer un enfantement.

(M. DUPIN.)

La France juge M. Guizot sévèrement, parce qu'il

est sévère, et M. Thiers légèrement, parce qu'il est léger.

(M. le comte MOLÉ.)

« .... C'est le goût du vieux, c'est-à-dire de l'Empire, qui lui a fait choisir les affaires étrangères en 1840, pour point central du pouvoir.

« Ministre de l'intérieur, il n'a pas vu, dès le lendemain de juillet, que là était le principe du gouvernement nouveau, puisque de là partaient toutes les lois organisatrices des élections, des communes, de la garde nationale. Il n'a pris part qu'aux lois qui ne le regardaient pas, les lois de septembre, — lui qui doit tout à la presse!

« Ministre du commerce et des travaux publics, il n'a vu dans ce département que les traditions des ponts-et chaussées de l'Empire à reprendre. Il y avait des principes à renouveler, il n'a remué que des pierres, s'attachant uniquement à raccorder et à finir les projets monumentaires de l'Empire, la Madeleine (ex-temple de la Gloire), l'Arc de Triomphe, la Colonne, le palais d'Orsay.

« Il n'a pas compris que l'avenir était aux chemins de fer et à l'industrie, et que substituer l'Association à l'État, c'était fonder la paix. Avec tout son esprit, son imagination va en patache. Plagiaire de Napoléon, il a

traité la vapeur comme celui-ci avait traité Fulton.

« En affaires, il est lucide et souple comme le bon sens, et en progrès, aveugle et obstiné comme la routine. »

(ROMIEU.)

.·.

Ayant deux fois nommé Malitourne, l'un des hommes qui ont le plus connu et pratiqué M. Thiers, je ne puis mieux clore ces citations, qu'en reproduisant une page inédite de ce maître polémiste — un vrai bijou — dont un collectionneur de mes amis m'a envoyé le brouillon autographe :

« Tant que durera ce gouvernement-ci (1843) il n'y aura que deux hommes pour en être les chefs : Guizot et Thiers.

« Ils sont le capital, le signe représentatif dont les talents secondaires ne sont que le billon et la petite monnaie. On va au marché avec la monnaie, on ne fait de grandes affaires qu'avec une seule lettre de change, qu'avec la signature d'une banque.

« Mais ces deux hommes s'étant fait une guerre acharnée, pourront-ils jamais se réconcilier? Il y a bien des côtés par lesquels ils s'éloignent, mais ce sont les petits. Il y en a un seul par lequel ils se rapprochent ; mais c'est le grand, l'ambition.

« Ils croient en eux à un égal degré, et ont un égal

dédain pour ce qui les attaque et les nie... Thiers est assez bon diable pour ne pas se souvenir. Guizot assez bon prince pour pardonner.

« Thiers croit que l'Empire et le génie de l'Empereur se sont perpétués en lui; Guizot, que la Constituante, l'âme, l'esprit, le talent généralisateur du premier libéralisme se continuent en sa personne. Ils croient tous deux posséder ce dieu secret avec ses qualités, moins ses défauts, et par conséquent moins les fautes qui ont perdu Empire et Constituante.

« Ils pèchent par leur côté historique et par l'objet de leurs travaux.

« Thiers pense que l'on peut gouverner la démocratie par l'absolu, un absolu qui lui soit particulier, — l'action; une action incessante comme celle de l'Empire : impérialiser la bourgeoisie enfin, et faire une sorte de garde prétorienne de la garde nationale.

« Guizot suppose qu'il suffit que la pensée de 89 plane et domine à la tribune pour que la liberté soit contente, et que l'on peut enfin gouverner cette même démocratie par la discussion.

« Il sait pourtant que l'on coupe quelquefois la parole à ceux dont on ne peut couper la tête. »

Ceux qui connaissent M. Thiers ou qui ont étudié sa personnalité ont pu constater la fidélité du remarquable portrait que vient d'en tracer mon collaborateur. Ce

travail, fait sans passion, comme un procès-verbal, me paraît appelé à devenir un jour un véritable document historique.

Maintenant, que mon lecteur veuille bien me permettre de reprendre la parole et de lui dire à mon tour ce que je sais personnellement de M. Thiers. Comme je l'ai déjà écrit quelque part, je suis né avec la faculté d'observer toujours, et il est peu des choses qui sont passées par mes yeux et mes oreilles qui ne soient restées gravées dans ma mémoire; j'ajouterai que mes idées étant rarement tournées au noir, j'ai toujours cherché le côté gai des choses et que je l'ai souvent rencontré.

⁂

J'ai vu M. Thiers trois fois dans ma vie.

La première fois c'était pour lui demander un autographe. Je me rendis de très-bon matin à son hôtel de la place Saint-Georges, où il m'avait accordé une audience. Il me reçut dans une fort belle galerie pleine de gravures, de tableaux, de cartes, de livres, etc., de tout l'attirail dont aime à s'entourer un homme qui travaille beaucoup. Il était, selon son habitude, complétement habillé de gris, petite veste de chambre, pantalon à pied.

Son accueil fut charmant et des plus simples; personne ne sait mieux que M. Thiers vous mettre à l'aise, causer sans prétention, tout en dardant sur vous, à

travers ses lunettes, un regard qui va fouiller dans vos pensées; et tout cela en parlant de ce qui l'intéresse, appréciant, analysant, retournant une question avec une habileté appréciée de tout le monde et de lui-même. Car, il faut le dire, M. Thiers est coquet de son esprit, et il a bien raison; dès qu'il a lancé son mot, il vous regarde pour savoir si ce mot a porté, si l'impression produite est celle qu'il cherchait. Chacun a sa façon de procéder avec son monde. La mienne est tout autre; en quelques courtes phrases, j'ai vu sur la physionomie de mon homme si j'ai affaire à un tempérament gai ou triste, je sais les sujets qu'il faut aborder, ceux sur lesquels je dois ou non insister. C'est pour moi surtout une question de flair, de tact.

Ainsi, sous l'Empire, quand mon *Figaro* littéraire avait tant à souffrir des tracasseries de l'administration, sous prétexte de nouvelles à la main égrillardes, mais surtout parce qu'on sentait mes tendances politiques, j'étais sans cesse convoqué au ministère. Que de petites études humaines j'ai eu l'occasion d'y faire!

Un jour, par exemple, je suis appelé devant le ministre de l'intérieur, M. Billault. Je ne me doutais même pas de ce qu'il pouvait avoir à me dire. Assis dans le grand salon d'attente, je regardais défiler un à un, puis entrer chez le ministre, non-seulement ceux qui étaient venus comme moi, mais aussi d'autres que j'avais vu arriver après. Pour tuer le temps, j'exami-

nais avec soin les modifications qu'apportait à l'aspect de chacun d'eux le cri de l'huissier quand il venait leur annoncer que leur tour était venu. Il y avait, à la fois, de la joie et de l'inquiétude dans leur attitude.

Les uns filaient rapidement, courbés dès l'antichambre, préparant le salut à faire à Son Excellence. D'autres prenaient subitement l'aspect militaire, boutonnaient leur redingote en la sanglant sur les reins, passaient la main dans leurs cheveux pour soulever des mèches que le chapeau avait pu aplatir, tendaient leurs gants et entraient avec un petit air crâne ; d'autres redressaient les pointes de leurs cols, rajustaient leurs lunettes et préparaient un sourire ineffable, tout prêts à lâcher le : « Vraiment, Votre Excellence est trop bonne, etc. » Il en était qui toussaient, faisaient *brou !!! brou !!!* pour se donner un petit air d'aplomb, d'autres enfin qui suivaient l'huissier avec un air aussi profondément grave que s'ils avaient emboîté le pas à un commissaire des morts, etc., etc.

Ce ménage durait depuis près de deux heures, tout le monde passait devant moi, je commençais à m'impatienter. Je voulus me renseigner, et m'approchant d'un air indifférent du garçon de bureau :

— Vous ne devez pas, lui dis-je, vous amuser beaucoup ici?

Il leva les yeux au ciel et ébaucha un triste sourire qui en disait long.

— Au moins avez-vous vos soirées?

— Oui, monsieur.

— Ah! c'est toujours cela, vous pouvez aller au spectacle, si vous l'aimez.

— Je l'adore, monsieur; moi et ma femme, nous nous faisons une fête rien qu'à l'idée d'y aller.

— Eh bien, lui dis-je, voilà une loge pour ce soir à l'Ambigu.

On juge de l'empressement qu'il mit à accepter ma proposition. Au bout de cinq minutes nous causions comme de vieilles connaissances.

— En avez-vous vu passer de ces ministres! lui dis-je en secouant la tête.

— Ah oui, monsieur, j'en ai vu, mais je vous assure que ceux de 1848 étaient bien curieux!

— Dites-moi, ajoutai-je sans insister, bien que ce fût là tout le but de ma conversation, expliquez-moi pourquoi on me fait tant attendre et pourquoi vous laissez passer avant moi des gens qui ne sont venus qu'après.

— C'est bon signe! me dit-il en clignant de l'œil, c'est que le ministre veut vous garder plus longtemps que les autres, qu'il expédie à la douzaine.

Je compris et je constatai que mon huissier avait parfaitement raison.

J'étais le dernier; mon tour vint, je fus introduit dans le cabinet de M. Billault.

*
* *

Au lieu de le trouver assis à son bureau, comme je m'y attendais, je le vis debout au milieu de la pièce. Il fit quelques pas vers moi, d'un air aimable, et me dit :

— Bonjour, monsieur de Villemessant !

Je vis tout de suite à quel homme j'avais affaire.

— Ma foi, monsieur le ministre, lui dis-je en riant, vous me rendez bien service en me recevant ainsi ; depuis deux heures que j'attends ce bon moment je regardais tous vos visiteurs se *faire une tête* pour entrer chez vous ; je vois que j'ai eu raison de ne pas les imiter et cela me met bien à mon aise.

M. Billault m'expliqua ce qu'il avait à me dire. Il fut éblouissant d'esprit et je suis convaincu qu'il n'était pas fâché d'être ainsi devant le rédacteur du *Figaro ;* une femme coquette l'est même pour le dernier de ses fournisseurs ; M. Billault faisait de la coquetterie avec moi par qu'il savait qu'en résumé mon *Figaro* était déjà le journal qui représentait le mieux l'esprit parisien.

J'étais du reste prévenu de l'amabilité du ministre ; on m'avait dit : Soyez vous-même ! Recommandation inutile, dès le premier pas que j'avais fait dans son cabinet, je savais bien la tournure qu'allait prendre la conversation.

Une autre fois, je fus appelé par M. Delangle.

On m'avait bien répété : Faites attention, celui-là n'est point commode, il est très-curieux ; c'est le type du magistrat ; soyez aussi froid que possible !

— Aussi froid que possible, répondis-je, mais je ne peux pourtant pas me faire frapper à la glace comme une bouteille de Champagne, pour arriver à son audience ! Je trouvai un autre homme que M. Billault, mais cependant un homme du monde, bienveillant et de hautes façons.

Je fus aussi, un autre jour, appelé chez M. Baroche, ministre de la justice.

De celui-là, par exemple, je puis dire que si je lui étais antipathique, il me l'a bien témoigné ; il ne m'était guère sympathique à moi-même. Jamais personnage ne fut affligé d'une morgue aussi hautaine ; c'était, pour me servir d'un mot de l'argot de coulisses, un monsieur qui *se gobait ;* solennel, autoritaire, il ne parlait pas, il décrétait ! Certes, les hommes comme lui ont dû faire bien du tort à l'Empire.

Si quelqu'un avait pu entendre le discours que m'a tenu M. Baroche, il eût cru qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un complot contre la vie du chef de l'État, et il m'avait appelé pour me parler d'un article que mon journal avait publié sur le droit des pauvres dans les théâtres ! Et malgré mes explications, il fit bel et bien supprimer mon pauvre *Événement.*

Cela ne m'a pas empêché de le plaindre fort quand

tant de désastres, de malheurs, sont venus fondre sur sa maison; quelque dur, hautain qu'ait pu être un homme, il est pénible de le voir frappé par le sort, aussi cruellement que l'a été M. Baroche. On se rappelle en quels termes le *Figaro* a parlé de la mort glorieuse de son fils au Bourget; j'avoue que si j'avais pu garder quelque rancune contre le père, je l'aurais bien vite oubliée devant la fin héroïque de son fils!

Revenons à M. Thiers.

J'ai voulu prouver que quand je me trouvais avec un homme remarquable, je savais le regarder et conserver de lui comme une photographie. M. Thiers est certainement un de ceux qui m'ont le plus impressionné. Je lui expliquai, quand j'allai le voir place Saint-Georges, que j'avais entrepris un travail de géant; je voulais publier un album d'autographes de tous les gens marquants de l'époque, mais je ne voulais pas d'autographes pris dans une collection, il m'en fallait de spéciaux qui tous eussent un cachet d'actualité.

— Je ne sais que vous offrir, me dit M. Thiers.

— Vous venez, lui dis-je, de prononcer un discours à la Chambre. Donnez-m'en quelques lignes : je ne saurais rien publier de plus intéressant ni de plus actuel.

Il m'accorda d'abord très-gracieusement ce que je lui demandais. Quelques jours après, il me répondit qu'il avait réfléchi, que cela paraîtrait bien peu natu-

rel qu'il ait écrit un fragment de son discours à un ami, etc. — Mieux vaut, me dit-il, pour conclure, que je vous donne une lettre que je vais faire et que je serai censé écrire à mon ami Barthélemy Saint-Hilaire.

J'acceptai comme on le pense, et, quelques jours après, l'*Autographe* publiait les lignes suivantes :

« Mon cher Saint-Hilaire,

« Vous me demandez si, à l'approche de la réunion du Corps législatif, je me porte bien. Oui, je me porte bien, très-bien, même mieux que l'année dernière à pareille époque, et ce n'est pas, je vous l'assure, l'heureuse influence du contentement; je ne suis pas, en effet, consolé encore du sacrifice que j'ai fait en acceptant la députation. Adieu l'histoire, adieu les arts, l'histoire qui apprend tout, les arts qui consolent de tout ! — Mais si j'avais refusé, on aurait dit que ma foi en certaines vérités, ou mon zèle à les défendre avaient fléchi ; or, comme il n'en est rien, j'ai marché, je marcherai et j'espère n'être pas indigne, par l'intention du moins, des amis avec lesquels j'ai passé ma vie.

« Tout à vous de cœur.

« A. THIERS.

« 17 octobre 1863. »

*
* *

La deuxième fois que je vis M. Thiers, c'était alors qu'il était président, dans tout l'éclat de sa puissance. On m'avait informé que mon journal courait les plus grands dangers, que M. Thiers était entouré de gens qui m'étaient absolument hostiles et ne lui montraient du *Figaro* que les passages qui pouvaient lui être désagréables. Et pourtant nous avions été des premiers à déclarer que M. Thiers était un grand citoyen, à reconnaître qu'il avait fait un acte admirable de patriotisme et de dévouement en se mettant, à son âge, à courir l'Europe pour chercher à créer des sympathies à la France. Je trouvais son rôle magnifique, je l'eusse voulu plus grand encore. J'eusse désiré qu'avant de passer la grande revue du Champ-de-Mars, après avoir vaincu la Commune, M. Thiers montât à la tribune et remît ses pouvoirs à l'Assemblée en lui disant que le temps était venu pour elle de choisir sa forme de gouvernement. Nous serions maintenant en pleine prospérité.

M. Thiers avait donc autour de lui de tristes courtisans qui me faisaient la guerre ; de là les bruits de suspension de vente, de suppression même qui retentissaient sans cesse à mes oreilles.

Décidé à en finir, je voulus voir M. Thiers lui-même pour m'entendre une bonne fois avec lui.

Quand je fais la guerre aux gens, c'est que je suis décidé à subir les conséquences de mes agressions, mais tout naturellement je ne veux pas paraître hostile quand je ne le suis pas.

Je lui demandai une audience.

M. Thiers m'envoya M. Troncin qui vint me dire que le Président m'attendrait le lendemain à Versailles, à six heures du matin. Pour être bien certain de ne pas manquer mon rendez-vous, j'allai coucher la veille à Versailles. Quand il s'agit d'entretiens aussi importants que celui que je devais avoir, je fais ce que je puis pour ne pas être seul ; une troisième personne est toujours fort utile, ne serait-ce que pour se rappeler ce qu'on a pu oublier. Je priai M. Ch. Lahure de m'accompagner ; il était administrateur du *Figaro* à cette époque et connaissait M. Thiers , comme ayant imprimé plusieurs de ses ouvrages.

A six heures du matin, M. Troncin venait me prendre à l'hôtel des Réservoirs. Nous partîmes avec lui ; il nous guida dans l'hôtel de la Présidence, nous fit entrer chez M. Thiers et se retira. Nous le trouvâmes habillé des pieds à la tête dans sa chambre à coucher, au fond de laquelle était un bureau de travail. Son valet de chambre plaça près de lui un petit guéridon avec une bougie ; sur ce guéridon était un bol de bouillon dans lequel trempaient quelques rôties de pain grillé.

J'expliquai brièvement le but de ma visite.

— Monsieur le Président, lui dis-je, si, quand je fais de l'opposition, je ne me cache pas et je subis jusqu'au bout la conséquence de mes actes, il est bien pénible de n'être pas compris et de passer pour combattre ceux que je crois soutenir. Je suis conservateur avant tout; homme d'ordre, vos idées sont les miennes et je sais que malgré cela vous regardez le *Figaro* comme un ennemi. Il n'en est rien, je vous le jure. Je ne puis pas vous dire ce que le *Figaro* deviendra pour vous, mais je puis vous garantir que nous ne disons en ce moment qu'une chose; c'est que nous sommes bien heureux d'avoir à notre tête un homme qui a traité la démocratie comme elle le mérite, qui a libéré le sol du pays et reconstitué une armée pour défendre l'ordre contre les Prussiens du dedans. Fasse le ciel que vous puissiez continuer jusqu'au jour où la France pourra rentrer en possession d'elle-même.

La conversation s'échauffa d'elle-même; elle fut assez longue.

— J'ai remarqué, monsieur le Président, lui répondis-je à une certaine objection qu'il me fit, que jamais, et cela sous tous les gouvernements, les chefs de l'État n'ont été renseignés sur aucune question. Le *Figaro* a publié bien des articles qui ne pouvaient que vous être fort agréables. Je suis certain que pas

un d'eux ne vous a été désigné. Je vous assure que vous devriez le lire ; et, pour vous mettre bien à l'aise, je vous dirai qu'il est lu, non-seulement par nos amis, les partis honnêtes, ceux qui aiment l'ordre, la religion, la famille, le gendarme, oh! le gendarme surtout! mais aussi par les républicains et nos plus grands ennemis.

Ne croyez pas que vos journaux vous suffisent; vous avez à votre dévotion le *Bien public*, par exemple; eh bien, c'est un auxiliaire qui ne peut vous rendre aucun service, vu l'exiguité de son tirage.

Ici M. Thiers me regarda d'un air surpris mais sans protester, ni dire oui ou non.

— Je vais, continuai-je, vous mettre au courant de ce qui se passe. Forcément vous devez croire que le *Bien public* a un tirage important, mais rien ne vient contrôler les renseignements qui vous sont donnés. J'ai fait exécuter un petit état qui devrait toujours être dressé et renouvelé dans les bureaux de la division de la presse.

Alors je tirai de ma poche une longue bande de papier repliée sur elle-même comme un album d'images d'enfant.

— Voyez, lui dis-je en lui montrant divers points, — voici les kiosques des marchands de journaux du boulevard ; les lignes que vous voyez écrites auprès de ces points sont les titres des feulles qu'on y vend. Voici

le kiosque qui est devant le Gymnase et le restaurant Lecomte; voici celui du passage des Panoramas; en voici un autre dans un beau quartier, boulevard des Italiens, devant chez Renard — voyons le chiffre de la vente des journaux : *Figaro* 150, *Rappel* 22, *Gaulois* 25, *Liberté* 50, *Temps* 45, *Bien public* (c'est le vôtre) 3! Poursuivons; à côté de ce kiosque, presque de l'autre côté de la rue Drouot, voici un kiosque en face le dépôt des eaux minérales; voyons ses chiffres : *Figaro* 15, *Rappel* 4, *Gaulois* 6, *Liberté* 12, *Temps* 4, *Bien public*... 0.

— Mais pourquoi cette différence? fit M. Thiers.

— Parce que la pente du boulevard, à cet endroit, ne permet pas la promenade; on se laisse glisser jusqu'au boulevard des Italiens; le soir cette partie est triste, peu fréquentée, mal éclairée; les boutiques n'attirent pas les passants, les eaux minérales, un horloger, un marchand de poupées, un fabricant de lampes et d'abat-jour, un marchand d'articles de voyage; c'est insuffisant pour attirer et maintenir le monde. De plus, celui qui tient ce kiosque est un vieillard à longue barbe qui s'endort en laissant trotter sur sa tablette une petite souris blanche; on craint de le réveiller ou d'effrayer sa souris, on ne lui achète pas. Le kiosque placé de l'autre côté est, au contraire, fort achalandé; la marchande s'est créé des auxiliaires, elle a des petites tables autour d'elle sur lesquelles on plie et vend les journaux; c'est la prospérité.

De même, les kiosques situés devant les restaurants sont excellents ; on discute en prenant son repas, et, pour prouver qu'on ne se trompe pas, on envoie chercher le journal ; de même en sortant du restaurant, on le prend pour le lire chez soi. Je pourrais vous renseigner ainsi sur tous les points de Paris. C'est utile, vous le voyez, c'est agréable, aussi, quand un confrère vous exagère son tirage, de pouvoir savoir juste de quel nombre d'exemplaires il vous a menti. Tous les mois nous recommençons ce travail.

Ce n'est pas tout, ajoutai-je, et je tirai une autre carte de ma poche. Celle-là, par exemple, collée sur toile, se développait en une quantité de carrés comme une véritable carte géographique. Voilà, dis-je à M. Thiers, le même relevé fait pour toutes les villes de France. Prenons une ville : Tours, par exemple. Voici le nom de mon marchand, le chiffre de sa vente, les noms de mes abonnés dans la ville ou dans les environs. Voyons les chiffres des journaux de Paris qui y parviennent : *Figaro*, 65 abonnés — *Bien Public* 1. — Et, ajoutai-je en riant, qu'on le soigne bien, celui-là, ou il ne renouvellera pas ! Vous comprenez, M. le Président, lui dis-je, quelle source de renseignements pour un chef d'État à l'époque des élections ; on sait immédiatement où est le journal influent, car j'ai aussi la liste et les chiffres de tirage des journaux des localités.

Pendant que j'expliquais tout ce mécanisme. M. Thiers me regardait curieusement; il m'écouta ainsi jusqu'à

la fin, suivant des yeux ma carte que je repliai et que j'enfonçai dans ma poche avec un soin un peu affecté, comme un commis voyageur qui vient de montrer sa carte d'échantillons.

Nous arrivâmes à parler politique.

Entre autres choses qu'a dites ce jour-là M. Thiers et qui m'ont le plus frappé, je me rappelle cette appréciation de M. Gambetta, dont je venais, je crois, de prononcer le nom.

— Que voulez-vous, fit le Président, ils sont tous comme cela ! Je disais un jour à Gambetta : Vous avez de l'ambition, vous croyez pouvoir arriver quelque jour aux affaires, et vous ne savez rien, vous n'apprenez rien ! Tous ces gens-là, ajouta M. Thiers en forme de conclusion, sont des ignorants !

On comprend qu'il m'est impossible de me rappeler tous les détails de cette visite. Ce que je n'ai pas oublié par exemple, c'est l'admiration que m'inspira la riche organisation de M. Thiers; jamais je n'ai entendu un homme s'exprimer avec plus de netteté, de lucidité qu'il ne le fait ; quelle que soit sa pensée il trouve toujours immédiatement le mot juste pour la rendre ; si compliqué, si aride que soit le sujet qu'il traite, il a ce rare talent de le rendre accessible à tout le monde; il serait compris par un enfant.

J'étais ébloui devant la vitalité sans cesse renouvelée

de cet homme parvenu depuis longtemps à l'âge où l'esprit a le droit de se reposer un peu. — Savez-vous, M. Thiers, lui dis-je en riant, ce que diraient les journaux s'ils me voyaient en ce moment avec vous ? ils raconteraient aux quatre coins du monde que vous m'avez acheté cent mille francs.

— Ah ! vous êtes trop riche pour qu'on dise cela ! fit M. Thiers.

— Entre nous, ajoutai-je, ce n'est pas l'envie que vous fait ma fortune qui me vaut ce petit compliment, car je vous avoue que je vous crois assez à votre aise.

Nous plaisantâmes quelques secondes sur ce sujet.

— Tenez, monsieur le Président, lui dis-je en me levant, je vous demanderai cependant quelque chose pour mon journal, qui passa sa vie à défendre les honnêtes gens, et qui doit vous intéresser à ce titre.

— Quoi donc ?

— Donnez-moi des nouvelles, des renseignements qui, venant de vous, seront toujours forcément authentiques.

— Très-volontiers, me répondit-il, mais par quel moyen ?

— Il en est un, lui dis-je de l'air le plus sérieux, que je repousse dès à présent ; c'est de venir tous les jours moi-même à la Présidence à six heures du matin envoyez-moi une personne en qui vous ayez une complète confiance.

— Que pensez-vous de Troncin Dumersan? me demanda M. Thiers en me regardant bien dans les yeux.

— Mon Dieu, monsieur le Président, lui répondis-je, M. Troncin est un homme très-actif, très-intelligent; on a dû vous dire beaucoup de mal de lui, comme le prouve la question que vous me faites. Je le crois, entre nous, *très-besoigneux*, un peu trop entreprenant; il a payé de mauvaises spéculations avec les 80,000 francs de rentes que sa femme lui a apportés. Dans le cas qui nous occupe, que nous faut-il? un homme qui soit toujours debout, infatigable, prêt à se mettre en route de jour ou de nuit, il me semble que M. Troncin réunit toutes les conditions de ce programme

— C'est vrai, fit M. Thiers.

— Et puis il est constamment auprès de vous, vous êtes habitué à lui, je crois que vous ne trouverez jamais mieux comme intermédiaire.

Il fut donc convenu que M. Troncin m'apporterait toutes les communications intéressantes que la Présidence pourrait me donner.

Je ne tirai pas de cette combinaison les services que je pensais, mais elle eut ceci de bon que M. Thiers connut mieux le *Figaro ;* le malentendu qui nous divisait cessa de lui-même.

Ma visite dura près de cinq quarts d'heure.

Au moment où je prenais congé de M. Thiers, il me

dit de cette petite voix flûtée que tout le monde connaît et d'un air qui voulait paraître indifférent :

— Pouvez-vous me prêter ce petit travail sur les journaux que vous me montriez tout à l'heure?

Je mis la main sur ma poitrine, comme Rosine, dans le *Barbier de Séville*, en lui disant :

— Il est là ! je savais parfaitement, monsieur le Président, que vous ne me laisseriez pas partir sans me le demander. Ce que je dois ajouter, c'est que ce travail que je vous ai montré est un duplicata que j'ai fait faire à votre intention.

Et je lui remis les cahiers dont j'ai parlé plus haut.

— Vous avez de l'esprit, me dit-il. Est-ce que vous en avez toujours comme cela?

— Mais, monsieur le Président, j'espère que vous ne me croyez pas assez imprévoyant pour avoir tout dépensé en une seule visite; voyez mon embarras, si j'avais à vous en faire une seconde !

Il me tendit la main et nous nous séparâmes.

Le lendemain, M. Thiers fit prendre un abonnement de 3 mois au *Figaro ;* comme bénéfices pour le journal, cela représentait environ 18 sous, mais pour moi cela avait cette importance que je savais que M. le Président lirait lui-même mon journal.

De plus, madame Thiers, qui n'avait rien mis à la souscription que j'avais ouverte pour les gendarmes,

envoya mille francs à celle que je venais d'organiser en faveur des inondés.

De mon côté, lorsque madame Thiers fit une vente à l'Opéra, je m'empressai de lui envoyer une somme de mille francs. Elle me remercia par une charmante petite lettre que j'ai là sous les yeux.

Passons à la seconde entrevue que j'eus avec M. Thiers.

Ce fut à l'occasion de l'élection Barodet-Rémusat.

Un matin M. Troncin vint me prier, de la part de M. Thiers, d'appuyer, dans mon journal, la candidature de M. de Rémusat. C'était absolument mon intention, je considérais son élection comme favorable aux gens d'ordre, et je me serais bien gardé de la combattre. Malheureusement M. de Résumat, qui n'avait qu'à laisser imprimer son seul nom sur les affiches sans retrancher son titre de comte, crut devoir l'agrémenter d'une profession de foi républicaine.

En présence de cette insigne maladresse, je décidai que nous ne soutiendrions ni n'attaquerions M. de Rémusat; d'un autre côté, je ne voulus faire partie d'aucune des réunions organisées salle Herz, entre les légitimistes et les bonapartistes; j'étais convaincu que cette alliance ne pourrait produire aucun résultat; en tous cas j'étais bien certain de ne pas me tromper en ne m'y mêlant pas.

Je résistai à toutes les demandes qu'on me fit de participer à ce qui se ferait à ces réunions. Mon confrère, M. de Neychens, de l'*Union*, un homme qui a le feu sacré voulut aussi m'entraîner.

Et comme il ne me cachait pas son mécontentement de ma résistance, je lui dis :

— Vous êtes furieux contre moi en ce moment ; attendez la fin qui est inévitable, c'est-à-dire votre brouille avec les napoléoniens ; vous verrez alors si j'ai eu tort ; jamais, vous le savez bien, je ne me tournerai contre vous, mais je tiens essentiellement à rester neutre dans cette question.

* * *

Le samedi 26 avril, M. Troncin revint chez moi pour me dire que M. Thiers désirait me voir le lendemain à l'Élysée. Je lui répondis que j'irais, mais en priant M. Thiers de m'excuser si je lui demandais de me donner un rendez-vous à heure fixe, le dimanche étant le jour où je reçois à dîner mes enfants, ce qui passe pour moi avant tous les Barodet, tous les Rémusat de la terre.

A cinq heures, M. Troncin venait me prendre. Cinq minutes après j'entrais dans la cour de l'Élysée. On nous introduisit dans une grande salle d'attente.

J'y étais à peine arrivé que j'entendis battre aux champs. C'était M. le Président qui revenait de sa

promenade. Il passa dans cette salle, me vit et me salua d'une façon fort aimable.

— Ma foi, monsieur le Président, lui dis-je quand il vint à moi, en entendant battre aux champs, comme je ne vous voyais pas, j'ai cru que c'était pour moi et j'en étais déjà tout confus !

Alors nous montâmes, non par le grand escalier, mais par un petit qui conduisait plus directement chez lui. M. Troncin marchait le premier, M. Thiers était au milieu et moi derrière lui, tout comme M. Lepetit à la Chambre.

Une fois engagé dans ce tire-bouchon :

— C'est l'escalier de mademoiselle de La Vallière, fis-je en riant, à M. Thiers.

— Ah ! répondit-il gaiement, qu'est-ce qu'elle viendrait faire ici ?

— Je suis bien de votre avis, ajoutai-je, en montant toujours ; puis sans m'interrompre — quel joli coup de Bourse on pourrait faire ici, monsieur le président.

— Comment ?

— Mais en vous étranglant !

— Eh bien ! vous avez là une jolie pensée, fit M. Thiers.

— Remarquez, continuai-je, que je puis m'en tirer en vous faisant un madrigal, et en vous disant que la Bourse baisserait immédiatement.

— Et Troncin qui est là ! me dit M. Thiers.

— Oh ! si Troncin avait un petit intérêt dans l'affaire !...

Nous nous arrêtâmes, nous étions arrivés ; on voit que la conversation était animée dès l'escalier.

M. Troncin voulut se retirer discrètement ; je le retins.

— Je vous en prie, restez, lui dis-je, puisque M. le Président a quelque chose d'important à me communiquer, je pourrais oublier telle ou telle chose, deux mémoires valent mieux qu'une, vous me rappellerez les passages qui pourraient m'échapper.

M. Troncin resta.

La conversation roula immédiatement sur les élections. Je vis que M. Thiers, l'esprit rempli d'idées arrêtées, se croyait sûr du triomphe. M. de Rémusat, disait-il avec entêtement et presque de la colère, aura une immense majorité !

— Ah ! lui dis-je, vous êtes bien heureux, monsieur le Président, d'avoir cette foi, cette conviction ardente, cet enthousiasme ; êtes-vous assez jeune ! mais vous n'avez pas plus de dix-huit ans ! je suis bien désolé de vous détromper, mais je dois vous dire que vous êtes absolument dans l'erreur.

— Allons donc, fit M. Thiers avec emportement, il sera nommé si vous nous aidez !

— Mon aide n'y fera absolument rien, monsieur le Président, M. de Rémusat ne sera pas élu.

La discussion s'éleva, M. Thiers ne voulait pas croire qu'il pût se tromper.

— Tenez, monsieur le Président, ajoutai-je, au bout de quelques instants de silence, je ne veux pas qu'il puisse être dit que, si le *Figaro* avait voulu, les élections eussent été excellentes au lieu d'être désastreuses. N'ayant pas la foi, je ne sais pas comment je pourrais m'y prendre pour la donner aux autres. *Faites vous-même votre carte*, permettez-moi de me souvenir avec orgueil, que vous êtes un ancien confrère, écrivez vous-même un article comme vous l'entendez, signez-le par exemple... : *un vieil abonné* et je le ferai paraître demain matin dans le *Figaro* et en belle place.

— Oui, fit M. Thiers, avec un demi-sourire, pour qu'on dise : quelle est donc cette vieille bête ?

— Ne faites pas de coquetterie, monsieur le Président ; de même que les anciens chevaux de courses ne peuvent s'empêcher de retrouver leur ardeur rien qu'en passant devant le Champ-de-Mars, vous n'aurez qu'à laisser aller votre plume pour redevenir journaliste.

M. Thiers me fit comprendre qu'il lui était impossible d'accepter ce que je lui proposais.

Il était dans un état d'irritation indescriptible.

— Qu'importe, après tout, le résultat de l'élection, lui dis-je, comme fiche de consolation, puisque vous avez votre République ?

— Ah çà! me dit-il en me regardant avec étonnement, est-ce que par hasard vous me croyez républicain ?

— Ah! monsieur le Président, lui répondis-je avec véhémence, si tout le monde pouvait entendre ce que vous venez de me dire là !

— Mais nous sommes d'accord, continua M. Thiers. Ce que je veux, c'est le bonheur de la France, mais par les moyens possibles ; chaque parti pousse son représentant, sans savoir s'il peut arriver; mettez-vous donc d'accord! Votre roi Henri V est-il prêt? Non, n'est-ce pas? Alors à quoi bon tant de bruit autour de lui ?

— Monsieur le Président, lui dis-je quand il eut terminé sa sortie, je ne me pose pas en prophète, mais je suis convaincu que, quoi que vous fassiez, vous serez, un jour ou l'autre, culbuté par cette gauche que vous soutenez ; ce sera, certes, un grand malheur, mais il me paraît inévitable. Jusqu'à ce jour, vous avez gouverné sur la corde raide, vous soutenant avec un balancier que, suivant les besoins de l'équilibre, vous faisiez pencher tantôt à droite, tantôt à gauche. Je ne demande pas mieux que de mettre un peu de blanc sous vos souliers pour vous empêcher de tomber; mais, je vous en conjure, venez de notre côté, venez avec les honnêtes gens ; vous verrez comme c'est bon !

Au moment de nous quitter, je lui dis :

— Tenez, monsieur le Président, vous allez voir si j'ai confiance en ces élections qui seront faites après-demain. Vous m'avez souvent répété que j'étais riche. Le mot n'est pas juste, car presque tout ce que je possède est immobilisé en maisons de plaisance, qui me coûtent au lieu de me rapporter. J'ai fort peu d'argent de poche. Eh bien, je suis allé hier chez M. le baron Alphonse de Rothschild, je lui ai remis 10,000 francs en or en le priant de les tenir en pareille monnaie à ma disposition à Bruxelles. Je ne connais rien à la Bourse, on m'a conseillé de prendre aussi des dollars, je vous engage à vous en procurer, le temps approche où les valeurs qui se changent immédiatement et partout seront bien précieuses.

Alors M. Thiers, se relevant de toute sa petite hauteur, me dit d'un accent presque indigné :

— Le peu de fortune que je possède est en France !

— Ah ! quelle belle opération financière pour moi, lui répliquai-je, si vous m'écriviez, sur un papier timbré, que vous me donnez tout ce que vous possédez hors notre territoire !

La conversation ne pouvait continuer longtemps sur ce ton. Peu à peu M. Thiers se calma, et quand je fus sur le point de partir, il me dit :

— Eh bien, je verrai si je dois vous adresser cette lettre.

— Oh! lui dis-je en souriant, j'en étais bien certain !

Et effectivement le lendemain matin M. Troncin m'apportait la fameuse lettre qu'on va lire ; je la fis immédiatement composer, et il porta les épreuves chez M. le Président. Nous eûmes bien, par l'intermédiaire de M. Troncin, quelques difficultés à propos de certains termes qu'il voulait maintenir et que je désapprouvais.

En résumé il fit les concessions que je lui demandai, et on comprendra que j'aie précieusement conservé les épreuves de mon illustre collaborateur.

Dans le numéro portant la date du lundi 28 avril, distribué le dimanche matin 27, les abonnés du *Figaro* trouvaient dans le journal un article intitulé : UNE LETTRE A LIRE. Ils ne se doutaient guère que celui qui la signait modestement : un *vieil abonné*, n'était autre que M. Thiers, Président de la République. Je la fis précéder des lignes suivantes :

« Nous avons reçu, comme on le pense bien, un très-grand nombre de lettres à l'occasion des élections d'aujourd'hui. Les colonnes du *Figaro* n'auraient pas suffi à les contenir. Pour celle que l'on va lire, nous avons dû faire une exception. A tous égards elle méritait d'être reproduite dans le *Figaro*.

« Voici cette lettre dans son entier :

A Messieurs de Villemessant et Saint-Genest.

Messieurs,

En lisant l'article de M. de Villemessant dans lequel, tout en ayant soin de dire à ses lecteurs qu'il votera pour M. de Rémusat, il laisse la bride sur le col aux abonnés de son journal et les abandonne à leurs propres instincts la veille du vote, j'ai été jeté dans une grande perplexité, car, je l'avoue, j'ai l'habitude de me laisser guider par mon vieux et spirituel *Figaro.*

Ainsi abandonné par mon chef de file, et qualifié d'intelligent par lui, je me suis mis à relire tous les articles de M. Saint-Genest depuis le commencement de la campagne électorale.

A travers une foule de critiques adressées au gouvernement, de récriminations très-vives contre l'état politique actuel, contre certains hommes du pouvoir, le tout mêlé à une appréhension très-grande de l'avenir, j'ai trouvé que M. de Rémusat, tout en n'étant pas le candidat des rêves de MM. de Villemessant et Saint-Genest, était néanmoins le candida auquel nous, lecteurs abonnés du *Figaro,* nous devions nous rallier, faute de mieux, il est vrai.

M. Saint-Genest nous dit bien cependant que M. de Rémusat a le nez trop républicain, qu'il a eu tort de

faire une profession de foi, de parler de république et de suffrage universel aux électeurs monarchistes, de se poser en chef de parti. Mais il ajoute cependant qu'en l'opposant à l'autre, à *son concurrent* (ma foi, j'ai de la peine à prononcer son nom) au citoyen ex-maire de Lyon, l'hésitation n'était par permise, et que c'était faire injure à un homme de l'honnêteté et de la supériorité de M. Rémusat, en le mettant en parallèle avec le citoyen Barodet.

Quant à M. Thiers, dont je ne voulais pas parler dans cette lettre, que voulez-vous qu'il pense en voyant des hommes comme vous abandonner pour ainsi dire la cause de l'ordre, et quelle amertume il doit ressentir devant l'ingratitude des conservateurs, qui lui doivent aujourd'hui leur Paris et la sécurité dont ils jouissent.

Quel doit être l'état de son esprit en entendant les radicaux s'évertuer à répéter que M. Barodet n'est pas son ennemi, qu'ils le portent par dévouement pour l'homme qui a servi la France; qu'ils nomment M. Barodet pour « caler », suivant leur expression, M. Thiers à gauche, et lorsqu'un de ses plus anciens amis, l'homme le plus honorable, le patriote le plus désintéressé, le libéral le plus conservateur se présente aux suffrages des Parisiens, les journaux des conservateurs se détournent de lui et répondent par une inexplicable méfiance à ses déclarations si nettes, si loyales et si rassurantes.

Aussi, pour mon propre compte et pour un très-grand nombre des lecteurs du *Figaro*, notre opinion était-elle faite, et, tout en faisant la part des goûts et des sentiments monarchistes exprimés dans les articles de MM. de Villemessant et Saint-Genest, nous approuvions hautement leur bon sens de ne pas vouloir nous diviser au moment de la lutte.

Ainsi, moi, comme M. de Villemessant, je mettais une sourdine pour le moment à mon vieux légitimisme, et je sais un voisin qui, en compagnie de M. Saint-Genest, voulait bien, pour quelques jours, ne plus penser à l'aigle impériale et aux abeilles d'or, lorsque tout à coup M. de Villemessant vient nous dire : Je ne veux pas vous influencer, vous êtes libres, faites ce que vous voudrez.

Cela me rappelle l'histoire des couvents en 93, lors du décret de la République, qui en ouvrait les portes et en prononçait la dissolution. On raconte que certains religieux, dont la plus grande partie de l'existence s'était écoulée dans le calme du cloître, sortaient à regret et en pleurant de ces retraites où ils voulaient mourir, effrayés d'une vie nouvelle qu'ils ignoraient et pour laquelle ils n'avaient aucun goût.

C'est notre histoire à nous, lecteurs du *Figaro* : nous sommes habitués à être guidés par vous, messieurs, et incapables aujourd'hui de faire un choix ; d'ailleurs vous nous avez trop indiqué M. de Rémusat pour qu'il en soit autrement; le pli est pris. De plus,

je vous connais personnellement, vous monsieur de Villemessant et vous monsieur Saint-Genest.

Je vous sais tous deux doués de qualités admirables; tous deux vous avez l'amour de la famille poussé au plus haut degré.

Vous, monsieur Saint-Genest, vous adorez votre mère, vous vivez pour elle, et la pensée d'une souffrance qu'elle pourrait éprouver vous cause mille douleurs.

Vous, monsieur de Villemessant, vos enfants et vos petits-enfants absorbent votre existence. Rendre tout ce petit monde heureux, donner à vos deux filles toutes les joies et tous les bonheurs, tel est le mobile de votre vie et l'explication de ce labeur incessant auquel vous vous condamnez chaque jour.

Avec de tels sentiments, messieurs, vous êtes coupables aujourd'hui de ne pas entraîner vos lecteurs et tous ceux sur lesquels votre influence s'exerce.

M. de Rémusat, c'est la libération du territoire.

Vous entendez, monsieur Saint-Genest, vous qui avez été soldat : c'est l'étranger ne foulant plus le sol de la patrie; il est impossible que l'esprit de parti soit assez fort pour empêcher votre cœur de battre à ce mot : libération du territoire.

C'est l'ordre, c'est le respect de la famille, des personnes, de la propriété.

Vous entendez, monsieur de Villemessant, songez à vos enfants, songez à ces foyers domestiques que

vous aimez tant, songez à toutes ces personnes qui vous sont si chères et pour lesquelles vous vous sacrifiez chaque jour.

L'autre, le citoyen Barodet.

C'est l'envahissement étranger, c'est le cheval prussien rongeant l'écorce des arbres des Champs-Élysées, ce sont nos mères, nos femmes, nos enfants insultés, nos pénates souillés.

Et enfin,

De Rémusat signifie horreur de la Commune, du pétrole, de l'incendie, de tous les crimes commis alors que régnait Raoul Rigault.

Barodet signifie :

Vol, pillage, assassinat des otages, destruction, anéantissement!

UN VIEIL ABONNÉ DU *Figaro*.

*
* *

On voit que, comme je le lui avais prédit, M. Thiers était redevenu journaliste la plume à la main.

Si jamais il a prouvé de l'habileté, de la souplesse d'esprit, de la flexibilité de talent, n'est-ce pas dans cette lettre, qu'il faudrait souligner d'un bout à l'autre?

Le : rallions-nous à M. de Rémusat *faute de mieux*, est charmant. N'oublions pas cette perle : *Quant à M. Thiers, dont je ne voulais pas parler dans cette lettre.* Le chef-d'œuvre est pour moi : *Je mettrais une*

sourdine à mon vieux légitimisme ! Ne semble-t-il pas qu'on voie un vieux duc du faubourg Saint-Germain ! Et les coups de poing de la fin, à l'adresse de M. Barodet, sont-ils assénés d'une main assez ferme ! Pour moi, c'est un véritable tour de force que cette lettre, et je ne crois pas que Scribe, Augier, Sardou, dans leurs meilleures comédies, aient mieux fait parler un personnage dans le caractère de son rôle que M. Thiers n'a fait causer son *vieil abonné*.

Les élections furent ce qu'on se rappelle, et, ainsi que je l'avais prédit à M. Thiers, le citoyen Barodet fut nommé. Entre nous, on ne l'accusera pas de faire grand bruit à la Chambre.

TABLE

Préface 1
Le jeu et les joueurs. 3
Rachel. 145
Alphonse Duchesne. 162
Les emprunteurs. 193
Quelques bohêmes. 204
La Villa-Soleil. 217
Nadar. 243
Paschal Grousset. 281
Henri Rochefort. 295
Pendant le siége. 331
Deux visites à M. Thiers. 363

FIN DE LA TABLE

Clichy. — Imp. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. [illegible]

